

vendredi 12 mai 1939
dix-neuvième année, n° 7publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

Wilhelmina regina
Eloge du Père Damien
D'où vient l'Allemagne?
En quelques lignes...
Impressions d'Amérique
De la critique indépendante
Le bel effort de nos éditeurs belges
Lectures.

Vicomte Ch. TERLINDEN
Jean THEVENET
Comte Gonzague de REYNOLD
* * *

VIATOR
Camille MELLOU
Fernand DESONAY

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES } ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS

20, rue de la Paix

LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

Galerie BOUCKOMS

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Henri Le Beck

66, Dambrugge, ANVERS
(Belgique) Tél. 307.29

Cadres rectangulaires, ronds et ovales
en BOIS SCULPTÉ

Vitraux d'Art en plomb, en cuivre

Eaux-fortes originales — Pointes sèches
Gravures noires et couleurs — Encadrements
ARTS APPLIQUÉS — MIROIRS MODERNES

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

Reprise en compte de toute vieille machine
FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Placiers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.
Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

à RENORY-OUGRÉE (Belgique)

Usines à Renory-Ougrée et à Neder-over-Heembeek (Marly)

Produits chimiques
organiques.

Méthanol.
Méthylène Régie pour dénatura-
tion.
Formol.
Hexaméthylènetétramine phar-
maceutique et technique.
Trioxyméthylène.
Alcool éthylique.
Acétone B. G. S.
Ether sulfurique.
Ether dichloré.
Dichloréthane.
Glycol.
Antigel S. B. A.

Produits chimiques
minéraux.

Ammoniac anhydre.
Alcali volatil, commercial et chi-
miquement pur.
Acide nitrique toutes concentra-
tions.
Nitrates d'ammoniaque et de
soude pour explosifs.
Nitrate de potasse.
Chlorure ammonique (salmiac).
Anhydride sulfureux.

Engrais azotés.

Ammoniacaux, nitriques, mixtes
et composés.
Cyanamide S. B. E.

Matières plastiques.
Azolone — Urazone.

Résines et vernis synthétiques.
Poudres à mouler.

Insecticides et fongicides.

Appareils de pulvérisation.

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ I

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{MB}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET

Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN S^t-ELOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminoirs

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés**
et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

ELECTRODES
POUR TOUS TRAVAUX

ARCOS



LA SOUDURE
ÉLECTRIQUE AUTOGÈNE

SOCIÉTÉ ANONYME

58-62, rue des Deux-Gares.

BRUXELLES

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

ELECTRODES

OK

PROCÉDÉS KJELLBERG

36 ANNEES
D'EXPÉRIENCE!

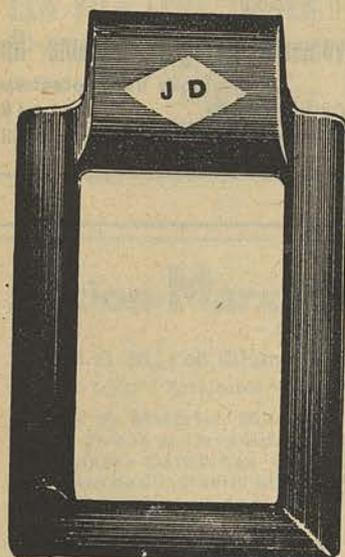
ESAB

SOCIÉTÉ ANONYME
116-118, RUE STEPHENSON
Bruxelles t. 15.91.26



Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GODETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique
Ornements - Pièces suivant modèles
Tout pour la poterie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ
MOULAGE SOIGNÉ PRIX MODÉRÉS

SOCIÉTÉ ANONYME DE

Produits Chimiques de Laeken

1, Quai L. Monnoyer

BRUXELLES II

DIVISION DE LAEKEN

Téléphone : 15.68.03

Télégrammes : *Chimie-Laeken*

Acides sulfurique, muriatique et nitrique à toutes concentra-
tions - Acide sulfurique à tous degrés pour accumula-
teurs - Eau distillée

DIVISION MOUSTIER S/SAMBRE

Tél. Moustier 20

Télégr. *Couleurs-Moustier S. S.*

Couleurs, vernis, émaux - Couleurs fines, broyées ou en poudre
Couleurs préparées pour tous usages industriels - Vernis et
produits pour l'argenterie des glaces. - Produits spéciaux pour
toutes industries

Fabrication complète de Tissus métalliques

Treillage simple torsion.

Spécialité de Toiles moustiquaires

vertes, bleues et toutes autres couleurs.

FR. DE COSTER

20-21, quai de l'Industrie, à MONT-SAINT-AMAND (Gand)

Téléphone : 106.95.

Meubles et Rayons métalliques

20 ans d'expérience.

RAYONS DÉMONTABLES ET EXTENSIBLES
pour bureaux, bibliothèques, archives, magasins, etc.

Bureaux Ministre. — Tables Dactylo. — Fichiers. — Classeurs.

ARMOIRES A DOCUMENTS. — ARMOIRES - VESTIAIRES
pour bureaux, clubs, usines, charbonnages, etc.

Armoires à outils — Bacs à papier — Trieurs à correspondances.

Demandez Catalogue n° 10.

RICHACIER - Établissements R. RICHARD

Téléphone : 48.78.28.

Bureaux et Ateliers :

RUE GODECHARLE, 11, BRUXELLES (Q. L.)

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAÏN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Téléphone

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRÉ, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Comptoir Général Métallurgique

Charles DE VUYST

Fabrication. — Représentation — Exportation.

Outillage pour tous corps de métiers

BRUXELLES, rue de la Senne, 80. Tél. 12.67.40 (4 lignes).

Limes et scies à métaux marque « CORONA ». Mèches à métaux
et à bois. Tarauds. Filières. Fraises. Alésoirs. Marteaux tous modèles.
Clefs fixes et à molettes marque « Steinadler » et « Tenadium »
Pincés tous genres. Petit outillage en général pour le travail du bois
et des métaux. Articles de jardinage tout genre. Tondeuses à gazon.
à main et au moteur « The Universal » et « Jacobsen ».

Anciens Etabliss^{em}. François PEETERS

Sous-Toitures Economiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

Conditions spéciales pour Congrégations religieuses

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce de Bruxelles : 538 Téléphone 48.07.55 Compte Chèques Postaux : 118.84
Ligne raccordée à la Gare de HAREN-NORD
Sous-Toitures Translucides brevetées

CÉRAMIQUES



de la lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. België
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Tél. LIÈGE 605,59 Reg. du Com. Liège 916 Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée
- pour tous usages et toutes pressions -
Réservoirs soudés -:- Serpentins
- Exécution de tuyauteries suivant plans -
Soudure oxyacétylénique et soudure électrique
Travaux pour Mines, Sucrieries, Briqueteries et Carrières

Brûleurs automatiques au charbon
pour chauffage central BUREAUX & ATELIERS :
340, rue Branche, Aîs

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.

Avenue du Port, 106, Bruxelles

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETERIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes — Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.69.75

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS

TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.

PIERRES BRUTES ET SCIÉES — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le
SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brulage
Protège les murs contre les intempéries. — Réactive à l'air
salin. — Appliquez la facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Armes de toute espèce

Fabrique d'Armes Fs.
Dumoulin & Cie, Liège
2, rue Thier de la Fontaine, 2

Fondée en 1849

Belgique

Ancion-Marx Fabrique d'armes

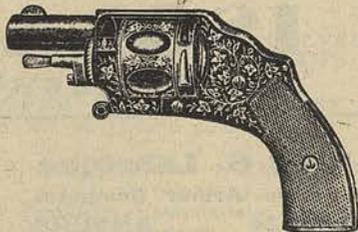
Société Anonyme

28 et 30, rue Grandgagnage, LIÈGE (Belgique)

Adresse télégr : Anciomar-Liège

Téléphone N° 100.02

Armes et Matériel Militaires-Fusils et Carabines de chasse - Carabines et Pistolets de tir-Fusils militaires de réforme transformés en armes de chasse Munitions de toutes espèces-Spécialité de Revolvers fins.



Achats et vente de toutes espèces d'armes p^r collections et panoplies



FABRIQUE D'ARMES UNIES DE LIÈGE

Société Anonyme

Rue Trappé, 22, LIÈGE

Adresse télégraphique : « Centaure-Liège ».

Armes de chasse, de luxe et d'exportation — Fusils Hammerless et à chiens à percussion centrale — Fusils à charger par la bouche à 1 et 2 coups — Fusils transformés d'armes de guerre — Pistolets — Revolvers — Carabines — Accessoires

A. De Vigne & C^o

CHAUFFAGES VAPEUR - EAU CHAUDE

Installation de conditionnement d'air
Service de distribution d'eau chaude
Installation de bains - douches, buanderies, etc.

Pour Pensionnats et Couvents

137, Avenue d'Amérique

ANVERS

Téléph. 705.59

Aug. Lebeau-Courally

S. A. fondée en 1865

19-23, rue Fond-des-Taves, LIÈGE

Téléphone : 24,197

Adr. télégr. : Lebeaugun

Fabrication exclusive d'armes de la plus haute qualité pour la chasse et le tir aux pigeons
Spécialité : Fusils à canons superposés « Super Lebeau » système Hammerless et à platines

Les plus hautes récompenses aux grandes expositions. — Très nombreux grands prix sur les plus importants stands de l'Europe.
Catalogue sur demande

Usines Decock Frères

Téléphone :

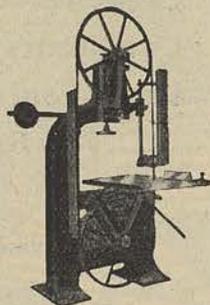
607 La Louvière 15E, RUE BRIGODE Decock 607 La Louvière

Adresse télégraphique :

FAYT-LEZ-MANAGE

MACHINES-OUTILS
A TRAVAILLER LE BOIS

Machines simples et combinées
Ponceuse à disque et à bande
Presses à plaquer - Outillages
Spécialité de machines combinées
Universelles, convenant particulièrement à Missions au Congo ou à l'Étranger.



LA QUINCAILLERIE GÉNÉRALE POUR BATIMENTS

offerte par les

Ateliers J. VERCHEVAL & FILS

79, rue Dumonceau, HERSTAL — Tél. Liège 401.11

est le résultat des efforts conjugués de trois générations successives spécialisées en l'étude et la mise en fabrication d'articles particulièrement destinés aux communautés, écoles, hôpitaux

Crémones de fenêtre en tous genres
Appareils de manœuvre pour vasistas marque « NACO »
crossettes, pousiers, tirants de porte, etc.

Acier inoxydable - Argent neuf poli ou nickelé - Bronze et laiton poli, bronzé ou chromé - Corne - Bakélite - Fer noir, etc.

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtral 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

Carrières de grès

Tous les matériaux pierreux pour routes et bétons. - Pierres plates pour sentiers rustiques. - Pierres roulantes. - Parements de teintes diverses. - Pavés et bordures en petit granit.

Ém. & Fern. BECK, 28, quai de la Grande-Bretagne
LIÈGE

Téléphone : 127.32

Spécialité : PAVÉS POUR COURS ET TROTTOIRS
MOINS CHERS QUE LES DALLES EN BÉTON

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

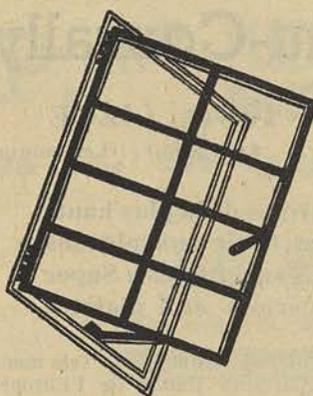
Matériaux et Procédés modernes
pour le Bâtiment

ISOLATION

ACOUSTIQUE et THERMIQUE

Alfred G. Labrique

4, avenue Arthur Goemaere
Tél. 757.24 ANVERS



S. A. Les Ateliers

VAN DE SANDE

Anciens Ateliers

A. ADRIAENSSENS

8, Rue Pierre Biddaer
BRUXELLES

Châssis et portes
métalliques

AUTOMATIQUE

ELECTRIQUE DE BELGIQUE

— S. A. —

Rue du Verger

ANVERS

COTRACO

Société anonyme

INGÉNIEURS-ENTREPRENEURS

Entreprises générales

Béton armé

et tous genres de constructions

ÉTUDES ET OFFRES SUR DEMANDE

93, rue de la Loi BRUXELLES

Tél. 12.88.24

Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Travaux publics et privés
EXPERTISES

MARCEL DEBUSSCHERE-DEMEULDRE

ENTREPRENEUR

Rue Saint-Amand, 27-29, ROULERS

Téléphone : 253

Reg. du Comm. : Ourtral 1628

Chantier : Rue Kokelaer, 20, Roulers

Ateliers de Constructions Métalliques et de Chaudronnerie

P. & F. Deltour Frères

Rue des Saules, 7, MONS-lez-LIÈGE

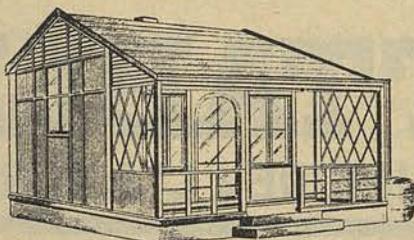
PONTS. — CHARPENTES — PYLONES — CHEVALETS
PASSERELLES — MATÉRIEL ROULANT
RIVÉS OU SOUDÉS — TUYAUTERIES —
SOUDURE AUTOGÈNE — PARACHÈVEMENT

Ateliers raccordés au chemin de fer.

Téléphone Liège 311.72; après 18 heures : Liège 312.78
Compte Chèq. post. 179.98 Reg. de commerce : Liège 130.71
Etudes, plans et devis sur demande et sans aucun engagement
de la part du demandeur.

LES
CONSTRUCTIONS
DÉMONTABLES

**Jacques
Eberhart**



269, boulevard Général Jacques, Bruxelles

Reg. Com. : 884.54

C. C. P. : 132.541

Tél. : 48.30.08

Bungalows - Chalets - Garages - Pavillons - Terrasses, etc.

Systemes Standards

Matériel avicole et d'élevage, poulaillers, chenils, clapiers, etc.
Installations complètes d'élevages.

Grande Exposition permanente. — Projets et devis sur demande

Jean GUILMAIN

Maison fondée
en 1885

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES-Bruxelles

Téléphone : 11.48.16

Fabrique de Matériel Avicole

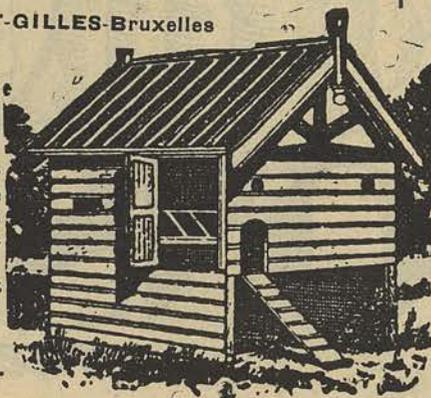
Spécialiste

Garages et pavillons
en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de
fer — Grillages en tous genres
Clôtures de parc, de chasse et
de tennis

Spécialité de poulaillers et
chenils.

Exposition permanente.



Bureau Technique
René Nicolai

Ingénieur A.I. Lg

12, quai Paul Van Hoegaerden, LIÈGE

Téléphone 120.31

6, place Stéphanie, BRUXELLES

Téléphone 11.02.88

Reg. du Com. Liège 1168

Chèques-postaux Liège 64.955



Constructions industrielles
Ponts et Charpentes métalliques
Constructions navales
Réseaux électriques - Béton armé
Etudes - Contrôle - Expertises

Fers - Aciers - Tôles
Boulons - Rivets
Poutrelles e rails
Sciage de tous profils

Ronds pour beton
Découpage sur spécifications
Poutrelles de clôtures
Spécialité de tôles fortes

Société Anonyme des Établissements

D. L. C.

TÉLÉPHONE 289 04
3 lignes

BUREAUX ET MAGASINS :
Rue du Viaduc,
SCLESSIN (Gare)

TOUT CE QUI CONCERNE

la VERRERIE

Bocaux - Bouteilles - Verres - Gobelets - Carafes
Verres Pyrex - Verres à Vitres - Glaces
vous sera fourni rapidement, aux prix les plus réduits
Renseignements ou voyageur sur demande.

Verreries-Gobeleteries Havrenne Frères

Soc. de Pers. à Resp. lim.

Téléph.
Charleroi : 512.06 - 512.48

JUMET

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones I
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

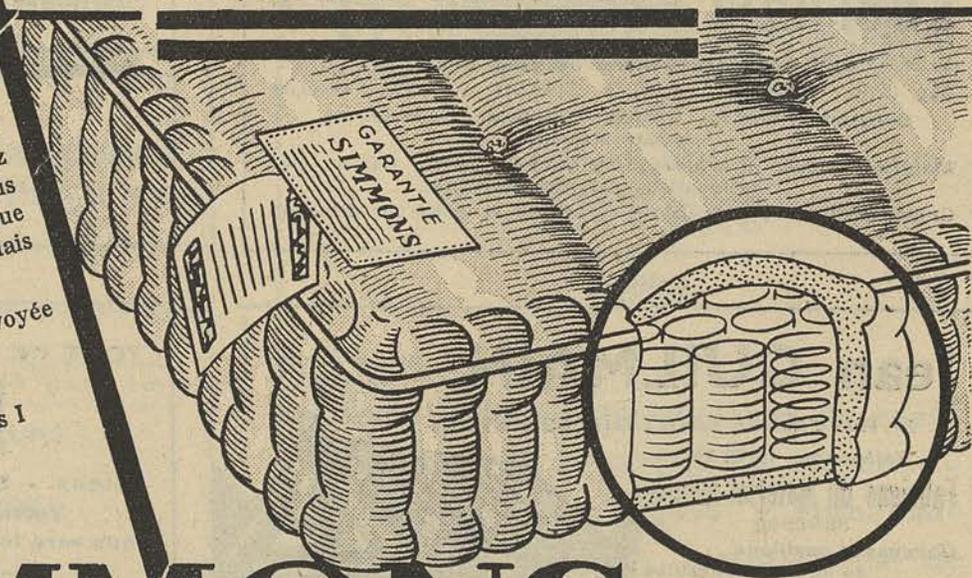
PRIX IMBATTABLES!

DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensachés mettent la qualité **SIMMONS** à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings fermés », ce qui vous permettra d'être frais et dispos au réveil; vous remplirez avec joie votre tâche quotidienne et vous n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée gratuitement sur demande à la
SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



SIMMONS

Pour mieux dormir!

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Wilhelmina regina
 Eloge du Père Damien
 D'où vient l'Allemagne?
 En quelques lignes...
 Impressions d'Amérique
 De la critique indépendante
 Le bel effort de nos éditeurs belges
 Lectures.

Vicomte Ch. TERLINDEN
 Jean THEVENET
 Comte Gonzague de REYNOLD
 * * *
 VIATOR
 Camille MELLOU
 Fernand DESONAY

WILHELMINA regina

Il y aurait un bien beau livre à écrire sur les femmes-chefs d'Etat, livre dans lequel la reine Wilhelmine figurerait incontestablement en place d'honneur. Si l'on compare la situation des Pays-Bas et de la monarchie, telle qu'elle était à la mort de Guillaume III, avec ce qu'elle est à l'heure présente, on constate, dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, un progrès dont l'histoire ne fournit que bien peu d'exemples.

C'est incontestablement au rôle personnel de la reine Wilhelmine et de celle qui l'a formée, la vénérable reine-régente Emma, que nos voisins du Nord sont en grande partie redevables de ce progrès. Ce rôle, les deux reines l'ont, depuis près d'un demi-siècle, rempli avec un tact et une prudence tels que, sans heurter en rien l'esprit démocratique de notre temps, sans porter atteinte au mécanisme des institutions libérales et sans exercer la moindre ingérence personnelle dans la marche du gouvernement, elles sont parvenues, par le seul jeu de forces morales s'exerçant avec intelligence et continuité, à faire de la Couronne l'autorité suprême et universellement respectée.

* * *

Lorsque, au mois d'août 1879, mourut à Paris, où il passait la plus grande partie de son existence, le prince d'Orange, héritier présomptif de la couronne, la Hollande se trouvait sous la menace d'une crise dynastique. Le prince Alexandre, seul fils survivant du roi Guillaume III, était dans un état de santé tel qu'il ne paraissait pas devoir succéder à son père, dont la robuste vieillesse s'était manifestée par son second mariage, à l'âge de plus de soixante ans, avec la jeune princesse Emma de Waldeck-Pyrmont. Mariage de raison, d'autant plus indispensable que le frère du roi,

le très populaire prince Henri, régent du grand-duché de Luxembourg, n'avait plus que quelques jours à vivre et ne laissait pas d'héritier. Faute d'un descendant direct de la glorieuse lignée de leurs anciens stadhouders, les Hollandais avaient tout lieu de craindre que la couronne ne passât à un prince allemand, sans attache avec leur pays si fidèle aux anciennes traditions.

Aussi, ce fut avec une joie intense que la nation angoissée apprit, dans la soirée du 31 août 1880, que la reine Emma avait mis au monde une princesse, qui reçut au baptême, le 12 octobre suivant, les prénoms de Wilhelmine-Hélène-Pauline-Marie. Quatre ans plus tard, la mort depuis longtemps prévue du prince Alexandre faisait de cette petite princesse l'héritière de la couronne.

Le vieux roi fit pleine confiance à la reine Emma pour l'éducation de sa fille, et certes confiance ne fut jamais mieux placée. Cette mère admirable éleva son enfant dans une atmosphère de cordialité et de simplicité. Dans le parc du Loo, où, au milieu de ses distractions enfantines, entre son poney et ses poupées, elle s'était habituée à jouer avec d'autres enfants, comme dans les bois de Bad-Wildungen, où se développa son amour pour la nature, pour les fleurs et pour les plus humbles bestioles, « Wille-mientje » bénéficia d'une existence bien différente de celle à laquelle étaient encore condamnés à cette époque la plupart des enfants royaux. Dès qu'elle atteignit l'âge des études, sa mère arrêta pour elle un plan rationnel qui devait, sans heurt ni lacune, aboutir à une formation complète, lui permettant de s'initier aux multiples problèmes auxquels doivent s'intéresser les souverains et de développer les dons précieux de vive intelligence et de bon sens inné dont l'avait gratifiée la Providence.

* * *



Son père, dont elle avait été la dernière joie, fut enlevé à son affection le 23 novembre 1890 et ainsi cette princesse de dix ans devenait reine. Son accession au trône ne changea rien à son genre de vie; son admirable mère, assumant avec un surcroît de soucis et un sens encore plus élevé de ses devoirs la lourde tâche de régente, lui fit poursuivre ses études sous la direction du Dr Salverda de Grave. Tout au plus ne voulant pas que sa fille fût une reine inconnue et distante, la régente l'habitua, dès son jeune âge, à prendre contact avec son peuple, à présider les cérémonies, à s'occuper activement d'œuvres de bienfaisance et même à s'initier à cet art difficile, mais dans lequel elle allait exceller, de la parole en public. L'obligeant à vaincre la timidité naturelle à l'enfance et à s'initier à la vie internationale, la reine Emma initia sa fille à toutes les fonctions représentatives inhérentes à la haute dignité de sa charge, en recevant les visites des souverains étrangers et en les leur rendant au cours de voyages dans les grandes capitales.

C'est au cours de ces voyages officiels qu'elle fut reçue, en 1895, par la reine Victoria, au château de Windsor. On se rend aisément compte de l'impression qu'a dû produire sur la petite reine de quinze ans sa visite à la grande souveraine qui terminait dans une atmosphère d'apothéose un des règnes les plus longs et les plus glorieux de l'histoire. Par des visites aux diverses provinces de son royaume, dont elle se plaisait à revêtir les pittoresques costumes régionaux, Wilhelmine entra en relations de plus en plus suivies avec son peuple, s'intéressant à ses multiples activités, à ses manifestations d'ordre intellectuel et artistique, se documentant sur les problèmes d'ordre économique et d'ordre social comme sur le mécanisme de la vie politique. Bonne, charitable, accueillante à tous et, pleine de compassion, se penchant sur toutes les formes de la misère matérielle ou de la misère morale, elle conquérait les cœurs de tous ses sujets et soulevait l'enthousiasme de son peuple qui, certes, à l'égard de sa reine, ne conservait pas la placidité légendaire dont on lui a fait une réputation à l'étranger.

* * *

Admirablement préparée à la lourde charge qui l'attendait, Wilhelmine fut proclamée majeure à l'âge de dix-huit ans. Dans le premier message qu'elle adressa à ses sujets, elle sut trouver les termes les plus heureux pour rendre hommage à celle qui, avec tant d'amour et de dévouement, avait veillé sur ses jeunes années.

« Ma mère tendrement aimée, envers qui j'ai contracté une inexprimable dette de reconnaissance, m'a donné l'exemple d'une conception noble et haute des devoirs qui maintenant m'incombent. Je m'assigne pour but de suivre cet exemple et de régner comme on a le droit de s'y attendre de la part d'une princesse de la maison d'Orange. »

Lourde était la responsabilité ainsi mise sur les épaules d'une reine de dix-huit ans. Il fallait une grande dose de courage et de confiance en soi pour considérer cette responsabilité comme un privilège; c'est cependant le terme qu'elle emploie dans son discours aux Etats Généraux, le jour de son inauguration :

« Haute est la mission, noble est la tâche que Dieu a mise sur mes épaules. Je considère comme un grand privilège que la mission et le devoir de ma vie entière soient de consacrer toutes mes forces au bien-être et à la prospérité de ma chère patrie. »

La jeune reine connaissait la portée des termes qu'elle employait en cette circonstance solennelle. Si la Constitutio

néerlandaise de 1848, inspirée en grande partie de la Constitution belge de 1831, ne laisse en théorie qu'une part peu importante au souverain dans le gouvernement, il ne devait pas en être ainsi dans la pratique. Quarante années de règne ont montré combien allait être considérable le rôle de celle qui portait la couronne. Sa haute intelligence et sa solide formation lui permettaient de formuler sur toutes les questions un jugement personnel. Elle entendait bien que son autorité fût reconnue par ses ministres dans toutes les affaires de l'Etat, et grâce à l'acuité de son coup d'œil et à l'expérience qu'elle allait acquérir, elle pouvait, au travers des continuels changements de ministère, exercer dans le gouvernement une action continue et une influence qui ne ferait que croître.

Le jour même de son inauguration, en rentrant de la cérémonie, elle s'asseyait, à son bureau, dans le palais d'Amsterdam, et se mettait au travail, montrant ainsi combien elle comprenait que les affaires de l'Etat ne peuvent attendre. Jamais elle ne recula devant la fatigue ni la peine, joignant au travail de cabinet les visites aux villes et aux institutions, les inspections et les revues de l'armée et de la marine, veillant elle-même au maintien des bonnes relations avec les pays voisins et n'hésitant pas à prendre ses responsabilités sur le plan international, notamment lorsque, par un geste qui déchaîna l'enthousiasme de ses sujets et l'admiration du monde, elle envoya le cuirassé *Gelderland* chercher le vieux président Kruger, le glorieux vaincu de la guerre des Boers, pour le ramener en Europe, prouvant ainsi au monde que la Hollande où venait de se réunir, de mai à juillet 1899, la première *Conférence de la Paix*, était en même temps le royaume de la Justice.

A quel haut degré la Reine portait le sens de ses responsabilités, rien ne le prouve mieux que la façon dont, en octobre 1900, elle annonçait à ses sujets dans le *Staatscourant* ses fiançailles, voulant montrer ainsi le lien étroit qu'elle établissait entre son propre bonheur et celui de son peuple :

« Ce m'est un devoir que d'annoncer personnellement au peuple néerlandais, connaissant le vif intérêt qu'il porte à mon bonheur et à celui de ma maison, mes fiançailles avec S. A. le duc Henri de Mecklembourg-Schwerin. Puisse, avec la bénédiction de Dieu, cet événement être profitable au bonheur de notre pays et de ses possessions d'Orient et d'Occident! »

* * *

La période qui s'étend du mariage de la Reine jusqu'à la crise de 1914, fut en effet, pour elle comme pour son peuple, une période de bonheur et de prospérité sans précédents. Les liens qui l'unissent à ses sujets sont devenus de plus en plus étroits, elle est vraiment devenue la « landsvrouwe », la dame du pays, comme on l'appelle dans un terme exprimant à la fois l'affection, l'admiration, le respect et l'obéissance.

La naissance de la princesse Juliana, le 30 avril 1909, vient combler les vœux du couple royal et de toute la nation.

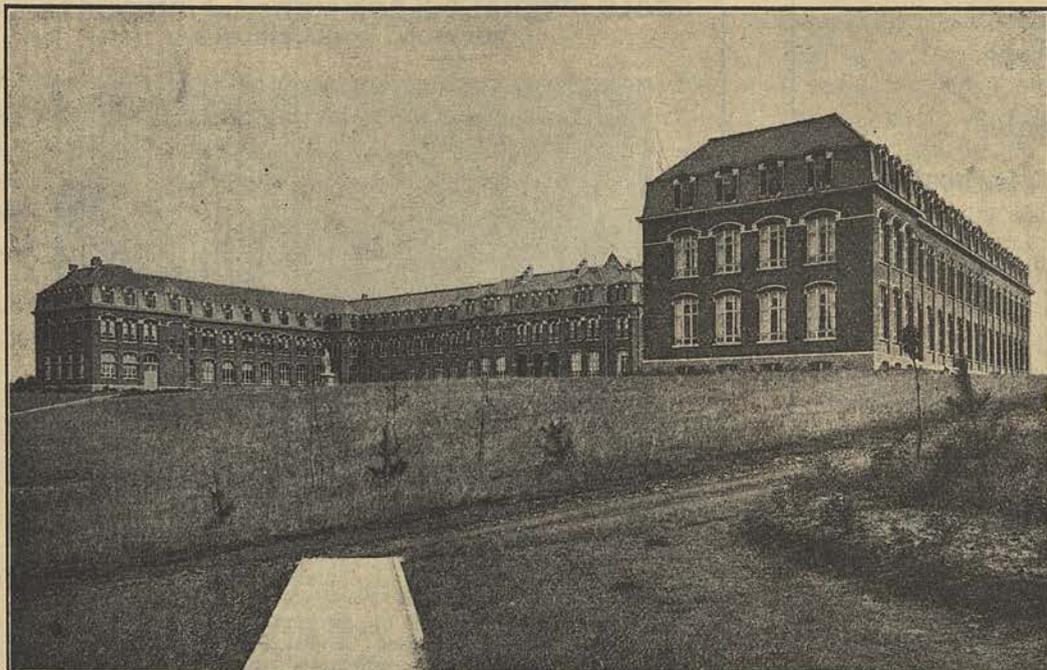
Depuis son avènement, le prestige de la Reine n'a fait ainsi que grandir; les éléments les plus avancés s'inclinaient devant ses mérites; le parti social-démocrate, qui, à ses débuts, était violemment hostile à la monarchie, atténuait en sa faveur la rigueur de ses principes républicains. Même, en 1913, lorsque le Dr Bos tenta de former un ministère de coalition, le chef socialiste Troelstra fut reçu par la Reine au château du Loo et le tact exquis de la souveraine parvint à écarter toutes les difficultés dont paraissait devoir être entourée cette entrevue. Heureusement les socialistes refusèrent d'entrer dans un ministère avec les représentants des partis bourgeois et la crise se dénoua par la

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut "l'Immaculée",

Dirigé
par les Sœurs de Marie

Avenue Bailly, Braine-l'Alleud



Section ⁷primaire. - Section moyenne professionnelle. - Section normale professionnelle. - Régentes techniques. - Section ménagère. - Section spéciale C. R. (Juniors secouristes). - Section commerciale. - Cours spéciaux de langue. - Cours spéciaux d'art et de peinture, de diction et de musique, de modes.

L'Institut reçoit des élèves internes et externes

PRIX MODÉRÉS

Réductions p^r enfants d'invalides et familles nombreuses.

Institut des Sœurs de la Providence de GOSSELIES

Ecoles Normales

AGRÉÉES
DE L'ÉTAT

primaire,
gardienne,
professionnelle,
Ménagère } Lingerie
Confection
Modes
Dessin
(ouverte depuis 1935).

ÉCOLE MOYENNE (programme de l'État).

ÉCOLE MOYENNE PROFESSIONNELLE - MÉNAGÈRE agréée de l'État avec sections : Lingerie, Confection, Modes, Dessin, Commerce, Ménage.

ÉTUDES PRIMAIRES.



Pensionnat — Demi-Pensionnat — Externat

Cours facultatifs : Piano, Chant, Peinture, Arts appliqués, Calligraphie, Sténo, Dactylo, Langues

Conditions d'hygiène idéale : Parc 5 Ha. — Éducation et instruction soignées

Prix de la Pension : 2.700 francs — Réductions pour familles nombreuses et enfants d'invalides

DEMANDEZ PROSPECTUS AUX DIRECTRICES DE SECTIONS : RUE CIRCULAIRE, 4, GOSSELIES

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

INSTITUT
Saint-Thomas d'Aquin



Écoles normales archiépiscopales

Écoles normales primaires française et flamande

Écoles normales moyennes française et flamande

Institut supérieur de pédagogie

DIRIGÉS PAR

Les Frères des Écoles chrétiennes

Internat et externat

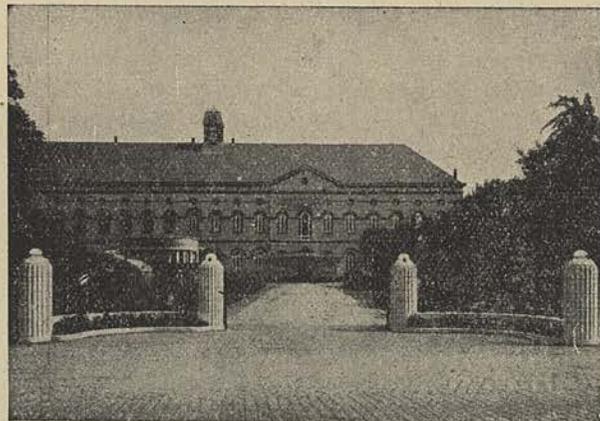
Rue Terre-Neuve, 198, Bruxelles

Collège de Melle

LEZ-GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES
1837-1937

Section préparatoire Humanités anciennes
SECTION FRANÇAISE ET FLAMANDE
ÉCOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses. Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.

Demandez prospectus et conditions.
ON N'ADMET QUE DES INTERNES

Institut Saint-Boniface

82, rue du Viaduc, BRUXELLES

65, rue du Conseil, BRUXELLES

Externat

Demi-Pensionnat

Internat

Section scientifique

Humanités anciennes

Humanités modernes

Section préparatoire

formation d'un cabinet extra-parlementaire sous la présidence de M. Cort van der Linden.

Les progrès du bien-être et de la prospérité ne faisaient que s'accroître dans tous les domaines et les fêtes du centenaire de l'indépendance avaient été célébrées en 1913 au milieu d'un enthousiasme général, tandis que l'inauguration du *Palais de la Paix*, dont la première pierre avait été posée, en 1907, lors de la seconde *Conférence de la Paix*, endormait dans une euphorie pacifiste les dirigeants de la plupart des Etats européens.

* * *

Le réveil devait être terrible, mais dans ces circonstances tragiques la Reine allait montrer toute sa mesure en révélant de nouvelles qualités d'énergie et de prudence. En ces journées tragiques de la fin de juillet 1914, ce fut elle qui prit réellement la tête du Gouvernement, prouvant que la couronne n'était pas un simple ornement, mais bien la clef de voûte de l'Etat. Quittant sa villégiature du Loo, dès le 27 juillet, elle revenait à La Haye et signait, le 31, le décret de mobilisation. Tandis que par les nombreuses inspections qu'elle passait jusqu'aux extrêmes avant-postes, elle donnait confiance aux troupes et exaltait leur enthousiasme patriotique, elle prenait, sur le terrain diplomatique, toutes les précautions pour épargner à son pays une catastrophe aussi terrible que celle qui s'était abattue sur la malheureuse Belgique.

On sait combien elle s'intéressa aux dizaines de milliers de réfugiés qui cherchèrent en Brabant septentrional et en Zélande un abri contre les horreurs de l'invasion et, tout en prenant l'initiative de la création d'un *Comité National de Secours* pour ses propres sujets, elle chargea, au lendemain de l'entrée en guerre de la grande République américaine, son représentant en Belgique occupée de remplacer comme protecteur du *Comité Belge de Secours et d'Alimentation* le ministre des Etats-Unis.

A mesure que se prolongeait la guerre, il devenait de plus en plus difficile pour la Hollande de maintenir sa politique d'indépendance et de neutralité. Ici aussi le rôle de la Reine fut de première importance, particulièrement lors de la crise de mars 1916 où, du côté de l'Entente, comme du côté des Puissances centrales, la pression diplomatique se fit de plus en plus lourde pour obliger la Hollande à prendre parti. Mais la loyauté de la Reine et son inébranlable volonté lui assuraient le respect des belligérants. Au printemps 1918 son action personnelle s'exerça plus intensément encore et il semble bien que ce soit elle qui, par un échange de télégrammes avec Guillaume II, parvint à maintenir son pays à l'écart des hostilités.

Les Belges ne comprirent pas tous, à cette époque, combien cette politique était sage. Souffrant eux-mêmes de toutes les horreurs de la guerre, une réaction bien humaine les poussait à s'étonner de ce que leurs voisins restassent ainsi neutres et ne leur témoignassent pas d'une façon effective la sympathie et la pitié qu'ils ressentaient pour eux dans leur cœur. Il n'était d'aucune utilité que les Pays-Bas, qu'aucune obligation internationale ne liait, comme nous étions nous-mêmes liés par des traités qui nous faisaient un devoir de défendre notre neutralité, partageassent notre malheureux sort. Leur intervention n'aurait pu avoir aucun caractère décisif, tandis que leur attitude nous donnait l'exemple de cette politique d'indépendance et de neutralité volontaire, loyale et forte, dans laquelle nous nous sommes engagés à la suite du discours royal d'octobre 1936 et qui est la seule ligne de conduite à suivre par les petits pays au milieu des conflits mettant aux prises les grandes puissances.

* * *

Malgré la sagesse et la prudence dont avait fait preuve le gouvernement de la Reine au cours de la tourmente, la Hollande n'échappa pas à la crise d'hystérie démagogique qui suivit dans tous les pays d'Europe la fin du grand drame. Pendant trop longtemps les nerfs avaient été tendus à l'extrême et il en était résulté un déséquilibre mental chez les nations comme chez les individus. En novembre 1918 la Hollande connut des journées d'émeute, presque de révolution.

La Reine en fut profondément peinée. Elle ne perdit rien cependant de son calme et de sa force de caractère. Ce fut elle qui personnifia la résistance aux éléments révolutionnaires déchaînés. Guillaume II, qui venait d'abdiquer, s'était réfugié en Hollande, la révolution triomphait en Allemagne, partout s'écroulaient des trônes et se constituaient des gouvernements républicains d'extrême-gauche; on put croire un instant que les Pays-Bas n'échapperaient pas à cette contagion. Grâce, avant tout, à la Reine, qui groupa autour d'elle tous les éléments sains, un moment décontenancés, la « révolution de novembre » ne fut qu'un feu de paille. Quelques mesures énergiques, approuvées par l'immense majorité de la nation, eurent rapidement raison des perturbateurs. Il suffit que la Reine se montrât à la foule pour provoquer d'inoubliables manifestations de loyalisme, comme celle du 18 novembre 1918 sur le *Mail* à La Haye, où les soldats enthousiasmés détélèrent sa voiture pour la ramener en triomphe jusqu'à son palais.

L'union entre la Hollande et la dynastie sortit ainsi de la crise plus forte encore qu'auparavant. La fidélité et le loyalisme du peuple néerlandais à l'égard de sa souveraine avaient subi triomphalement l'épreuve du feu.

* * *

La Reine avait compris que la grande crise de 1914-1918 n'était pas une parenthèse et qu'elle ouvrait une phase nouvelle de l'histoire de l'humanité. Son intelligence et son expérience lui indiquaient la voie à suivre et, au lendemain de l'échec de la révolution, elle disait dans sa proclamation du 20 novembre 1918 :

« Mon plus grand désir est que les réformes que nous nous proposons soient poursuivies et réalisées avec la rapidité qui correspond au rythme des pulsations de notre époque. Toute réaction doit être exclue, nous devons marcher de l'avant! »

Ce ne furent pas de vaines paroles. De toutes ses forces la Reine a collaboré à la réalisation des réformes d'ordre politique et social que réclamaient les temps nouveaux. La rapidité avec laquelle furent réalisées ces réformes est, en grande partie, due à l'esprit de décision et de persévérance de la souveraine. Sans rien abandonner de la dignité de la couronne, sans transiger sur les principes qui sont la base du respect dû à l'autorité, elle sut, quoiqu'il pût parfois lui en coûter, s'adapter aux formes nouvelles de la vie politique.

Comme le roi Albert chez nous, la reine Wilhelmine réalisa, en Hollande, cette chose à première vue paradoxale qu'à mesure que progressait la démocratie, grandissaient en même temps le prestige et la force de la royauté.

Entre la dynastie et le peuple hollandais jamais la communauté d'âme ne fut plus intime que depuis la révolution avortée de novembre 1918. Toutes les joies et toutes les douleurs de la maison royale sont devenues les joies et les douleurs du peuple tout entier. La mort de l'inoubliable reine Emma, la sage régente et la prudente éducatrice de la reine Wilhelmine, fut, tout comme le décès du prince consort, un deuil national, tandis que le mariage de la princesse Juliana et la naissance de la princesse Béatrice soulevèrent un enthousiasme délirant dans l'élite comme dans les masses profondes de la nation.

Cet admirable loyalisme a permis à la Hollande de lutter

avec courage contre toutes les difficultés d'ordre politique et d'ordre économique qui sont la rançon des transformations de notre temps. Aidée par un homme d'Etat de la valeur du Premier ministre Colyn, qui est parvenu par ses talents et son énergie à minimiser, sinon à supprimer, les déficiences du régime parlementaire, la Reine continue, sans hésitation, ni défaillance, à guider son peuple dans la voie hérissée d'obstacles qui doit le conduire à de nouvelles destinées. Il n'est pas de sacrifices qu'à la demande de leur souveraine les Hollandais ne soient prêts à faire pour conserver leur indépendance et l'effort militaire qu'ils s'imposent en ce moment constitue un grand et noble exemple pour tous les peuples.

Dirigés par une Reine qui, ne voulant rien laisser aux dangers de l'improvisation, a déjà préparé son héritière à suivre ses exemples en la formant comme elle avait été formée elle-même, les Pays-Bas peuvent envisager l'avenir avec confiance. Puissance continentale, puissance maritime et puissance coloniale de premier ordre, la Hollande a un grand rôle à jouer dans le monde.

* * *

C'est cette grande souveraine que la Belgique aura l'honneur de recevoir dans quelques jours. Il faut que la Reine trouve chez nous une réception aussi enthousiaste que celle que notre Roi a reçue, l'an dernier, en Hollande.

Ces visites ne doivent pas rester de simples manifestations de politesse internationale. Il faut qu'elles traduisent les sentiments de deux peuples qui devraient mieux se connaître et qui, se connaissant mieux, s'estimeraient et se comprendraient davantage.

Certes, un lourd passé pèse sur les relations hollando-belges, de tragiques malentendus ont, depuis la fin du XVI^e siècle, séparé les deux nations, mais, dans les heures tragiques où vit l'Europe, ce n'est pas vers le passé qu'il faut regarder, c'est vers l'avenir. De graves différends séparent aussi au point de vue économique la Belgique et la Hollande; pourtant ces deux peuples, situés à l'un des carrefours les plus dangereux de la vie internationale, sont faits pour s'entendre; il existe entre eux plus d'un point de communauté qu'il faudrait mieux faire ressortir et qui devraient servir de bases de rapprochement.

Comme me le disait récemment une grande dame hollandaise, dont j'avais l'honneur d'être le voisin de table: « Dans les meilleures familles on se dispute et c'est le plus souvent pour des questions d'argent, mais l'esprit de famille n'en subsiste pas moins. »

Pour dissiper ces malentendus et résoudre ces problèmes, il importe avant tout de créer une atmosphère favorable. C'est cette atmosphère que font naître ces visites royales, où les peuples, s'associant, de part et d'autre, à leurs souverains, expriment leurs véritables sentiments. Il faut ensuite utiliser l'esprit que développent pareilles manifestations afin de réaliser une œuvre durable. Tout en conservant leur indépendance la plus complète dans le domaine politique, les deux peuples ont intérêt à communier dans les mêmes valeurs morales, de façon à réaliser une entente cordiale, préférable à n'importe quel traité, l'un n'étant écrit que sur du papier, tandis que l'autre, comme le mot même l'indique, est gravée dans les cœurs. Ainsi, sous les auspices de leurs souverains, aussi aimés et aussi respectés l'un que l'autre par leurs sujets, nous verrons se dissiper des nuages qui ont jusqu'ici nui à l'amitié hollando-belge et nous comprendrons que pour résister à des périls communs il importe de combiner nos deux devises: *Je maintiendrai* et *L'Union fait la force*.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain,
Membre de la Commission royale d'Histoire.

Eloge du Père Damien

Au nord de Louvain, entre Aerschot et Malines, dans une région plate et mélancolique où alternent les potagers et les céréales, les carrés de sapinières et les sables infertiles, des fermes, sur le territoire de la commune de Tremeloo, constituent le hameau de Ninde. Voici un siècle y vivait une famille de paysans aisés: les De Veuster, à la tête d'un commerce de grains, de quelques ares d'emblavures, de moutons pour la laine, de poulets pour les œufs et, par bénédiction supplémentaire, de huit enfants.

1840. Si la France, selon le mot de Lamartine, s'ennuie, les quatre millions de Belges se relèvent d'une crise telle que la Caisse d'épargne et la Banque nationale ont fait faillite. Et le sourire de la reine Marie d'Orléans dissipe mal le texte des mauvais traités de Londres.

De Ninde, se rend à Werchter, chez MM. Bol, père et fils, pour y apprendre ses rudiments, « Jef » De Veuster, septième enfant de François, avec ses frères et sœurs, cousins et cousines, galopant l'été à la poursuite des papillons et l'hiver traçant des huit sur la Dyle gelée. Ils portent dans leur sac en toile cirée les tartines de saindoux ou la pomme rouge et conservent dans leur regard la candeur des simples; personnages flamands dont, par anticipation, Breughel le Vieux nous a délivré des spécimens sur ses toiles et leur sensible mémoire.

« Jef », un écolier comme les autres, plus vif peut-être, plus audacieux dans sa piété, puisqu'un jour sous sa direction, en école buissonnière inédite, toute la bande s'arrête dans un chemin creux et joue « ermite », c'est-à-dire méditation, silence et recueillement pour une journée entière. Les anachorètes prématurés seront, du reste, fessés d'importance à leur retour.

A treize ans, ses connaissances scolaires jugées suffisantes, « Jef » aide son père aux besognes éternelles du labour et des semailles, du gardiennat des bêtes et de l'économie domestique, travail des champs, des basses-cours et du jardin. Ces besognes Jef les accomplit comme un jeu, toujours d'égale humeur par la vertu de son caractère et la solidité de sa condition musculaire; la conscience aussi de réaliser son devoir d'état au même titre que le bébé de la bourgeoisie saluant d'une révérence et d'une fable de La Fontaine les douairières tricotant des mitaines au salon maternel. Et la noblesse de cette enfance domine les corvées les moins odorantes. Des moutons blancs comme frigidaire et parés de faveurs roses ressortissent seulement aux vitrines des marchands de jouets. Ce sont des bêtes exhalant les effluves désastreux du suif et du fumier, que « Jef » ramène le soir à la bergerie et dont il renouvelle les litières.

Quatre années passent. François De Veuster, le père, songe à son cadet pour le développement de son négoce. Le catéchisme et les éléments assez informes d'histoire et de géographie lui paraissent insuffisants comme bagage de culture générale, et il expédie Joseph à l'internat de l'école moyenne de Braine-le-Comte; décision un peu rude. Par chance, le directeur se prend de sympathie pour cet élève relevant de quatre années d'inaction intellectuelle, mais athlétique et pétri de bonne volonté, qui, à peu près seul Flamand, résout les querelles linguistiques en se défendant à coup de règlette en bois.

Joseph De Veuster montre alors son application, sa joie d'être à nouveau plongé dans des études enrichissantes et traverse bientôt, après une mission prêchée par un Rédemptoriste, l'épreuve de sa vie, celle qui déterminera sa vocation religieuse, d'abord interrogative, puis plus pressante à laquelle ses parents semblent se dérober quelque peu, parce que le Ciel leur a déjà réclamé deux enfants sous cette forme et enlevé deux autres au

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Collège St-Jean Berchmans

(Ancien Collège Saint-Michel)

Rue des Ursulines, 4, BRUXELLES

Sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.

DEMI-PENSIONNAT — EXTERNAT
Humanités anciennes — Humanités modernes.
Section commerciale — Section préparatoire.

A proximité de la gare du Midi, de la Bourse, du Grand-Sablon
et de la place Rouppe.

Institut des Religieuses Ursulines

PENSIONNAT : Programme officiel d'études primaires et moyennes — Cours supérieur — Langues étrangères — Commerce — Coupe et confection — Cours ménagers — Dessin — Peinture — Arts décoratifs — Piano, violon, etc.

ÉCOLE NORMALE ET MOYENNE, PROFESSIONNELLE ET MÉNAGÈRE, agréée par l'Etat : Cours moyens. Cours ménagers. Sciences commerciales. Langues étrangères. Cours de lingerie. Coupe et confection. Modes. Dessin et arts appliqués.

Rue de Bruxelles, 76-78, Namur

TERMONDE

Institut des Sœurs de St-Vincent de Paul

PENSIONNAT POUR DEMOISELLES — ENSEIGNEMENT PRIMAIRE, MOYEN, PROFESSIONNEL ET COMMERCIAL — COURS MÉNAGERS — ÉCOLE NORMALE GARDIENNE AVEC CLASSES D'APPLICATION — HUMANITÉS ANCIENNES ET MODERNES — COURS DE LANGUES VIVANTES — COURS SPÉCIAUX D'ART APPLIQUÉ — ÉDUCATION PHYSIQUE

Installations modernes. — Terrasse. — Cours spacieuses. — Plaine de jeux à la campagne (à 15 minutes de distance).
Section séparée pour garçonnets de 4 à 10 ans.

PAVILLON ASTRID

Cours familial ménager
dirigé par les Sœurs de la Visitation

COUPURE - GAND

Cette section a été annexée à l'Institut pour permettre aux jeunes filles qui ont terminé leurs études de s'initier aux devoirs qui incombent aux mères chrétiennes et aux maîtresses de maison.

Coupe et modes. — Pédagogie familiale et Psychologie éducative. — Croix-Rouge, etc.

Cours scientifiques et littéraires facultatifs.

Instituut Dames van Sint-Niklaas

KORTRIJK - Voorstraat, 47

PENSIONAAT - EXTERNAAT

Lagere, Middelbare en Hoogere Klassen

School voor Verpleegsters

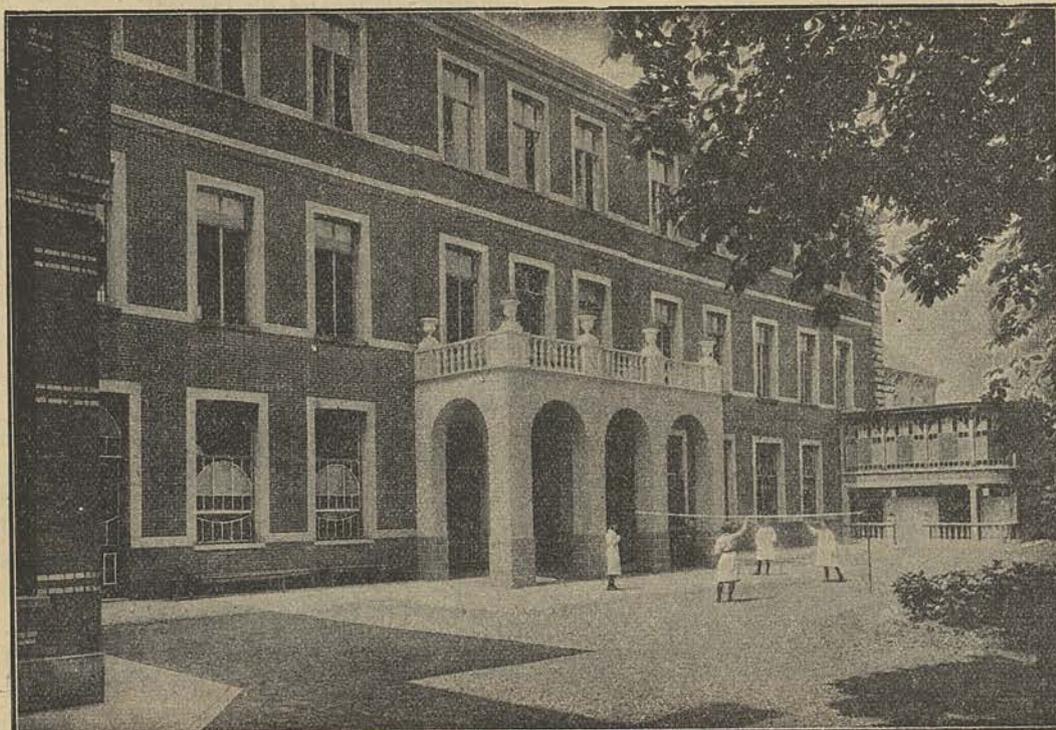
« MARIA MIDDELARES »

Voorstraat, 51

PENSIONNAT — DEMI-PENSIONNAT
EXTERNAT

Cours primaires, moyens, supérieurs - Etudes commerciales - Langues étrangères - Coupe, lingerie, confection, dessin, ménage, piano, peinture - Arts appliqués, callisthénie

Rue Henri Nolf - Externat

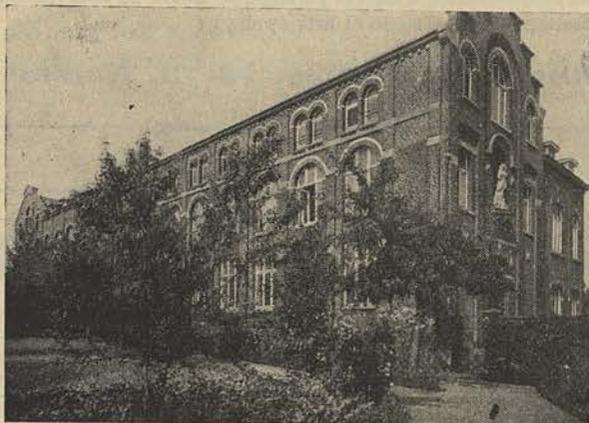


Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

GENVAL — A proximité de BRUXELLES — Ligne Bruxelles-Namur — **PENSIONNAT DIRIGÉ PAR LES SŒURS FRANCISCAINES DE N.-D. DES ANGES**

Etudes primaires et moyennes.

Programmes officiels : Comptabilité. — Sténo-Dactylo — Coupe —
Confection. — Piano. — Violon. — Arts d'agrément.
Installation moderne : Chauffage central. — Electricité — Bains. —
Douches.



Vie de famille. — Soins maternels.
Nourriture saine, variée et abondante.

*L'établissement situé dans un site pittoresque sur un point culminant
de la contrée, fournit de sérieuses garanties de salubrité.
Communications faciles : Services des Autobus Genval-Ixelles,
Place Sainte-Croix (à 3 minutes de l'établissement).*

INSTITUT DE LA SAINTE-FAMILLE

Helmet — Bruxelles 3

Trams 93-94-56

INTERNAT — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes
— Ménage Sainte-Marthe.

THIELT (Flandre Occidentale)

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.
— Humanités anciennes. — Ecole normale primaire. — Ecole normale
moyenne.

BRUXELLES

5, rue Guimard, Quartier-Léopold

DEMI-PENSION — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes.

BERCHEM-ANVERS

95, rue Jan Moorkens

(Tramé 7 ou 5).

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur.
Humanités anciennes.

COSTERMANSVILLE-KIVU (Congo belge)

INSTITUT ALBERT I^{er}

**INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT
POUR ENFANTS EUROPÉENS**

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire et moyen.

Institut des Frères Alexiens

GRIMBERGEN-lez-BRUXELLES

(A deux kilomètres du Heysel)



Traitement d'hommes
atteints de maladies nerveu-
ses ou mentales (neurasthé-
nie, surmenage, phobie) et
pouvant eux-mêmes sup-
porter les frais de pension.

SECTION FERMÉE

et

SECTION OUVERTE

Renseignements donnés à l'Ins-
titut, tous les jours, de 9 à 11 et
de 2 à 5 heures.

Téléphone :

BRUXELLES 26.39.53

pays des Anges, et que, tout de même, on avait fomenté des espoirs sur Jef continuateur de l'entreprise commerciale. Néanmoins, en avril 1859 François De Veuster reviendra seul à Tremeloo, souscrivant à cette nouvelle exigence de Dieu avec la simplicité un peu éperdue de son époque, de sa caste et surtout de sa piété sans angoisse.

Voilà « Jef » De Veuster, postulant au Mont-Saint-Antoine à Louvain, dans l'Ordre des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration Perpétuelle, congrégation française missionnaire fondée à la fin du XVIII^e siècle par un Poitevin : le Père Coudrin. Sans l'appui de son frère Pamphile, qui l'a précédé au même couvent, « Jef » aurait-il été reçu ? Qui aurait pu faire grief au Supérieur d'hésiter en présence de ce jeune homme ardent et vigoureux, sans connaissance de la première déclinaison latine et qui soumettait la langue de Molière à des fantaisies personnelles sous un accent rédhitoire à l'éloquence ? Le récipiendaire serait donc d'abord, frère de chœur, grade à mi-distance entre le Frère convers livré aux besognes domestiques et les Pères du Sacrés Cœurs promu à l'enseignement missionnaire. « Jef » accomplirait des offices de sacristain, d'infirmier, de secrétaire. Son humilité naturelle ne souffrait pas au rappel de cette ligne d'horizon. Pour le surplus, dénommé « le bon gros », il gravait au canif, à même le bois du pupitre, la maxime « silence, recueillement, prière » — et recevait pour cet exploit une magistrale admonestation publique — et réussissant à limiter son sommeil à cinq heures, apprenait aux chandelles : *Cornelius Nepos* et le *De Viris*. Au surplus, champion de toutes les récréations, animateur des plaisanteries au réfectoire. Bientôt récompensé de zèles aussi éclectiques, on l'autorise à partir pour le noviciat, à la maison mère de Paris.

Paris de 1860 n'a guère compté dans ses souvenirs. Il était tout imprégné des joies de sa vocation religieuse, maintenant admise à toutes ses fins. Peu lui importait que la France de Napoléon III connût alors une euphorie brillante et irisée dans un luxe que symbolisaient les tableaux de Winterhalter et le boulevard des Italiens. Le *Café Riche* y maintenait sa réputation de premier restaurant du monde, offrant aux touristes anglais un « Romanée Conti » de 1824 inégalé. M^{me} Sarah Bernhardt s'identifiait aux souffrances d'Andromaque et dans l'amertume des plaintes sur l'absence totale de conversations des jeunes gens d'alors, les critiques musicaux du snobisme s'indignaient d'un musicien allemand nommé Richard Wagner, un fou dangereux !

Le Frère Damien de Picpus n'a cure de ces miettes de l'histoire, et s'il assiste derrière la grille des Tuileries au défilé des zouaves retour de Solferino, personne n'en recevra confiance. Nous savons seulement que chaque mercredi la corvée-promenade des séminaristes parcourt l'allée Napoléon III dans le nouveau bois de Vincennes, envahi d'élégances : voici les calèches à la Daumont et le petit prince impérial qui cavalcade sur son poney des Shetland à la portière de droite. Et dans les contre-allées, Camille et Madeleine de Fleurville, avec Sophie Fichini et Marguerite de Rosbourg, jouent aux charades en bons enfants authentiques.

Derrière les clôtures sévères de la rue de Picpus, en face ces magasins dont l'enseigne n'a pas changé, et qui vantent les bois des îles et de la France, le Frère « Jef » Damien, acclimaté en un tournemain, vanté pour sa serviabilité et sa bonne humeur, commence à songer tout doucement à son apostolat, surtout à partir du jour où Mgr Tepano Janssens, évêque de Tahiti, a évoqué devant la communauté éblouie : l'Océanie ! Les Polynésiens envahis de paganisme et qu'il faut amener au Dieu de vérité ; la reine Pomaré et son piano mécanique inusable ; les cocotiers allongés sur le récif blanc de corail.

Rentré à Louvain en 1861 pour sa théologie, une occasion se présente. Il n'hésitera guère à la saisir : son frère Pamphile doit partir pour Hawaï où l'ont précédé depuis trente ans d'autres missionnaires des Sacrés-Cœurs. Or, dans son dévouement à soigner les victimes de l'épidémie de typhus, le missionnaire de demain contracte la maladie et il faut pourvoir à son remplacement. Le Frère Damien écrit par-dessus la hiérarchie à son Supérieur général. Sa demande est agréée. Son destin maintenant est fixé.

Adieux rapides à sa famille, résignée sans doute à ce départ pour des terres indécises en leur position géographique, meublées par les images de missionnaires rôtis à la broche des Canaques tatoués, et victimes de serpents à venins ou de moustiques insupportables. Si la réalité d'un apostolat aux îles Sandwich comportait alors moins de risques, c'était tout de même un voyage sans retour pour Joseph Damien et pour son père et sa mère des adieux au sens cruel du mot.

Un soir d'octobre 1861, après avoir à Ninde, dans la journée, embrassé les siens et tenté d'enregistrer d'un seul regard alourdi de densité la photographie subjective du décor de son enfance et de ses affections familiales, le Frère Damien est parti de Louvain à pied, selon la coutume, vers Montaignu, pour un pèlerinage à la Vierge que l'imagerie populaire juche au haut d'un chêne toujours vert. A l'aube de l'automne, il y retrouvera sa mère et passera avec elle quelques heures de prière, de silence et de résignation, sans littérature et sans cris, sans autre défaillance physique que la crispation des doigts sur les grains du chapelet ou la buée des larmes, que les lunettes ne peuvent plus dissimuler.

Marie De Veuster, pour la réussite du missionnaire en partance, offrait à Notre-Dame de Montaignu la privation de cette joie compensatrice d'assister à la première messe de son cadet, d'attendre à la sacristie, agenouillée à ses pieds, pour recevoir sa première et authentique bénédiction de prêtre ordonné. Elle savait l'amplitude de leur séparation et qu'elle ne reverrait plus son petit enfant préféré, celui qu'elle avait porté, nourri, tant de fois bercé et endormi au récit monotone des vies de saints ou des comptines archaïques.

Et puis, la mère est montée dans la diligence, tandis que Joseph De Veuster, à pied, poursuivait sa route vers Louvain !

Le 29 octobre 1863, à la gare du Nord à Paris, hors des fiacres dont les cochers arborent un cylindre en cuir bouilli blanc, se déversent, dans une gloire de malles, de valises, de colis mal ficelés et de parapluies, prêtres et religieuses, toute une caravane qui prend place dans le rapide Paris-Cologne-Hambourg. Vingt-neuf heures plus tard, rompus par ce transport dépourvu d'amortisseurs, le Frère Damien et ses compagnons de voyage traversent les rues de Brême, oublient de visiter la cave de l'hôtel de ville gothique et gagnent les quais de la ville hanséate où fourmillent les longs courriers, les cargos, les barges plates du Weser et les grands trois-mâts. Voyez ce clipper. A sa flèche d'artimon ondule une étamine rayée de bleu, de rouge et de blanc avec un quartier qui rappelle le drapeau britannique, c'est le *R. M. Wood*, sous le pavillon du royaume d'Hawaï, qui attend ses missionnaires, passagers de surcroît pour sa huitième traversée.

L'été 1939, les voies de l'aviation régulière permettent de relier Bruxelles et Honolulu en quatre jours et demi. Le Frère Damien mettra quatre mois et demi pour la même aventure, cette lenteur permettant au surplus de réfléchir aux perspectives du lendemain, et, entre les accès du mal de mer, d'accoutumer son estomac au régime invariable des haricots et du *corned beef*. Le coût du voyage est fixé forfaitairement à mille francs-or, tarif raisonnable pour cent quarante jours de navigation aussi le confort et la table souffrent d'être comparés à ceux d'aujourd'hui. La gentillesse du capitaine et de son équipage allemand y

supplée vite. Le 2 novembre 1863 on arrive à Bremerhaven et là on demeure une semaine à attendre les vents favorables.

Le voilier devait descendre le long de l'Atlantique jusqu'au cap Horn, après avoir livré bataille aux coups de vent du détroit de Magellan, remonter vers l'Equateur dans le Pacifique oriental. Rien à souligner dans ce périple sinon que le frère Damien trouvait l'occasion quotidienne d'exercer ses vertus de justice, de sociabilité, de tolérance. A l'équipage protestant il apportait pour la conversation un sabir néerlandais très explicatif et pour la manœuvre le secours d'une musculature digne d'en imposer aux portefaix de Constantinople. A ses compagnons religieux il dispensait son sens de la discipline, l'optimisme alimentant son répertoire d'anecdotes et d'ailleurs, selon ses propres termes, on s'amusait follement pendant la traversée. Le 21 janvier 1864, le cap Horn est enfin franchi et voici le *R. M. Wood* reprenant à son compte l'itinéraire oblique de Magellan, dressé comme lui vers le Nord-Ouest par les alisés. On abandonne les froids de Patagonie, on laisse derrière soi le dernier albatros gris, les derniers pétrels et leurs cris d'enfant colérique; seuls convoyeurs subsistent les goélands à pattes bleues et les oiseaux-frégates, ces gangsters ailés du Pacifique.

Passages successifs au large de l'archipel de Juan Fernandez où vécut Daniel Selkirk, c'est-à-dire Robinson Crusoe, au large de l'île de Pâques, alors glorieuse d'un mystère reculé jusqu'à la préhistoire; au large de Pitcairn où résistaient les descendants des mutins du *Bourty*, et puis, au-dessus des îles Marquises, prodigieuse navigation, insurpassable dans la sérénité de sa quiétude et de son irremplaçable répétition! Le Frère Damien n'en a pas traduit dans ses lettres le sens poétique. Il ne fallait pas lui demander cette expérience, puisque Dieu lui répartissait, en lot, d'autres et insignes attributs. Combien tout cela petit à petit, néanmoins, reléguait aux antichambres du souvenir les horizons de Trémeloo et de Ninde, barrés par les saules tordus ou le clocher de l'église et le morceau de mica de son coq au soleil!

Et puis, le 17 mars, alors que la proximité des terres a tenu tout le monde éveillé et haletant au gaillard d'avant, une sorte de nuage informe se détache au loin, qui se précise et se colore ensuite, avec ses falaises de basalte violet, l'enfilade empanachée des cocotiers et, à l'arrière-plan, ce paradoxe des volcans aux cônes coiffés de neiges éternelles : Hawaï. Côtoyée à longueur de journée, et à quoi succéderont d'autres îles de l'archipel, jusqu'au matin du 19 mars, moment où derrière la falaise du diamant se démasque enfin Honolulu, sa double rade, les maisonnettes blanches à toits bruns, les oasis de verdure éclatante. A l'ancre, les goélettes, les steamers et les baleiniers. Sur le quai, une foule où dominent les vêtements clairs sur les pigments sombres, mais aussi des indigènes en pagne, des Chinois porteurs de nattes et des voitures, genre tilbury ou phaéton, très *Far West*, des chevaux, beaucoup de chevaux et, vêtues de robes blanches flottantes, des amazones aux cheveux d'ébène dénoués, s'avivant de guirlandes de fleurs pourpres, citron ou orangées.

* * *

Le Frère Damien aborde aux îles Hawaï. Comment faire fi de son émotion en présence de la terre choisie par Dieu pour son destin de prêtre? Et puis, de cet aspect inoubliable de la réalité, inoubliable, parce que non conforme à l'illusion dépassée, ainsi que toujours, pour notre bonheur et notre malédiction!

Les îles Hawaï! C'était alors un singulier royaume d'opérette, dont l'Amérique et subsidiairement la France et l'Angleterre convoitaient l'annexion. Jadis, c'est-à-dire entre Charlemagne et Marie-Antoinette, les îles étaient peuplées de « naturels » venus

de Tahiti, braves, bien découplés, musiciens et artistes qui s'appelaient orgueilleusement les « kanakas », c'est-à-dire : les hommes. Signalées par Mendara en 1545, il faut attendre jusqu'à la fin du XVIII^e siècle pour que le grand découvreur du Pacifique, le capitaine Cook, relâche d'abord à Maouï, puis à Hawaï, baptisant « Sandwich » cet archipel, en l'honneur du mécène de l'expédition. Comme les indigènes attendaient depuis des générations le retour d'un chef disparu mystérieusement, ils accueillirent ces inconnus sous le signe d'une idolâtrie à laquelle Cook se prête avec bonne humeur. Lorsqu'au bout d'un mois les marins anglais eurent assez de cette comédie, les choses se gâtèrent et Cook fut massacré.

Mais les Hawaï étaient désormais signalées aux Blancs dont les enseignements et la civilisation incitèrent un chef local, Kamehamena, à tenter la conquête de l'archipel entier. Ce Polynésien de génie, Napoléon du Pacifique, conseillé par le navigateur anglais Vancouver, accomplit ses prouesses à l'époque de Rivoli et de Wagram. Après lui, les îles connurent l'histoire classique de l'Océanie, c'est-à-dire la curée des aventuriers et des baleiniers des mers du Sud transmettant aux Canaques du royaume le goût du brandy, celui des armes à feu, des cartes à jouer, des vêtements de forçats et une série de maladies catastrophiques contre lesquelles leur organisme n'entretenait pas de toxines et qui les mirent en péril de suppression. Ensuite arrivèrent les missionnaires, d'abord méthodistes, puis anglicans, puis catholiques, apportant, eux, aux indigènes des raisons d'abandonner certaines coutumes, mais aussi, hélas! l'altération de certaines lois naturelles qui leur furent restituées un demi-siècle plus tard.

Les souverains de Hawaï poussèrent un peu loin le sens de l'opéra bouffe. Le roi Kalakua accomplit en 1921 un tour du monde qui ressemblait beaucoup à une tournée de vaudeville. La reine Liliualani qui lui succéda voulait contraindre les consuls étrangers à lui parler à quatre pattes et le visage tourné à angle droit. Ces fantaisies amenèrent la République de Sandford Dole, le roi des ananas en boîtes, et préparèrent le lit de l'annexion aux Etats-Unis, consommée en 1892.

Aujourd'hui les îles forment un territoire de la République étoilée qui envoie son délégué au Congrès et reconnaît comme citoyens américains tous ceux qui sont nés sur son sol.

L'économie politique explique les transformations heureuses qui l'ont affecté, ainsi que son peuplement de Japonais, Chinois, Coréens, Philippins, main-d'œuvre pour les plantations, que complètent des Portugais des Açores, des Puerto Ricans, des Américains, des Anglais et des Allemands, tout cela métissé à plaisir avec les Hawaïens authentiques, réduits à 20.000 environ, sauvés au point de vue de la race et même de leurs propriétés terriennes, mais annihilés au point de vue influence politique.

Colonie modèle de peuplement, grâce à l'introduction d'innombrables espèces végétales et à l'excellence de son climat, l'Archipel produit la canne à sucre, le riz, le sisal, les fruits; chaque année, des millions de plants d'ananas, protégés contre les intempéries par ces bandes de papier qui, d'avion, donnent à certains districts l'aspect d'une blanchisserie pour Gulliver, mûrissent et attendent l'entrée en scène des jeunes Japonaises, vêtues comme des nurses, masquées, gantées de caoutchouc stérilisé, manipulant les cylindres jaune d'or qui partiront dans les chambres froides des cargos pour échouer sur les tables de première communion.

Ailleurs, les pêcheries et leur flotte de jonques et de sampans rappellent Hong-Kong et Nagasaki. Ailleurs encore, les buffles gris, dans la boue des rizières jusqu'au garrot, évoquent l'Indo-Chine et Bâli! Par la grâce d'une publicité efficiente s'est créée aux Hawaï une Riviera américaine, chère aux lunes de miel des

Institut St.-Louis

38, Boulevard du Jardin Botanique
BRUXELLES

INTERNAT EXTERNAT
Demi-Pension

(Maison de campagne à Zellick)

Section préparatoire.
Humanités modernes (scientifiques et
commerciales).

Humanités anciennes.

Cours spécial préparatoire à

L'ECOLE MILITAIRE

et aux Ecoles spéciales des universités.

Faculté de philosophie et Lettres.

Brochure sur demande.

INSTITUT ST-JEAN ET ÉLISABETH

*Clinique Chirurgicale privée
dirigée par les
Sœurs Hospitalières Augustines*

■ ■ ■

7, RUE DES CENDRES BRUXELLES

Maison SAINTE-ANNE

Clinique chirurgicale - Maternité

dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones : 21.35.19—21.45.90.

Salles communes et Chambres particulières

Tous les grands voyages en autocar : Lourdes — Bretagne
— Suisse — Italie — Corse — Lisieux — Paris — Auvergne —
Touraine, etc.

VACANCES ET LOISIRS 13, rue de la Madeleine

BRUXELLES - Tél. 11.01.31

DEMANDEZ BROCHURES DÉTAILLÉES

Nos voyages à **LOURDES** avec retour par Gorges du Tarn
Auvergne — 12 jours — 1.500 francs — tout confort. Départ
10 mai — assuré. Deux départs chaque mois.

Tous frais — même boissons.

Institut Sainte-Élisabeth

dirigé par les Sœurs Augustines Hospitalières]

206, avenue Defré, 206, UCCLE

Téléphone 44.39.49

Hospitalise à prix modérés toutes les
catégories de malades
(cas médicaux, chirurgicaux, contagieux)

L'Etablissement est ouvert à tous les médecins.

Y est annexée une clinique d'accouchements avec Ecole
provinciale d'accoucheuses (section française et flamande),
chaussée de Waterloo, 965; tél. : 44.44.27.

ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15.94.07

Département A Argenture et réargenture
Chromage, nickelage, bronzage,
cuivrage, etc.

Département B Meubles en tubes et en acier :
tabourets, chaises, fauteuils,
tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-
vents, écoles, colonies (Missions).

Manufacture de Tabacs

Joseph DUBROUX, Fils aîné

Rue de Marvis, 5-7

T O U R N A I

Téléphone : 1195

Compte-Chèques: 1844.92 — Registre du Comm. Tournai 10.105



DEVROYE-FRÈRES

ORFÈVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

DEUX NOUVEAUX MISSELS

DE DOM LEFEBVRE

TRADUCTIONS NOUVELLES — TYPOGRAPHIE NOUVELLE

Le Petit Missel Quotidien

TRÈS PORTATIF (1100 pages) et PRATIQUE
TRÈS COMPLET (toutes les messes expliquées et
illustrées)
TRÈS BON MARCHÉ (depuis 20 francs)

Le Missel Vespéral Romain

Universellement répandu (15^e édition), entièrement
renouvelé dans sa forme et dans son fond. Reste le
missel le plus parfait (latin-français), avec explica-
tions et gravures.

LES MISSELS DE DOM LEFEBVRE EXISTENT EN SEPT LANGUES
ET SONT RÉPANDUS DANS LE MONDE ENTIER

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES CATHOLIQUES

stars de Hollywood et que sténographient quelques allusions aujourd'hui banales : le *surf riding* et la baie de Waikiki, les parasols multicolores, l'ukulele, les jupes de paille et la *hula-hula* et, dans le hall du *Royal Hawaiian Hotel*, les clients illustres : le ménage Lindberg, Kingford Smith, la pauvre chère Amélia Earhart!

A l'intérieur, pour le tourisme, voici des régions montagneuses, une végétation tropicale que la diffusion des fleurs rend plus émouvante encore et à laquelle l'introduction de centaines de milliers de perruches australiennes, de rossignols du Japon et de merles des Moluques a restitué un animisme disparu.

L'on se rend au cratère du volcan Kilauea.

Spectacle de féerie, avec le bouillonnement ininterrompu de la chaudière et, dans l'air sulfureux, les filaments dorés et incandescents qui volètent et soufflent vos joues, cheveux de la déesse Pelé.

Quant aux Hawaïens eux-mêmes, aujourd'hui, comment les connaître sinon par les images de prospectus pour croisière, les numéros de music-hall ou les disques de phonographes, qui restituent le son d'acier de leur guitare ou les chansons nostalgiques que murmuraient ces nageurs des Jeux Olympiques de Paris en 1924 : Maria Waïmelaou, belle comme un mirage des vahinés, et « Duke » Kahanamoku, aujourd'hui shérif de Honolulu, c'est-à-dire commissaire aux délégations judiciaires?

Les îles Hawaï conservent ainsi un pouvoir d'attraction, sujet au péril de la déception à la minute où les dames aux gages du Syndicat d'initiative montent à bord du paquebot pour vous passer autour du cou les « leis », les guirlandes de fleurs de camélias, de tiaré ou d'hibiscus et vous saluent de leur bienvenue affectueuse « aloha ».

Mais l'arrivée de « Jef » De Veuster en 1864 ignorait ce cérémonial du pittoresque et ces ferments de littérature. Il ne pouvait songer, dans sa joie du *Te Deum* à la cathédrale, qu'aux lendemains de son apostolat et à la nécessité de s'y préparer tout de suite, de toute son âme et de toute sa volonté. Après un stage de quelques mois à Honolulu, ordonné prêtre en avril 1864, le Père Damien entame sa carrière de missionnaire dans l'île Hawaï, au district de Puna, où, depuis cinq ans, personne n'a redonné vie à l'œuvre de son prédécesseur, le Père Eustache. Il ne tardera pas à écrire à ses parents pour leur dépeindre les plages de sable noir, la proximité des volcans, les Canaques, si bons et si indolents, les premiers baptêmes. Lettre simple, alerte, optimiste, enthousiaste même, animée de foi et d'affection et sur laquelle le Père Damien dut apposer un timbre-poste de 1864 dont la valeur aujourd'hui sur le marché philatélique avoisine quelque huit cents francs...

D'autres lettres nous apprennent son changement de district, vers Kohala, au nord de l'île, énorme paroisse dont l'inspection lui prend six semaines, qu'il parcourt à cheval ou à dos de mulet, remplissant ses fidèles d'admiration naïve pour ses talents d'équitation, son activité physique, sa bonne humeur, ses violences oratoires, sa bonté et son sens de l'âme polynésienne.

Au début, le Père Damien s'embrouillait un peu dans ses homélies en canaque (langue de sept voyelles et de cinq consonnes) et lorsqu'il sentait l'embarras le gagner il s'en tirait en prenant hors de sa poche le carré de toile rouge et en se mouchant avec une interminable solennité. Ses connaissances pratiques, issues du travail à la ferme paternelle, prenaient d'année en année plus de poids. Il construisait, au sens exact, avec l'aide de ses chrétiens, de nombreuses chapelles, depuis la rédaction des plans jusqu'à la pose de l'épi de faite. Peu d'événements modifiaient le rythme de cette existence que le service de Dieu lui rendait agréable et dont les fruits enrichissaient le patrimoine religieux de son ordre et de la catholicité.

Heureuse aventure en 1867. Aux environs de Kohala vint s'établir un planteur de tabac, un Flamand avec lequel le Père Damien retrouva la joie de s'exprimer en *moedertaal* et même de goûter à nouveau un verre de bière. De temps en temps, un voyage à Honolulu sur le petit steamer *Kilauea* pour renouveler les approvisionnements, ou bien la visite de Mgr Maignet, l'évêque en tournée pastorale. Le Père Damien décrira aussi, dans son courrier, l'éruption du volcan Kilauea et le tremblement de terre et l'embrasement quotidien du ciel dans le Sud, les nuages de cendres et les coulées de lave déversées dans l'océan, dans un fracas de fusées et jaillissement d'une vapeur tumultueuse.

Et la vie du missionnaire se poursuivra, prévisible, entrecoupée d'espérances et de désillusions, dans la simplicité du contact avec les indigènes dont il partageait le mode de vie, dans la découverte progressive des ressources de leurs âmes et des dons de leur nature si simple et si douce. Saisi par leurs aptitudes musicales auxquelles il restituait un emploi, stérilisé par quarante années d'erreurs et de railleries, organisant des chœurs mixtes et les dirigeant de toute la vigueur de sa voix de baryton, il conquerrait leur attachement, n'oubliant jamais qu'une heure de justice vaut mieux que septante ans de prières. Au terme de ces dix années, lisses, le Père Damien pouvait presque dans ses actions de grâce se plaindre d'insuffisantes épreuves sauf à souffrir de quelques échecs dans son apostolat ou du silence de sa famille, qui le laissait deux années sans courrier, probablement parce que la littérature épistolaire leur demandait une laborieuse mise en train.

Un autre souci parfois le tracassait : la santé de ses Canaques laissait à désirer. Ils se soumettaient encore aux cures empiriques de leurs sorciers, au reste parfois stupéfiantes d'efficacité, mais pour certaines maladies la lutte s'avérait impossible. Les indigènes le surprenaient, se rendant au dehors, dans la brousse, vers quelque hutte où agonisait, tordu de fièvre et défiguré, un pauvre hère, objet de la répulsion commune, banni du village sinon de la vie, après quelques mois ou quelques années de souffrance et d'humiliation et auquel, outre le soulagement de sa consolation spirituelle, il apportait des friandises, le soin de ses mains nues pour le nettoyer et le panser. Un lépreux!... Car la lèpre en épidémie envahissait l'Archipel depuis quelques années, bouleversante!

La lèpre! Vieille maladie du monde, dont nous réalisons mal, qu'elle ait, dans le passé, dévasté l'Europe occidentale, davantage que la peste, ou le choléra, ou la grippe espagnole. Entourée d'un halo de terreur, elle s'ajoute à la tuberculose, au cancer et au paludisme sur la liste des endémies contre lesquelles la médecine lutte à peu près en vain, depuis quinze siècles au moins.

Ignorée, croit-on, des Egyptiens de Tout-ank-Amon, des Assyriens ou des Hébreux, elle décimait la Chine plusieurs centaines d'années avant l'ère chrétienne, ravageait le bassin de la Méditerranée au temps historique de la Grèce sous le nom d'éléphantiasis. Lorsque la Foi du haut Moyen âge entame les Croisades et qu'ainsi, dans des conditions d'hygiène sordide, des milliers d'Occidentaux entrèrent en contact avec l'Asie Mineure, l'Europe, par un choc en retour, connut un flamboiement de lèpre ou ladrerie qui ne s'éteignit progressivement qu'à partir de la fin du XIV^e siècle. C'est l'époque où le « ladre convaincu » par décision de médecins commis, couché dans l'église sous le drap noir et recouvert de pelletées de terre, s'entend déclarer hors la loi, se voit revêtir d'un habit de bure où saigne un cœur de laine pourpre; coiffer d'une sorte de chapeau annamite, écrasé sous le poids d'innombrables défenses, et s'en va, agitant la crécelle pour signaler son approche abominable et gagne le plus prochain lazaret pour s'y enfermer. Alors, comme dans l'église

de la Chaise-Dieu, on construisait des salles voûtées permettant de recueillir les confessions des lépreux à distance. Alors, ils s'assemblaient sur le parvis, pour entendre le sermon prononcé d'une chaire encastrée à gauche du portail. Cette dureté de régime s'explique par l'ampleur de la contagion d'un mal qui frappait les rois et les papes, comme les bourgeois et les manants, en toute logique d'ailleurs parce qu'on ignorait l'usage des savons, que la chemise de jour, unique, connaissait un blanchissage annuel, que l'on dormait dans des lits à trois ou quatre places et que l'on mangeait à même le plat, en partage avec les voisins.

A partir du XV^e siècle la lèpre diminue en Europe, grâce aux mesures de ségrégation, au progrès de l'hygiène domestique aussi. Au XVIII^e siècle elle a disparu des préoccupations médicales. On en parle toujours parce que les nègres ont contaminé le continent américain; parce que les Chinois ont infecté le Japon et ceux-ci les Philippines; et que les Hindous l'ont transmise aux Malais... au XIX^e siècle l'Europe conserve encore de petits îlots curieux de lèpre en Norvège et en bordure de la Méditerranée. Aujourd'hui il subsiste un chiffre à peu près constant de trois millions de lépreux à travers le monde, dont un tiers en Chine, un autre tiers dans l'Asie méridionale et le surplus, inégalement réparti, l'Europe occidentale étant pratiquement indemne. Chaque année un ou deux cas apparaissent en Belgique, dont l'origine de contamination remonte d'ailleurs toujours outre-mer.

La lèpre s'installe par l'invasion d'un bacille dans l'organisme humain et chez lui seulement (sous réserve d'une lèpre des rats dont on n'a pas encore exactement démêlé ses affinités avec la lèpre humaine). Ce bacille, dit de Hansen, n'a pu jusqu'à présent ni être cultivé, ni inoculé. La lèpre est contagieuse — moins qu'on ne l'a dit — et cette contagiosité a décliné avec les progrès de l'hygiène; elle comporte peut-être un élément d'hérédité, parce qu'elle a été trouvée à l'état foisonnant dans des organismes nouveau-nés. Elle connaît deux formes principales: la forme nerveuse, caractérisée par la névrite avec des périodes de couleurs cruciales et de rémissions; la forme tubéreuse ou cutanée, caractérisée par des lésions ouvertes et la lente décomposition du visage et des membres; dans la plupart des cas s'installe une forme mixte qui combine ces phénomènes. Des milliers d'ouvrages médicaux lui ont été consacrés; des instituts et des associations ont été fondés pour favoriser la recherche scientifique de ses causes et de son traitement.

La Chine pratiquait sur les lépreux la déroutante technique de l'acupuncture. Au Moyen âge on leur administrait des morceaux de vipère ou des sinapismes. Il faut attendre la fin du XIX^e siècle pour découvrir un remède adoucissant leur pronostic par l'emploi, en ingestion ou en injection, de produits dérivés de l'huile extraite des amandes du chaumoolgra, sapin qui croît à l'état naturel en Birmanie. On utilise aussi les éthers, le bleu de méthylène, mais il serait prématuré de parler d'un vaccin contre la lèpre, puisque la plupart des malades, en apparence de guérison clinique, relâchés sur parole, subissent des rechutes.

Néanmoins, le lépreux d'aujourd'hui est, la plupart du temps, « montrable ». On réduit et on nivelle avec la neige carbonique ses tubercules et ses ulcères; on jugule les souffrances de la névrite par des calmants; on crée un climat général favorable à ces périodes de rémission prolongées parfois sur dix ans. On peut parler de lèpre arrêtée; on ne peut pas encore parler de lèpre guérie. Le pronostic d'ensemble demeure sombre, puisque sur des périodes qui atteignent vingt ans, la statistique de mortalité se maintient encore à soixante-dix pour cent des cas, d'ailleurs souvent compliqués de maladies intercurrentes, telles que la tuberculose et la variole.

Les Polynésiens ont ignoré, jusqu'en 1850, l'existence de cette

maladie. A cette époque commence l'immigration chinoise et japonaise réclamée comme main-d'œuvre dans les plantations. Dix ans après sévit la lèpre orientale, baptisée *maipaké*, mal chinois, par les indigènes rancuniers. Véritable épidémie, greffée de cas de variole, et propagée en outre, a-t-on soutenu, par le procédé de la vaccination de bras à bras. Vers 1863, dix à quinze pour cent de la population au moins y passait. inquiètes, sinon affolées, les autorités du Royaume ont alors songé aux mesures draconiennes, inspirées des exemples du moyen âge et résolurent de séquestrer les lépreux dans une sorte de colonie pénitentiaire.

Ils choisirent dans la petite île de Molokaï, que sa configuration géographique laissait à l'écart du progrès économique, un promontoire, la presqu'île de Kalawao, entourée par l'océan sur trois faces et isolée du reste de l'île par les falaises des montagnes. La nature avait ainsi, d'avance, délimité l'emplacement de la léproserie. Le gouvernement et le comité d'hygiène croyaient de bonne foi qu'en expédiant les lépreux à Molokaï, avec une ration quotidienne de vivres, un pantalon de drill ou une robe de cotonnade par an, un hangar à deux salles communes en guise d'hôpital avec un chef administratif et quelques subalternes, on résoudrait le problème sous tous les aspects. Mesure de draconienne prophylaxie combinée avec un aveu de l'incubabilité de la lèpre; d'ailleurs cinquante pour cent des exilés mouraient dans l'année de leur débarquement.

Aussi en dépit d'exemples venus de la Cour, les familles se refusaient à livrer leurs malades et la gendarmerie se livrait à leur traque. La réputation de Molokaï s'enfermait dans les concepts du charnier, de l'anarchie et d'une Sodome appelant les pluies de soufre purificateur. Il n'y avait là-bas à demeure ni médecin, ni infirmière, ni prêtre, ni juge de paix, ni police, ni travail, ni confort, ni surtout d'espérance.

* * *

Or, à cette époque Mgr Maigret avait réuni un certain nombre de ses missionnaires pour la consécration d'une église dans l'île de Maouï et leur faisait part de ses angoisses au sujet de l'abandon des internés de Molokaï secourus au titre spirituel, trop rarement et par intermittence. Le Père Damien comprit tout de suite le vœu secret de cette interrogation et, alors que d'autres se contentaient d'accepter l'éventualité d'une mission temporaire, il se leva et très simplement, mais avec la vivacité de son caractère, réclama l'honneur de sa désignation. Huit jours plus tard, il reprenait le bateau, avec Sa Grandeur l'Evêque, en destination de Molokaï. Le 10 mai 1873, accoudé sur le bastingage, il voyait grandir la falaise grise et ses plaques de verdure verticale et distinguait bientôt la plage claire de Kalaupapa, quelques huttes, une chapelle, le débarcadère en planches.

Les lépreux valides étaient accurus, inactifs curieux, ricaners. Les néophytes cependant entourent les deux prêtres et Mgr Maigret leur présente ce compagnon de trente-trois ans qui va vivre parmi eux, les soigner, les aider. Et cette nouvelle impossible, portée de bouche en bouche, les précède au second village, distant de cinq kilomètres, à Kalawao.

Tout de suite, le Père Damien entame sa visite d'initiation. Il connaissait sans doute la lèpre, mais ne s'était pas encore trouvé entouré, pressé par deux cents lépreux de tous aspects, aux divers stades de leur drame, depuis la jeune fille qu'un disque jaunâtre à la tempe désigne pour le clos futur d'équarrissage jusqu'au vieillard à moignons se traînant à la manière des personnages du tableau de Van Orley au Musée d'Anvers, tous avides de recevoir sa poignée de main ou son aumône. Quelle préfiguration de sa vie quotidienne suscitant une révolte de tous ses sens! La vue, heurtée par cet étalage de difformité

et de carnaval sans masque. L'ouïe déchirée par les plaintes rauques. Le toucher glacé par la caresse des doigts envahis de fonte purulente. L'odorat, surtout, chaviré par les pestilences de fosse commune.

Il lui fallait maintenant, toujours encombré de sa cour des Miracles, se rendre un compte sommaire de l'état de la léproserie. Au delà de la crête montagneuse inaccessible sur le versant Sud résidait le surintendant Meyer, honnête fonctionnaire, inspectant le lazaret deux fois par mois. Les médecins ne séjournaient pas à Molokaï, ils étudiaient la lèpre à l'hôpital de Kahili, près d'Honolulu, et les cas expédiés au lazaret leur paraissaient ne plus devoir requérir des soins particuliers; ils venaient quelquefois pour soulager les lépreux atteints de maladies intercurrentes. Comme infirmiers quelques catéchistes protestants, lépreux, ou, au début, quelques familles d'indigènes de Molokaï, ayant refusé de quitter la presqu'île. Chaque mois, le steamer débarquait à Kalaupapa sa cargaison de condamnés, de vivres et de médicaments. Des huttes en terre glaise et en feuillage, des nattes sur le sol.

Sept cents lépreux, dans la proportion de deux hommes pour une femme, une bonne centaine de catholiques, nombre d'anciens chrétiens retournés à l'animisme primitif faute de pasteur, une mortalité de l'ordre de quarante pour cent, néanmoins des naissances au milieu de ce cauchemar, l'alcool distillé clandestinement et la nuit, une orgie généralisée. Tel fut le bilan soupesé, tel était le climat réalisé par le Père Damien, ce 10 mai 1873, jour où, selon ses confidences, il adopta une nouvelle maxime : « Jef, en voilà pour la vie... »

* * *

Il avait remarqué près de la chapelle de Kalawao un palmier *pandanus* bien fourni et exprima le désir de passer la première nuit sous son abri; ses anciens paroissiens de Kohala, qui l'ayant reconnu ne voulaient plus le quitter, lui souhaitèrent bonne nuit et d'heureux rêves. Quelle fantasmagorie se déroula dans sa mémoire tremblante, durant l'insomnie, tandis qu'il percevait au loin l'écho des chants et des cris lubriques alternant avec les râles des mourants ou les hurlements des tourmentés, puis, dans l'apaisement progressif, ne subsista plus que le bruit pendulaire de l'océan, et alors il remarqua que le parfum naturel des tropiques, mélange de cannelle, de poivre, de vanille et d'hibiscus relayait enfin par la force de la nature les miasmes de la léproserie endormie.

Première nuit du Père Damien à Molokaï! Tout seul avec son petit crucifix, son bréviaire et sa chemise de rechange, tout seul à même le sol!

Première nuit du Père Damien à Molokaï, au seuil de sa pénitence terrestre définitive!

Première nuit du Père Damien à Molokaï, plus belle qu'une veillée d'armes des Croisades et peut-être plus belle que sa première messe!

Dès le lendemain, il passait en revue les exigences de son ministère. Tâches matérielles : la visite quotidienne aux lépreux, l'amélioration de leur nourriture, celle de leur logement, les soins médicaux, les pansements, les vêtements ensuite; une campagne en faveur de la propreté absente. Tâches spirituelles : l'aide morale dispensée à tous, le réconfort des paroles et du sourire, l'exemple aussi; l'assistance aux agonisants et les devoirs de dernière piété aux morts. Lorsqu'il se sera organisé un peu, il écrira à son supérieur, au Père Pamphile, à sa famille, pour leur annoncer en toute humilité, presque joyeusement, le sort qui lui est réservé.

Quoi qu'il en ait, son geste ne passe point inaperçu à Honolulu

dans les milieux protestants. La presse le signale : « Sans se préoccuper de la doctrine que professe cet homme, nous le disons bien haut : c'est un héros chrétien ». Et la répercussion du séjour du Père Damien se traduit d'emblée par un mouvement d'assistance privée aux lépreux.

Par contre, le Comité d'hygiène paraît mécontent du zèle du ce missionnaire, vivant dans une cabane et qui chaque matin, en tournée, fait ample distribution de tabac à chiquer, de chemises en toile bleue ou de boîtes de sardines, sans tracer aucune discrimination entre protestants réformistes, athées, bouddhistes ou mormons. Ces premières jalousies se traduisirent par une mesure odieuse. Alors que les Pères de Picpus se refusent à priver le Père Damien de la possibilité de venir à Honolulu, pour se confesser ou prendre contact avec les médecins, ou de la faculté d'évangéliser la partie saine de Molokaï, le Comité d'hygiène décide d'assimiler le prêtre à un lépreux qualifié. Puisqu'il est allé là-bas, qu'il y reste!

En juillet 1874 le steamer stoppe au large de Kalaupapa et le Père Damien s'approche en barque, agitant un mouchoir de toute sa gaieté retrouvée. Le Père Modeste Favien, son supérieur, est à bord. Mais le capitaine lui intime interdiction formelle de descendre et par le porte-voix transmet à la barque du Père Damien défense d'accoster.

Première souffrance vive de l'apôtre, première sensation d'une injustice et première sensation de ce que la pureté de son ministère et la pureté de son œuvre simplement humaine s'entachent d'une suspicion. Les deux prêtres tentent alors d'établir à distance un dialogue qui ne s'attarde guère aux futilités. Ce que désire intensément le Père Damien, c'est le sacrement de confession, parce qu'il est un humble pécheur, que des mois se sont écoulés depuis sa dernière absolution. Et le Père Modeste se penche à la coursive, tandis que Joseph De Veuster reconnaît ses fautes et s'exprime en français parce que cette langue respecte le secret de cet étrange confessionnal. Et les marins hawaïens se sont écartés, respectueux, et dans la barque, les deux lépreux rameurs se signent au moment où descend sur le Père agenouillé le signe du pardon, tracé largement par-dessus le bastingage...

Lorsqu'il le vapeur s'est effacé à la ligne d'horizon, le Père Damien enfourche le beau pur sang bai cerise que lui offrit un capitaine des gardes, et avec sa petite escorte de lépreux à cheval regagne au galop, libéré, optimiste et apaisé, le village de Kalawao où l'attendent combien de charitables besognes.

Durant les cinq premières années, le Père Damien réalise en effet sur les plans les plus disparates et tout seul une œuvre considérable : construction de son presbytère, de chapelles, d'une route qui relie le port de Kalaupapa au village de Kalawao, reconstruction de l'église, sans préjudice à sa mission essentielle de l'assistance aux malades et de ses offices religieux. Plus d'alcool, moins de débauches, plus d'enfants vagabonds; petit à petit les huttes de terre sont remplacées par des maisonnettes en bois; la charité du monde provoquée par le dévouement du Père Damien distribue aux lépreux des objets utiles ou agréables, venus d'Europe ou d'Amérique et pour les formalités douanières desquelles le Père Damien déploie une énergie victorieuse. Très vite, avec la spontanéité des Canaques ou le sens réceptif des Chinois, tous les lépreux ont adopté leur « Makua Kamiano », il devient leur frère au sens polynésien du mot, devenu pratiquement leur médecin, leur juge de paix, leur impresario, leur confident et leur camarade de jeux, leur visiteur inlassable. S'il ne leur apporte pas la guérison, il cherche à leur faire administrer les remèdes nouveaux, à tous il procure des adoucissements, des occupations, des récompenses et surtout des raisons de vivre. Il ressuscite leur goût de la musique et des chants. Et ce Flamand qui se souvient des « sociétés » en Belgique, avec grosse caisse, bugle et clari-

nette, chères aux dimanches matins d'Anvers, organise une fanfare, dont les fifres de fortune (vieilles tôles percées de trous) seront remplacées bientôt par d'excellentes trompettes.

* * *

Vers 1880, le voyageur débarquant à Molokaï y trouvait sans doute cet enfer auquel nul ne pouvait résister valablement et dont Robert-Louis Stevenson préciserait dix ans plus tard l'épouvante dantesque; mais un immense progrès matériel et moral avait été réalisé, dont le mérite initial revenait à cet homme en pleine possession de ses moyens, vêtu souvent d'une blouse, d'une culotte de toile et de hautes bottes, fumant la pipe sous le chapeau de paille noire et dont la belle barbe encadrait un visage loyal, décidé et affectueux. Ses lettres respirent alors la satisfaction d'un devoir en plein accomplissement; les conversions, les baptêmes se multiplient; il prêche, réussit à force de tabac à mater ses sursauts de dégoût olfactif..., il gourmande les malpropres, récuré l'intérieur de leurs cases. Son labeur est temporairement soulagé par la venue du P. Albert Montiton. Il correspond avec des étrangers qui s'intéressent à Molokaï, lutte contre l'inertie des pouvoirs, présente des plans d'aménagement et de réforme, se fait écouter, entretient les meilleures relations avec le surintendant Meyer, supplie que l'on envoie des médecins à demeure, des religieuses pour l'orphelinat et qu'on le double d'un autre desservant.

Son amour pour les malades lépreux se maintient sans altération d'accoutumance: « Nous autres, lépreux », s'écrie-t-il en exorde à ses sermons et dans ses lettres. Il continue d'en adresser régulièrement à la famille, dans un style pittoresque, en français, parce qu'il ne parle plus jamais flamand, des fragments de *moedertaal* apparaissent au cœur de la phrase et il signe: Jef Damien De Veuster. »

Parallèlement, les jalousies et les rancunes ne désarmaient pas au fil de cette réussite; on lui reprochait bien à tort cette sorte de proconsulat, qui à Molokaï, avait remplacé l'anarchie ancienne; on lui reprochait, pauvre lui-même, le confort de ses malades; on lui reprochait, humble prêtre, la reconnaissance générale de ses vertus et, pourtant, les Souverains protestants de Hawaï, vrais témoins de son œuvre, lui en manifestèrent enfin leur gratitude. La régente Liliuokalani, après une visite à la léproserie, lui conféra la distinction de chevalier commandeur de l'ordre de Kalakua et ce fut le coadjuteur de Mgr Maigret qui vint solennellement remettre la décoration au prêtre. Elle enthousiasma surtout les fidèles et les malades, qui se crurent individuellement honorés dans cette distinction. Le Père Damien se contenta de dire que cette croix et ce ruban humilieraient trop sa soutane rapiécée et verdie.

Il continuait de vivre dans une simplicité proche du dénuement; son presbytère comportait sans doute un balcon encadré de chevreuille et une chambre pour les visiteurs; mais tout son luxe personnel résidait dans quelques pigeons blancs qui, avec la familiarité de leurs cousins lointains des parvis de cathédrales, venaient grapiller du maïs jusqu'au creux de ses lèvres.

* * *

1874... 1885. Onze années ont passé! La Léprologie vient enfin d'accomplir un progrès. Des médecins norvégiens ont découvert un bacille acide résistant; le célèbre docteur Arning séjourne à Honolulu, poursuivant ses études. Il vient inspecter la léproserie. Dans sa cabine transformée en laboratoire, il reçoit la visite du P. Damien, et le missionnaire pensif, soucieux, détaille les périodes d'inquiétudes qu'il a traversées depuis 1877. Vers

cette époque apparurent sur ses omoplates de petites mouchetures blanches qui arrêtaient la sudation et que des lavages au sublimé firent disparaître. Plus tard, des douleurs très vives dans les jambes ou des élancements du sciatique, suivis de longues rémissions; en 1883, les douleurs reviennent, quelques taches bistres aussi, insignifiantes, mais indélébiles. Dès lors, et combien de fois, le P. Damien a-t-il analysé ces symptômes, pour les comparer à ce qu'il voyait autour de lui; combien de fois a-t-il réfléchi à cette contagiosité impossible à éviter, surtout dans les premières années, lorsqu'il faisait personnellement l'office de garde-malade et de fossoyeur! Il y a quelques mois à peine, un jour, il aperçoit brusquement des ampoules qui se forment sur le pied qu'il vient de plonger dans la baignoire fumante, sans aucune sensation de brûlure. Cette anesthésie locale ne trompe guère.

Lorsqu'il a terminé son examen microscopique, le médecin hoche la tête, sachant toutefois son interlocuteur de taille à soutenir un verdict sans circonstances atténuantes: « Mon Père, vous êtes atteint. » « Je m'en doutais depuis longtemps, répondit le P. Damien, et depuis quelque temps j'en étais sûr. »

Ainsi, après onze années de patience, le surintendant Meyer ajouterait un nom sur la liste des rationnaires et la Mort contresignerait.

Cette constatation dont le P. Damien avait admis l'éventualité, ce qui enlevait un peu de cette nouveauté intolérable de la souffrance, il la révèle tout de suite, simplement, presque humblement à son Supérieur général, au Frère préféré, Pamphile, en lui recommandant de le taire à la vieille maman. Désormais, encore plus proche de ses chers lépreux, rien ne l'en écartera, plus aucune crainte contagionnelle et lorsqu'à l'issue de la messe il tapotera doucement la joue tuméfiée de l'enfant de chœur, il pourra maintenant dessiner ce geste paternel, sans aucune réserve.

* * *

En 1886, la révélation de la lèpre, pour le P. Damien, contaminé depuis des années, signifiait avec certitude la décomposition de son organisme sous les coups d'une lèpre à forme mixte, prédominance tubéreuse. Lui aussi, il finirait par ballotter des mains éléphantiques et afficher un masque léonin; lui aussi, il finirait par rejeter la même puanteur atroce que ses fidèles entassés à l'écoute de ses sermons; lui aussi, son rire se ferait plus difficile parce que ses muscles se raidiraient et peut-être même ne pourrait-il plus rire du tout; et lui aussi, ses oreilles imiteraient bientôt celles d'un boxeur de cauchemar; et pour lui aussi, les ulcères de ces iris enseveliraient bientôt les paysages paradisiaques de l'Archipel et le spectacle de ses pigeons blancs, de son chevreuille en fleurs.

Pauvre cher Père Damien! Comme s'il voulait user jusqu'à la limite extrême ses forces physiques encore inattaquées, on le voit durant les dernières années multiplier les travaux matériels et se dépenser sans aucune relâche. Par ses soins, la procession de la Fête-Dieu de 1886 revêtit un éclat exceptionnel, grâce à des dons de costumes venus d'Angleterre, et ceux qui assistent à ce cortège le verront entouré de ses lépreux chantant les cantiques ou soutenant le dais du Saint-Sacrement, et ils remarqueront le prêtre, porteur du Dieu de miséricorde, parce qu'il pleure longuement, au cours de la route, sur les souffrances de ceux qui l'accompagnent, sur ses propres souffrances aussi, sur la réminiscence d'autres processions, fraîches et enfantines, sans le décor à la Goya, sans doigts crochus et phalanges pourrissantes, la procession de la Fête-Dieu à Tremeloo, par les sentiers sableux, avec le tire-lire vertical des alouettes et l'odeur des fleurs champêtres au reposoir.

Alors commencent les heures du crépuscule et ses épreuves

Elles ne se limitent pas à l'extension de stigmates simplement cliniques. Divulguée à travers le monde, la maladie du missionnaire métamorphose la compassion des hommes en cristaux de générosité. Et au même instant se déclenche à nouveau la jalousie. On lui ressasse ses imprudences et le P. Léonor, supérieur, se laisse même plus ou moins gagner à cette campagne de dénigrement.

Il reste au sablier de sa vie neuf cents grains journaliers à filtrer dans des souffrances quasi ininterrompues. Mais des compagnons vont arriver pour exaucer ses vœux : D'abord l'Américain Ira Dutton, Frère Joseph; puis le prêtre belge, le P. Conrardy, et puis l'Irlandais Jacques Sinnet, Frère Jacques, et enfin le P. Martial Wendelin, des Sacrés-Cœurs de Piepus, qui s'installe comme desservant ecclésiastique de l'île. Les libéralités des deux banquiers d'Honolulu permettent l'aménagement des orphelinats et en 1887 cinq religieuses franciscaines débarquent pour son service. Le tournant suprême peut apparaître, puisque tant au point de vue matériel qu'au point de vue spirituel la continuité de l'œuvre du P. Damien est largement assurée.

Le printemps de 1889 s'entame avec la floraison éblouissante des grands arbres tropicaux. Printemps de 1889! Dernière avanie : une attaque du pasteur Hyde! Dernière consolation : une lettre presque humiliée de son supérieur!

Printemps de 1889! Le P. Damien ne peut plus se lever et l'on découvre que le mobilier de sa chambre à coucher se réduit à un grabat de paille.

Printemps de 1889! Les lépreux envahissent l'église et les abords du presbytère, jour et nuit, priant en chacune de leur langue, en chacune de leur religion, et la nonchalance riieuse des Canaques, vaincue par la perte imminente, fait place à une sorte de désespoir bruyant ou repassent les vieux chants funèbres des guerriers de Kamehameha.

Et puis, à l'aube du 15 avril 1889, il plaît à Dieu de se souvenir de son serviteur, impérieusement, et de le délivrer à jamais de ses imperfections...

Il faudrait s'arrêter ici, en s'excusant d'avoir retracé l'esquisse de cette vie, à travers la maladresse du respect et la fragilité de l'émotion. Sur cet exemple, chacun peut méditer des vicissitudes de la grâce, puisque rien ne lui fut épargné, ni la trappe béante du dégoût physique, ni les découragements passagers de l'apôtre, ni le blâme mal déguisé de ses supérieurs, ni, pour tout finir, cinq années d'une maladie dont on me dispensera désormais de plus rien évoquer.

Dans le tourbillonnement de l'actualité quotidienne, l'héroïsme du P. Damien, dépouillé de son sens religieux éternel, s'oublierait vite parce que les réformateurs contemporains méprisent la sensibilité individuelle. « Vous ne l'emportez pas avec vous », rappelle le moraliste aux milliardaires enroulés dans leurs carnets de chèques. Le P. Damien, qui ne délaissa rien sinon deux images de saint François-Xavier et du curé d'Ars, emportait au contraire avec lui le trésor total de ses mérites et de ses vertus, triomphantes pour l'éternité. Ce Belge, de race flamande dont l'existence se prolonge déjà d'une poésie grandiose et fatidique, possédait les dons de l'apostolat et ceux d'un administrateur. En vrai terrien, il se trouvait à l'aise devant l'édification d'une chapelle ou la culture d'un champ, mais il était aussi un prêtre authentique, très intelligent, conservant une propreté morale absolue sous un climat de démission.

À l'égard des indigènes, il suivait sans doute les conceptions missionnaires de son temps, mais les sauvait en sollicitant d'abord leur cœur. Le P. Damien, catholique, c'est-à-dire universel, n'a soupçonné ni les chaînes écrasantes du matérialisme, ni les ailes figées des pseudo-doctrines de l'esprit. Il ne s'embarrassait guère de controverses raciales et soignait indifféremment les

plaies du jardinier chinois, du boutiquier juif portugais ou du Canaque adhérent à la secte du Mormon.

S'il réservait, à juste valeur, ses dilections pour ses fidèles, jamais il ne marchandait sa charité au prix d'une conversion, pas plus qu'il ne modifia sa justice sous l'incidence d'une pratique confessionnelle. Il soulageait les hommes, créatures de Dieu, dignes et immortelles, et non pas les cellules numérotées d'un parti ou les éléments mobilisables d'une nation armée. Il savait bien qu'il ne suffit pas de crier « miel, miel » à tue-tête pour créer de la douceur. Mais il était simple et il pratiquait le commandement premier et souverain, celui de l'Amour.

Son souvenir et son rayonnement après cinquante années se sont développés et, voyageur lointain, vous entendrez parler de lui partout et par tous dans l'Océanie souffrante et chrétienne. Les légendes vont bientôt apparaître, en fées bienfaites, créées par la tradition orale, l'imagerie populaire, la piété qui se développe, à Tremeloo, dans la maison natale; à Louvain, devant le sarcophage noir dans la chapelle de Saint-Joseph.

Il repose en Belgique et les Belges, réchauffant leur piété au foyer de sa présence corporelle, ne peuvent que s'en féliciter. D'autres le regrettent, dont les titres à se recueillir et à prier sur la tombe de l'apôtre demeuraient infiniment respectables. A Molokaï, un millier de lépreux continuent aujourd'hui de souffrir, d'espérer et de mourir. En dépit des paroles apaisantes de l'Evêque, leur concitoyen d'Hawaï, ils ont pleuré l'enlèvement des reliques. Ils s'étaient rassemblés, le 4 février 1936, autour de cette tombe toujours fleurie à l'ombre du *pandanus* qui abrita son premier sommeil à Molokaï. Et ils ont vu de l'océan s'élever vers le ciel, comme pour un symbole, l'avion blanc qui nous rapportait le Missionnaire sanctifié...

JEAN THEVENET.

D'où vient l'Allemagne? ⁽¹⁾

La guerre de Trente Ans

Les révolutions fondamentales ne montrent pas immédiatement leurs ultimes conséquences. Voici le processus :

D'abord, incubation très longue. Tel un puits qui se remplit lentement, par infiltrations souterraines, et qui, tout à coup, déborde en faisant sauter sa margelle. La révolution éclate donc. Ensuite, elle s'apaise. On la croit terminée : erreur; c'est la première crise qui s'est achevée. On est entré simplement dans la période, relativement stable, où la seconde se prépare. Beaucoup plus forte que la première, après l'ébranlement, elle provoquera l'écroulement. La révolution est arrivée à son point de chute. Elle est terminée, du moins sur le plan où elle s'était produite. Car toute révolution en porte une autre qui se produira plus tard sur le palier au-dessous. La descente de l'escalier.

S'il est un mouvement qui mérite d'être appelé révolution, c'est bien la Réforme. Révolution, je le répète, signifie « retour au point de départ ». Or la Réforme entendait revenir à la primitive Eglise et au pur Evangile. On sait qu'elle se préparait depuis longtemps; il serait facile de remonter jusqu'au commencement du XIV^e siècle. Elle éclata en Allemagne, à Wittemberg, le

(1) Voir la *Revue catholique* des 20 janvier, 3, 10 février, 31 mars, 2 avril et 12 mai.

20 décembre 1520. La paix religieuse d'Augsbourg, en 1555, fut regardée comme la liquidation. Après, malgré quelques incidents, un demi-siècle de tranquillité. Puis, en 1618, date officielle, éclate enfin la guerre de Trente Ans.

La guerre de Trente Ans fut la conséquence ultime de la révolution religieuse et de la scission que celle-ci avait provoquée en Allemagne et dans l'Empire. Que provoqua-t-elle à son tour? L'effondrement.

* * *

La guerre de Trente Ans fut provoquée par une tentative d'unifier l'Allemagne et d'unir les Allemands. Cette tentative eut pour auteur l'empereur Ferdinand II, Ferdinand de Styrie. Il était le petit-fils de Ferdinand I^{er}, frère lui-même de Charles-Quint. Sans atteindre à la grandeur de ce dernier, sans avoir ses qualités de prudence politique et d'habileté diplomatique, notre Habsbourg n'en apparaît pas moins comme une haute et noble figure. On l'a rabaissé du côté protestant, on l'a mal compris du côté français. Ferdinand était un catholique, mais un catholique intransigeant, à la manière espagnole. Sous ce rapport, il se compare de soi-même à son cousin Philippe II. Elève des Jésuites, il avait le protestantisme en horreur. Pour lui, protestantisme et rébellion, c'était la même chose. « On ne se réclame de la liberté de conscience, écrivait-il, que pour attenter à la puissance souveraine. » En somme, cet esprit clair voyait que la révolution religieuse devrait un jour aboutir à la révolution politique. C'est pourquoi, il déclarait : « J'aimerais mieux vivre dans l'exil, mendier mon pain de porte en porte, m'exposer à toutes sortes d'injures, perdre même la vie, que souffrir une insulte à la véritable religion. »

Ferdinand se proposait de faire l'unité allemande par le catholicisme. Il estimait que, pour des Etats aussi nombreux et aussi divers, il ne pouvait y avoir qu'un seul principe d'unité : la religion. Il se proposait en même temps de rendre la dignité impériale héréditaire : réforme indispensable, nous le savons. Mais, avant de procéder à l'unité allemande, l'empereur voulut procéder à celle de ses Etats : Autriche, Styrie, Carinthie, Carniole, Tyrol, plus les deux royaumes de Bohême et de Hongrie. Il commença par la Bohême, mais il s'y heurta à la résistance des Tchèques dont la majorité avait évolué du hussisme au luthéranisme. La fameuse défenestration de Prague, le 23 mai 1618, fut le premier acte de la guerre de Trente Ans. Ferdinand répondit par une répression impitoyable, odieuse. Elle est une des causes lointaines de la guerre de 1914.

* * *

Ferdinand fut deux fois près de réussir. Il allait réussir, après la victoire de Nordlingen. La Réforme, éliminée d'Allemagne, ne serait peut-être qu'un souvenir historique, sans l'intervention française. Pour comprendre celle-ci, il faut déployer la carte de l'Europe en 1634. La puissance austro-espagnole encerclait le royaume, l'écrasait. Si Ferdinand II eût réussi à unifier ses Etats, toute l'Allemagne, l'indépendance de la France eût été fort compromise. La politique française fut d'intérêt national. Soutenir en Allemagne les protestants que l'on avait réduits en France, employer les armées du roi très chrétien à empêcher l'empereur apostolique de rétablir le catholicisme, voilà ce qui gâta l'affaire, quand on la replace dans la perspective. C'est le cas de répéter : les hommes savent ce qu'ils font, mais il n'en peuvent prévoir toutes les conséquences. La conséquence du traité de Westphalie, ce fut la Prusse.

* * *

Quant à la guerre de Trente Ans, elle eut pour l'Allemagne des conséquences effroyables. Plus effroyables encore que les huit guerres civiles et religieuses qui, peu avant, durant la seconde moitié du XVI^e siècle, avaient ruiné la France. L'Allemagne ne fut pas ruinée : elle fut annihilée. Tous les chroniqueurs, tous les témoins de cette catastrophe sont unanimes. L'Allemagne, que la guerre avait labourée dans tous les sens, que les étrangers avaient traitée en pays conquis, que les soudards allemands ou suédois avaient pillée et martyrisée, ne fut plus qu'un cadavre, nu sur le chemin et saigné par les bêtes. Elle y perdit au moins la moitié de sa population. La peste, le choléra, la fièvre typhoïde achevèrent de décimer le reste. Toute industrie, tout commerce ont disparu. Toutes les embouchures des grands fleuves navigables sont entre les mains des étrangers. La Hollande accapare la navigation du Rhin, l'Angleterre ferme le grand entrepôt de la hanse à Londres, le fameux *Stahlhof*. Les armées ont scié les arbres fruitiers, fauché le blé vert, arraché les ceps, fait « fumer les villages », comme dit un chroniqueur suisse. Les loups viennent rôder jusque dans les villes. La misère est partout, la faim; les cas d'anthropophagie se font habituels : l'artiste bâlois Merian le Jeune eut peine à échapper aux cannibales; sur la grand'route de Magdebourg à Berlin, un courrier étranger ne rencontra que deux soudards mutilés en train de cuire à petit feu de la chair humaine, et un chien à moitié crevé.

Les conséquences sociales et morales de la guerre de Trente Ans furent peut-être encore plus tragiques. La grande victime, le paysan, retourna presque à l'état sauvage. En Prusse, d'homme libre ou de colon volontaire, il retomba serf, et plus serf qu'au moyen âge. La seule consolation possible, l'ivrognerie, devint un mal national. Alcoolisée, débilitée, la race fit une chute à pic dans la dégénérescence. Le type de l'époque, c'est le lansquenet, le reître qui vit de la guerre, qui est sans pitié, qui a le nez rouge et l'âme noire, qui ne croit plus en Dieu : blasphémer comme un reître passa désormais en proverbe. Humilié, rejeté au-dessous de tous les autres peuples, le Germain changea de caractère; il prit celui d'un courtisan ou d'un valet. L'ère commence de la politesse exagérée, des formules et des courbettes : *die erlernte Höflichkeit*. Plus que jamais, l'Allemand est mûr pour le despotisme.

Quels sentiments contradictoires la guerre de Trente Ans devait-elle éveiller dans les Allemagnes, surtout dans l'Allemagne protestante? La haine de l'étranger et le besoin de se mettre à son école, et d'abord à celle du Français, le plus craint et le plus admiré, du Français qui se conduit à l'égard des Allemands en maître bien élevé, hautain et ironique. Une autre haine encore, celle des Habsbourg, ces boucs émissaires. Un besoin accru d'unité. La volonté de se remettre au travail, de se relever. Le besoin de se définir, mais contre les autres. Un complexe d'infériorité qui est une souffrance collective. Enfin, l'attente d'un sauveur, fût-il un despote, pourvu qu'il fût Allemand et réformé.

L'histoire de la guerre de Trente Ans est une des pages les plus horribles des annales européennes. Néanmoins, le peuple allemand devait posséder une vitalité extraordinaire, puisque cent ans après, dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, il allait produire, d'un seul coup et dans tous les domaines, une civilisation dont Goethe est l'incarnation. Mais, politiquement, l'Allemagne avait les reins brisés.

La Prusse

Les traités de Westphalie, œuvre de la France, ont établi l'hégémonie de celle-ci sur l'Empire allemand. La France, qui s'intitule protectrice de libertés germaniques, a désormais le

droit d'être représentée aux Diètes impériales par un plénipotentiaire. Ce diplomate est en réalité un surveillant chargé de pratiquer le *divide ut impera*. En sus, les traités, toujours dans l'intérêt de la France, ont ajouté aux Etats du calviniste Frédéric Guillaume de Hohenzollern, électeur de Brandebourg, plus connu dans l'histoire sous le nom de Grand Electeur, la majeure partie de la Poméranie, plus, à titre d'indemnité, quatre importantes principautés ecclésiastiques. Tel fut le commencement de la puissance prussienne.

Mais qu'est-ce que la Prusse? La Prusse a ceci de particulier qu'elle n'existe pas. En revanche, les Prussiens existent. Ce sont les Borusses — dans Borusses, il y a Russes aurait dit Victor Hugo — mais c'est une tribu slave d'où sortiront les Romanoff. Les Borusses n'ont aucune parenté de race avec les Germains. Leur habitat, la Borussia, la première Prusse, s'étendait entre le littoral de la Baltique, la Vistule et le Niémen. Païens obstinés, ils résistèrent à toutes les tentatives de conversion entreprises par la Pologne. Il fallut les chevaliers de l'Ordre teutonique pour les refouler et les décimer au XIII^e siècle. Tous ces détails pour dire que la Prusse n'est pas un peuple. Si donc le plus fort des Etats allemands a pris le nom de Prusse, c'est un accident de l'histoire : celui de Brandebourg lui aurait convenu beaucoup mieux. Imaginez que l'Autriche se fût appelée Transylvanie, ou même Roumanie.

En réalité, la Prusse, qui ne représente ni un peuple, ni une terre, est la création d'une dynastie : celle des Hohenzollern. La Prusse est une idée politique réalisée par une famille dont l'instrument fut une armée. Le modèle fut la monarchie française, singulièrement celle de Louis XIV. Les Hohenzollern ont fait la Prusse, puis le second Reich — en réalité le troisième — à la manière des Capétiens.

Comme les Habsbourg et les Hohenstauffen, les Hohenzollern ont leur berceau dans l'Allemagne du Sud. Leur branche aînée y est demeurée jusqu'à la suppression des monarchies allemandes, grandes ou petites, en 1918 : les Hohenzollern-Hechingen, éteints en 1869, et les Hohenzollern-Siegmaringen qui existent encore et dont un rameau s'est greffé sur le trône de Roumanie. A noter que cette branche aînée est demeurée catholique. Le château dont les Hohenzollern portent le nom, tout comme les Habsbourg portent celui de leur burg argovien, est situé en Souabe, dans la région de la *Rohe Alp*. Splendidement et lourdement restaurée par le roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, il arbore au-dessus de sa porte cette devise : « De la montagne à la mer. »

C'est toute l'histoire des Hohenzollern. Comment ces petits seigneurs de l'Allemagne méridionale et montagneuse se sont-ils transplantés dans l'Allemagne septentrionale et maritime? On n'a point à le raconter ici. Marquons simplement qu'ils apparurent pour la première fois en 1061 et que, pendant deux siècles encore, on n'aura que peu de renseignements sur eux. Ils franchissent leur première étape en devenant burgraves de Nuremberg : ce fut, semble-t-il, à la fin du XII^e siècle. Ils franchissent la seconde lorsque l'empereur Sigismond envoie dans le Brandebourg, en 1411, le burgrave Frédéric. Enfin, Albert, arrière-petit-fils de Frédéric, devient grand maître de l'Ordre teutonique et, après son passage au luthéranisme, duc héréditaire de Prusse, en 1525, sous la suzeraineté de la Pologne. Quant à la couronne royale, elle se pose en 1701 sur la tête de Frédéric I^{er}, fils du Grand Electeur.

Nous en savons assez pour expliquer de quelle manière les Hohenzollern étaient appelés à réussir ce que les Habsbourg avaient sans cesse manqué : l'unité allemande.

L'explication est d'abord géographique.

Comme le dit Pierre Gaxotte dans ce chef-d'œuvre : *Frédéric II*, « l'héritage des Hohenzollern est émiétté du Niémen au

Rhin ». Mais ce sont des morceaux suffisamment rapprochés pour qu'il s'impose de les réunir. Ils parsèment toute la plaine maritime, sablonneuse et forestière de l'Allemagne septentrionale. Il y a trois gros morceaux : à l'Est, la Prusse royale, ainsi nommée parce qu'elle relève encore du royaume polonais, et c'est le duché de Prusse, ce qu'il y aura toujours de moins prussien comme esprit dans la monarchie prussienne. Au centre, le Brandebourg, prolongé vers la mer par la Poméranie. Tout à l'Ouest, sur le Rhin, dans le voisinage immédiat de la Hollande, le duché de Clèves. Autour de ces trois planètes, une poussière de satellites. Quelques-uns de ces grains sont en dehors de l'Allemagne : par exemple la seigneurie de Lymers qui est dans les Pays-Bas, et la principauté de Neuchâtel et Vallengin, où l'on ne parle que français, qui est située entre la Suisse et la France, qui sera à la fois canton suisse et principauté prussienne jusqu'en 1857.

L'Allemagne n'a pas de centre, mais la Prusse en a un, et ce fut là sa force : le Brandebourg. Mauvaise terre de sable, mais excellente place. Le Brandebourg est situé entre l'Elbe et l'Oder, les deux grandes voies fluviales de l'Allemagne du Nord. La capitale, Berlin, est au croisement des routes qui vont du Rhin à la Vistule et « de la montagne à la mer ».

Le Brandebourg sera l'aimant qui va servir aux électeurs et aux rois à faire l'Etat prussien. Ce ne sera pas l'œuvre d'un jour, puisque la Prusse ne s'achèvera qu'en 1866. Mais ce sera le chef-d'œuvre de la volonté, de la persévérance et de la méthode. On peut dire que l'Etat prussien est parti de la pauvreté pour arriver à l'empire.

La Prusse n'est donc pas un Etat national. Elle est un Etat administratif et militaire. Malgré la dureté des temps et l'appauvrissement général, le Grand Electeur et les rois qui lui succédèrent surent former, maintenir, augmenter, avec beaucoup de sacrifices, une armée qui était la seule armée redoutable en Allemagne, et par le nombre, et par l'armement, et par la discipline. Cet exemple ne sera jamais perdu. La Prusse fut durement unificatrice. Partout où elle s'implante, elle supprime les privilèges anciens. Aux protestations, le prince répond : « La nécessité ne connaît point de privilèges », et c'est déjà le *Not kennt kein Gebot* de 1914. Ainsi, cet Etat qui possède les terres les plus infertiles de toute l'Allemagne devient une puissance. Œuvre de la volonté humaine, c'est la volonté qui le dirige, la volonté de l'Etat. Le roi de Prusse ne dit pas : « L'Etat, c'est moi », mais : « Je suis le premier serviteur de l'Etat. » L'Etat devient donc une volonté organisée qui se soumet et qui absorbe toutes les autres : cette idée de l'Etat, cette *Staatsgedanke*, la Prusse en fera l'idée directrice de toute l'Allemagne. Hegel, plus tard, la justifiera philosophiquement.

Cet Etat n'a pas de peuple. Il s'en donne un par la colonisation. Il fait venir chez soi, il naturalise tous ceux dont il a besoin, qui peuvent lui être utiles. Cet utilitarisme l'amène à pratiquer une politique de tolérance religieuse. A la révolution de l'Edit de Nantes, il accueille en masse les calvinistes français qui vont lui fournir des officiers, des lettrés, des commerçants. Il hospitalise des sectes, des mennonites, des hussites. Loin d'être antisémite, il favorise l'établissement des Juifs à Berlin — cette capitale créée quasi de toutes pièces — et désormais il y aura toujours à Berlin une aristocratie juive, riche et intellectuelle. Frédéric II fera venir de France des « philosophes » et de Suisse des professeurs. A la suppression de l'ordre, il appellera des Jésuites, parce qu'ils sont d'excellents éducateurs. Le grand dramaturge autrichien Grillparzer dira : « Berlin s'apercevra toujours plus que sa culture elle la doit à des Français et à des Juifs de seconde classe. »

Cette culture n'a aucune base religieuse : au contraire, elle

est faite d'indifférence, de scepticisme; l'athéisme même y trouvera un excellent climat. Sa raison d'être est politique : le service de l'Etat, le culte de l'Etat. Peu importe les idées, pourvu que l'Etat puisse les utiliser, politiquement, pratiquement. L'Etat s'estime assez fort pour dominer les idées, tout en les laissant libres et anarchiques. Il a d'ailleurs besoin de prestige intellectuel, et il imite le mécénat des rois de France, quitte à surveiller, à censurer et à sévir.

La Prusse ne saurait produire une civilisation. En Allemagne, la civilisation est ailleurs : sur les bords du Rhin, dans les vieilles villes épiscopales; elle est dans le Sud, elle est en Autriche, en terre catholique, derrière l'ancien *limes* des Romains. Cette civilisation, paisible, variée, continue, enracinée, la Prusse en est jalouse et ne demande qu'à la détruire. Elle lui oppose sa *Kultur*, beaucoup plus pauvre, mais volontaire et dynamique; cela encore, il faut le retenir aujourd'hui.

« *Wo ein Wille ist, da ist ein Weg* » (Où il y a une volonté, il y a un chemin) : cette parole, que tant d'hommes politiques devraient méditer, c'est, dans l'histoire d'Allemagne, celle de la Prusse. C'est parce qu'ils avaient une volonté que les Hohenzollern se sont ouvert un chemin de la montagne à la mer, et que, de la montagne à la mer, des Vosges au Niémen, ils ont établi le second Reich.

Cette volonté, par l'éducation, par la discipline, par la contrainte, mais aussi par l'exemple, ils l'ont transfusée dans le sang d'un peuple qu'ils avaient formé de tant d'éléments composés. Ils en ont fait un tempérament. « Je suis un Prussien, connaissez-vous mes couleurs? le drapeau blanc et noir flotte devant moi; que le jour soit trouble ou qu'il fasse un joyeux soleil, je suis un Prussien, je veux être un Prussien... Que la foudre fende le rocher ou le chêne, moi, je ne tremblerai pas, car je suis un Prussien, je veux être un Prussien! »

Voilà ce que ce peuple chante depuis un siècle, voilà ce qu'il chante plus que jamais aujourd'hui. La Prusse inspire la crainte, mais elle force l'admiration. Elle est entrée comme une barre de fer dans le sable allemand. Le fer était aimanté : il transforma ce tas en un bloc.

L'œuvre de la Prusse fut donc impérialiste, nationale et révolutionnaire. La Prusse acheva politiquement ce que la Réforme avait commencé religieusement. Etat protestant, elle expulsa d'Allemagne les Habsbourg catholiques. Après s'être faite soimême, elle refit l'empire pour elle seule. Elle dut et sut conquérir sur l'Allemagne l'unité allemande. Sa victoire fut celle du Nord contre le Sud. Victoire psychologique autant que militaire. D'une Allemagne affaiblie, elle fit une Allemagne forte; d'une Allemagne humiliée, elle fit une Allemagne puissante; d'une Allemagne anarchique, elle fit une Allemagne cohérente; d'une Allemagne pauvre, elle fit une Allemagne riche; d'une Allemagne contemplative, elle fit une Allemagne active. Parce que, chez le Prussien, les sentiments et les idées ne demeurent point dans l'intérieur des cerveaux, dans la fumée bleue des pipes, la mousse de la bière, dans les formules de la philosophie, les vers de la poésie, les notes de la musique; mais les sentiments et les idées se transforment instantanément en actes : « *Am Anfang war die Tat.* » Le Prussien fut l'entraîneur de l'Allemagne. Il en fut le sauveur. L'Allemagne avait besoin de lui.

* * *

Quelle est l'attitude du national-socialisme vis-à-vis de la Prusse, et que lui doit-il?

On entend toujours dire que le national-socialisme, c'est la domination de la Prusse sur l'Allemagne, le triomphe définitif de l'esprit prussien. Que l'essentiel de l'esprit prussien soit passé

dans le nazisme — la méthode, la volonté, la discipline, le sens du secret, l'action rapide — et que la Prusse ait préparé l'avènement du national-socialisme, on peut, d'une manière générale, l'affirmer, mais sans aller plus loin. En réalité, le national-socialisme est un phénomène allemand, germanique, bien plus qu'un phénomène spécifiquement prussien. Il est venu de beaucoup plus profond. Il a un caractère populaire, prolétarien, qui est à l'opposé de l'esprit prussien, esprit hiérarchique et monarchique, de classe et de caste.

En réalité, le national-socialisme s'est attaqué à la Prusse, et il l'a détruite. Géographiquement en la faisant disparaître tout entière dans le Reich unifié. Politiquement, en abattant l'hégémonie prussienne. Aussi bien le régime naziste représentait-il un retour au pouvoir de l'Allemagne méridionale. Les noms de ses chefs et leurs origines le démontrent : Hitler est spécifiquement Autrichien, Goering est Bavarois, Goebbels, Rhénan, et ainsi de suite. Le national-socialisme a créé une armée toute différente de l'armée prussienne ou prussianisée. Ces deux types dont on a dit beaucoup trop de mal : le *Junker* à chapeau vert et l'officier à monocle, sont ses victimes. Enfin, la capitale prussienne, Berlin, perd de son importance. En résumé, la révolution hitlérienne a balayé la Prusse monarchique tout comme la Révolution française avait balayé la France monarchique. Pour le national-socialisme, l'ordre prussien, c'est l'ancien régime; les Hohenzollern, ce sont les Bourbons. Aujourd'hui, la Prusse et l'esprit prussien représentent en Allemagne, contre le nazisme, un élément « archaïque », un élément de paix.

(A suivre.)

GONZAGUE DE REYNOLD,
Professeur à l'Université de Fribourg,
Membre suisse de la Commission
de coopération intellectuelle de la S.D.N.

En quelques lignes...

Une histoire de la NRF

M. L. Morino vient de l'écrire. Chez Gallimard, naturellement.

C'est aux environs de 1880 que les revues littéraires commencent à jouer un rôle de premier plan. Rôle qui ne correspond pas nécessairement au nombre des abonnés. Les *Cahiers de Péguy* n'ont jamais atteint le dixième du tirage de la *Revue des Deux Mondes*. Mais ce public-ci veut être informé, rien de plus. Tandis que celui-là a bien la prétention de dire son mot dans les querelles d'écoles.

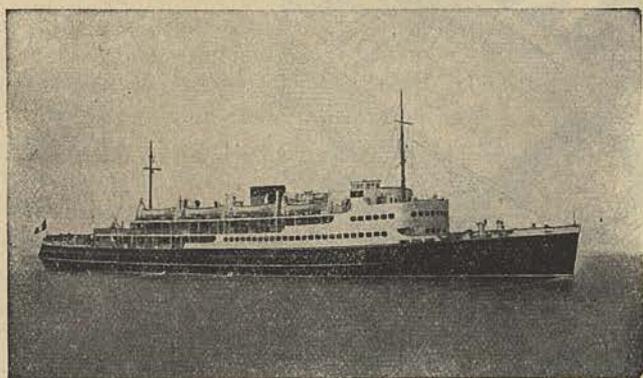
Pour en revenir à la *Nouvelle Revue Française*, il est incontestable que les « nouveautés » retentissantes des quelque trente dernières années y ont trouvé accueil et crédit.

C'est Jacques Rivière qui dirigea la revue de 1919 à 1925. Mais il n'était pas du groupe des fondateurs. Lesquels s'étaient réunis, le 15 novembre 1908 déjà, autour d'André Gide et d'Eugène Montfort. Il y avait là Michel Arnauld et Charles-Louis Philippe, Marcel Boulenger, Jean Schlumberger, T.-S. Lascaris, Jean Viollis, André Ruyters, Léon Bocquet.

Le premier numéro faillit déclencher la bagarre entre collaborateurs. Gide, Schlumberger et Ghéon, qui avaient en commun l'horreur du snobisme, prirent ombrage d'un article « superbissime » où Marcel Boulenger appelait d'Annunzio « l'universellement fameux », « le météore », le « maître des images innom-

OSTENDE-DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Voyages IMMO

Direction : Rue de Ligne, 15. Tél. : 17.23.90
Comptoirs : 12, place de Louvain (Hall Banque Nagelmackers
Fils et Cie). Tél. 17.22.90 et 30, avenue de la Toison d'Or. —
Tél. 11.52.09.

BRUXELLES

Ce bureau de voyages, patronné par la Banque Nagelmackers
Fils et Cie, à Bruxelles, se recommande aux lecteurs de la
« Revue catholique » pour tous leurs déplacements : chemin
de fer — bateau — avion — autocar.
Pèlerinages, Voyages de nocés, etc.

Voyages en groupe

en autocar de luxe ou autocar et train combinés.

1 jour : l'« Exposition de l'Eau », à Liège et visite au Canal Albert fr.	50
La Hollande et ses champs de fleurs	65
2 jours : La Hollande et ses champs de fleurs. Départs réguliers en mai et juin.	275
3 jours : Les bords du Rhin et de la Moselle avec retour par la Hollande. Départs : 27 mai, 10 et 24 juin, 8 et 21 juillet, 13 et 26 août, 9 septembre	475
4 jours : la Bretagne. Départs : 26 mai (Pentecôte); 13 juillet, 12 août, 2 septembre	670
8 jours : Lourdes, Lisieux, les Pyrénées. Départs : 27 mai, 10 et 24 juin, ensuite tous les lundis, jusque fin septembre	990
8 jours : Auvergne, Gorges du Tarn, Cévennes. Départs : 3 et 17 juin, 1, 15 et 29 juillet; 5, 12, 19 et 26 août; 2 et 9 septembre	1.250
8 jours : Les Lacs Suisses et Italiens. Départs : 20 mai, 3 et 17 juin; 1, 15 et 29 juillet; 5, 12 et 19 août; 2 et 16 septembre	1.530
13 jours : La Côte d'Azur, la Suisse, les Vosges. Départs : 23 mai (Pentecôte), 18 juin, 3 et 30 juillet, 27 août et 23 septembre.	1.645
16 jours : Lourdes, Marseille, la Côte d'Azur, Chamonix, la Suisse. Départs : 11 juin, 14 et 30 juillet, 13 août, 3 septembre	1.995

Demandez les programmes détaillés.

Quelques beaux voyages individuels

8 jours : Lourdes, Biarritz et les Pyrénées fr.	1.040
10 jours : es Lacs Italiens — Lugano — Bellagio Côte — Stresa.	1.650
11 jours : La Côte d'Azur et la Corse (en chemin de fer, autocar et bateau combiné)	1.945

Etc., etc...

Croisières

VERS LE NORD	
sur M/Y Stella Polaris (6.000 t.) du 1 au 14 juin, à partir de	3.920
sur s/s Van Dyck (13.250 t.), du 17 au 30 juin, à partir de	2.500
AUX ILES DE L'ATLANTIQUE	
sur m/s Atlantis (16.000 t.), du 2 au 17 juin, à partir de	3.675
sur s/s Montcalm (16.400 t.), du 17 au 30 juin, à partir de	1.820
AUX ANTILLES ET HAITI	
par la Compagnie Générale Transatlantique, du 8 juin au 27 juillet, à partir de	7.100
aux Spitzberg, en Orient, en Amérique du Sud, etc., etc.	

VISITEZ LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE CETTE ANNÉE

A l'occasion de l'EXPOSITION UNIVERSELLE DE NEW-YORK, de nombreux voyages vous sont offerts permettant de voir le Nouveau Monde à des conditions exceptionnellement avantageuses pendant une période limitée.

Tous renseignements et détails gratuits sur demande.

Nombreux voyages individuels et collectifs : France et la Côte d'Azur — Italie — Tunisie — Algérie et Maroc.

Pour vos billets chemin de fer — réservation de places — pullman — hôtels, etc. — un coup de téléphone — une demi-heure après vous êtes servi à domicile — sans augmentation de prix.

exquis

pas cher

et quel choix!

CHOCOLADE MET...
SPECIALITÉ EXQUISE
NOKALINE
EEN UITMUNDE SPECIALITEIT
AU LAIT
FOURRAI
UNE SPECIALITE EXQUISE
JACQUES
EEN UITMUNDE
ROYAL

Achetez donc, Madame,

du SUPERCHOCOLAT JACQUES.
Il est vraiment unique.

Pour UN franc, le Superchocolat Jacques procure à notre palais un plaisir qui vaut plus, et apporte à notre corps un véritable « concentré d'énergie ».

Sa qualité incomparable est due à l'emploi de matières premières sélectionnées, ainsi qu'aux soins attentifs d'un personnel d'élite.

Le Superchocolat Jacques nous a gâtés en créant une gamme que l'on essaie bien en vain d'imiter. Sa qualité est tellement appréciée que le consommateur qui a le désir de changer n'abandonne pas « Jacques » : il change de spécialité, point c'est tout.

Madame, vous qui raffolez des bonnes choses, dégustez chaque jour votre gros bâton de Superchocolat Jacques. Lui seul peut combler tous vos desirs : Plaisir - Santé - Economie.

JACQUES
SUPERCHOCOLAT



1Fr. le gros bâton

brables ». D'autre part, André Gide ne pouvait digérer l'offense faite à Mallarmé dans un papier signé Léon Bocquet.

Tant et si bien que la nrf reparut, au mois de février 1909, avec, sur la couverture, le n° 1, exactement comme si le fascicule de novembre 1908 n'avait été qu'un ballon d'essai. Le Comité de rédaction ne groupait plus que les trois noms de Copeau, André Ruyters et Schlumberger.

A partir de ce moment, les numéros se succédèrent régulièrement jusqu'au 1^{er} août 1914.

La nrf avant la guerre

Ces quelques années de l'avant-guerre marquent, pour la nrf, l'époque conquérante. De fortes individualités se laissent séduire par son programme qui fait porter l'essentiel de la chose littéraire sur les conditions et la fin même de la création artistique. L'esprit nouveau se défie du romantisme. Du symbolisme, il ne prétend recueillir que ce qu'il impliquait de grandeur et d'élan. Par contre, il se soucie, bien plus qu'on ne le fit jamais en France, des littératures étrangères. Et il prêche les droits de la vie, de la vie que l'art ne peut ignorer et avec laquelle il doit entretenir, au contraire, des contacts immédiats et permanents.

Et voici qu'apparaissent au sommaire les signatures d'un Paul Claudel, d'un Suarès, d'un Valéry, d'un Charles Péguy, d'un Giraudoux, d'un Jacques Rivière, d'un Alain-Fournier, d'un Proust. La belle équipe! Jamais sans doute pareille conjonction d'astres ne se fit-elle en si court laps de temps.

Il faut insister sur la publication du *Grand Meaulnes*. Le chef-d'œuvre d'Alain-Fournier a paru, dans la nrf, de juillet à novembre 1913. Et c'est en mai et en juillet de la même année que Jacques Rivière, dont la collaboration se faisait de plus en plus « dominante », publie le fameux article sur le roman d'aventure, article où nous trouvons lumineusement définie la position intellectuelle de l'écrivain de cette génération à l'égard de l'homme, de l'art, de la vie, de la tradition classique, des littératures étrangères, de la conception du roman.

M. L. Morino a fort bien fait de consacrer de longues pages de son étude à cette controverse dont le roman d'aventure est, à la fois, l'occasion et l'enjeu. Pour Jacques Rivière, il était grand temps que les romanciers français se délivrassent de l'obsession du « cas » psychologique : cas unique et qu'il s'agit, tout bonnement, de démêler. Plus de cette construction « en sens inverse de la vie ». On réclame du roman ce sentiment d'attente, de confiante ignorance et de hasard que le *Grand Meaulnes* nous donne, merveilleusement. C'est le divorce d'avec Bourget. Toute une tradition est coupée, qui remontait à Flaubert. Car Jacques Rivière se refuse à croire que les classiques aient été rebelles à une optique du roman qui s'enrichit du temps et de l'espace.

La nrf après la guerre

En juin 1919, la *Nouvelle Revue Française* rompt le long silence la guerre. Depuis la mort de Jacques Rivière (1925), c'est Jean Paulhan qui a repris le gouvernail.

Il serait malaisé de contester que, sous la direction de Jean Paulhan, la nrf n'ait pas « gauchi », dans le sens politique du mot. Certes, la collaboration fidèle d'un Paul Claudel, d'un Francis Jammes, d'autres encore est une façon discrète et appuyée de brandir le goupillon. Mais les grands hommes s'appelleront surtout Alain, Benda, Malraux : tout un programme.

D'autre part, nous manquerions à la vérité si nous ne nous re-faisions pas l'écho (il en a déjà été question dans cette chronique hebdomadaire) de récentes déclarations, signées Jean

Paulhan, et où perce comme un désaveu du Front populaire d'exécree mémoire.

Ces remarques dites, nous sommes d'autant plus à l'aise pour mettre en vedette la qualité littéraire des fascicules mensuels de la nrf. Parler, à son propos, d'exclusivisme, de « tchinn », de « clan », c'est se montrer injuste et injurieux. Pierre Lasserre n'aurait même pas eu le droit de dénoncer une « chapelle littéraire », après tant d'autres chapelles. En fait, la nrf pourrait bien être, pour reprendre le mot de M. Morino, une « forteresse contre la littérature académique ».

Souhaitons-lui, pourtant, de ne pas confondre indépendance et intellectualisme. Le seul vrai reproche qu'on puisse formuler à l'adresse de la plupart des collaborateurs, c'est qu'ils compliquent comme à plaisir les jeux de la spéculation dans Sirius. Il y a la vie et ses exigences. Nous revenons toujours à la querelle de Belphégor. Mais Julien Benda est sans entrailles. Nos tâches quotidiennes ont bien leur prix.

Le cinquantenaire de « la Plume »

Et puisque nous parlons d'une revue bien vivante, sera-t-il permis d'avoir un souvenir pour une autre revue, que la guerre devait tuer, et qui fêterait aujourd'hui son jubilé?

Il y a cinquante ans, en effet, que paraissait (mai 1889) le premier numéro de la *Plume*. Le directeur s'appelait Léon Deschamps. Originaire des Charentes, il avait appris le journalisme dans les bureaux de la *Gazette du Palais*.

Naturalisme n'était pas mort. Mais le symbolisme lui taillait des croupières. Léon Deschamps n'avait pas le goût de l'ostracisme. Et il fit accueil à des gens aussi différents que Zola et Mallarmé, Jules Renard et Verlaine. Léon Bloy, Rimbaud, Coppée collaboraient à la *Plume*.

Le coup d'éclat, ce fut, comme par hasard, un scandale judiciaire. Jean Richepin, dont la Muse manquait essentiellement de pudeur, fut attiré au tribunal pour outrages à la morale. Quelle aubaine!... Car les pères de famille indignés oublient trop souvent que l'accusation en justice est, neuf fois sur dix, pour le pornographe, un excellent moyen de publicité gratuite et « spectaculaire », comme on dit de nos jours.

Léon Deschamps ayant défunté, sa revue continua de paraître, sous un format plus imposant, mais avec moins d'écho dans l'opinion.

La guerre, mangeuse d'hommes et de papier noirci, mit fin à l'existence d'un périodique qui pouvait inscrire, sur sa couverture, XXV^e année. Ce n'est pas si mal!...

Academica Belgica

On vient de l'inaugurer, à Rome, solennellement. Dans cette Valle Giulia qui tend à devenir un des lieux où souffle l'Esprit. Toute une série de Fondations s'y élèvent, vouées aux disciplines intellectuelles et artistiques. Et comme tous les peuples du monde civilisé se tournent encore vers Rome comme vers le berceau, nous avons affaire à une Société des Nations idéale, le quakerisme en moins.

Il faut rendre grâce au comte Lippens, qui fut le bon ouvrier de l'entreprise romaine. Avec la collaboration précieuse de Mgr Vaes, recteur de Saint-Julien des Belges, l'ancien ministre de l'Instruction publique mit au point, dans le délai minimum de seize mois, l'aménagement du terrain, l'ouverture des chantiers, l'édification de ce très beau palais d'un modernisme classique.

Comme l'ambassade de Belgique auprès de S. M. le roi d'Italie, empereur d'Ethiopie, est actuellement confiée aux soins du comte de Kerchove de Denterghem, comme ce diplomate de grande classe est précieusement secondé par la comtesse de Kerchove, dont l'humanisme souriant fait merveille à Rome comme à Paris, l'*Academia Belgica* est fort capable de rehausser le prestige de notre pays en terre italienne.

Nous en aurions, ma foi! besoin. Ce qu'une princesse de chez nous avait conquis par le rayonnement de sa grâce, nous l'avons perdu dans la folle aventure des sanctions. Mais l'Italien a le sens de la *combinazione*; et Rome vaticane est la ville de tous les pardons. Il ne faut désespérer de rien, maintenant qu'aux rives du Tibre, s'érige, en plein ciel latin, le monument de labeur et de foi où des jeunes gens de chez nous, des artistes, des musiciens, des chercheurs iront se retremper aux sources de la latinité, sucer le lait de la Louve, s'enchanter de la chanson des cloches des trois cents clochers et renouer, dans les pas d'un Pierre-Paul Rubens, une tradition entre toutes glorieuse.

Impressions d'Amérique

AVERTISSEMENT

Il ne sera pas question ici de de « ganster », de « star », de « bar », de « kidnap », de milliardaire, ni d'aucune de ces choses exceptionnelles dont les organes d'information et de publicité font retentir les échos du monde et qu'ils exploitent pour s'en nourrir.

PEUPEMENT

Il y a trois cents ans environ, au début du XVII^e siècle, quelques bateaux — imaginons nos grosses barques de pêche — jettent les premiers colons à la côte de l'Amérique du Nord. Il y avait alors plus de cent ans que cette côte était découverte : personne n'avait songé à s'y établir ou à s'en emparer réellement. Les navigateurs la longeaient et remontaient ses estuaires avec l'espoir obstiné de la contourner ou de la percer pour atteindre les Indes. Pendant cent ans les hommes refusèrent de voir le continent fabuleux qui s'offrait à eux.

Les premiers colons souffrent de toutes les adversités imaginables. Ils tiennent bon, ils se rembarquent, ils reviennent, un enfant naît, d'autres barques amènent encore quelques familles. Et c'est ainsi que débute l'épopée la plus fantastique des temps modernes. Cent cinquante ans plus tard, au moment où ils se proclament indépendants, ces hommes sont déjà 2.500.000 établis le long de la côte de l'Atlantique. Encore cent cinquante ans et ils sont 125.000.000, disséminés dans un Etat qui couvre une large bande transversable du nouveau continent.

Cette multiplication tient du prodige. Quand on réfléchit, en remontant de quelques générations, à l'histoire d'une famille, à ses vicissitudes, à ses facteurs de désagrégation et d'extinction, on se demande par quel miracle les colons américains ont pu peupler leur pays et en aussi peu de temps. Il y a bien les émigrants : pendant deux siècles, ils ne furent débarqués qu'en petit nombre à cause de l'exiguïté des bateaux et de la longueur de la traversée. Depuis 1840 on en possède une statistique régulière. De cette année à 1914 il entra 31.300.000 personnes aux Etats-Unis. Il n'en reste pas moins que le peuplement de ce pays est un prodige de prolifération humaine.

COLONISATION

Sa colonisation est un prodige de l'énergie humaine. Considérant le court espace d'années dans lesquelles cet immense territoire fut défriché, cultivé, équipé, bâti, on reste confondu. En faisant un effort de représentation concrète, il est possible d'imaginer la labeur fourni par les générations successives, depuis le premier pionnier qui se construit une cabine de troncs d'arbres, le *log cabin*, dérode un arpent de forêts, puis étend sa culture, augmente son cheptel, se construit une maison. Ses fils travaillent à la route, aux ponts, puis s'établissent plus loin dans les terres vierges. Ses petits-fils sont déjà dans les mines de l'Ouest, dans les usines de l'Est; leurs enfants sont dans les « collèges », les administrations; la génération suivante travaille dans les laboratoires et les sociétés gigantesques.

Et pendant ce temps, les fournées successives de colons nouveaux se mettent aux plus rudes besognes et commencent le même cheminement par le bas. Aujourd'hui, il y a tant de machines, que dix millions d'hommes déjà sont réduits au chômage. Mais une œuvre colossale a été accomplie, non seulement dans le domaine matériel, mais aussi et encore plus dans l'éducation d'une population dont les débuts sont forcément frustes, dans la formation d'un corps social, d'une nation et la mise en œuvre d'une civilisation intellectuelle et morale, qui représente une énorme puissance, un achèvement unique, et un potentiel de vie incalculable.

LA FORÊT

Au commencement, il y avait la forêt. Au Nord, une forêt presque scandinave avec des bouleaux blancs, des sapins, des lacs et de fjords qui enfoncent la mer dans les bois. Plus bas viennent les chênes, les érables, les peupliers; au Sud, les pins; à l'Ouest, les forêts de sapins dans les montagnes rocheuses et de sequoia en Californie. Sauf ici, la forêt américaine n'est pas majestueuse (tous les vieux arbres auraient-ils été coupés par les premiers bûcherons?). Ses lambeaux sont aujourd'hui encore complètement sauvages : les arbres y meurent, s'écroulent et pourrissent sur le sol. Avec les lianes et les marais, ils rendent son accès difficile. Des ruisseaux la creusent ou plutôt des torrents qui se ruent parmi les rocs et les troncs effondrés. Toutes ces rivières se rejoignent pour former des fleuves énormes qui ondulent lentement entre les montagnes et charrient vers la mer leurs eaux bourbeuses mélangées des limons d'un immense bassin.

LA ROUTE

Toute la colonisation américaine est — comme celle des Romains — une colonisation routière. La piste indienne a cédé à la route empierrée et celle-ci à l'autostrade de béton. Le développement de l'auto (il y a 25.450.000 voitures et 4 millions 255.000 camions aux Etats-Unis) a donné aux routes une importance primordiale. Aussi on les multiplie, on les élargit, on les rectifie sans trêve. Souvent la route nouvelle coupe, à travers le pays, la forêt primitive et le sol des collines, et révèle d'un coup leur structure naturelle, telle que les explorateurs durent la voir en cheminant. C'est le long de la route que le colon construit aujourd'hui sa maison et qu'il défriche le champ qui l'entoure. Mais immédiatement au delà on voit la forêt qui rôde menaçante à sa limite imprécise et qui se déroule à des profondeurs immenses et sans doute à peine sondées.

LA MAISON

Les premiers colons blancs coupèrent quelques arbres et de leurs troncs superposés ils se construisirent une cabane rugueuse. Dans tout le continent les pionniers, qui poussaient de l'avant,

Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



"LA FAMILLE,"

Agréées par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

G. Pilssart,
L. de Meester,
J. Herinckx.

Le Président :

V. Waucoquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

Achetez vos IMPERMÉABLES, GABARDINES

et tous vêtements

de SPORT, PLUIE ou de VOYAGE

AU ROI DU



CAOUTCHOUC

Exécution sur mesure au même prix

RÉPUTATION

GARANTIE

PRIX LES PLUS BAS

60 Succursales en Belgique

Liste de nos principales Succursales :

Bruxelles : 103, boul. Ad. Max. 161, chauss. de Waterloo. 141, rue Haute 51, rue de Flandre. 15, chaussée de Louvain.	Liège : 36, rue du Pont d'Ille. Louvain : 39, rue de Diest. Luxembourg : 4, Marché-aux-Herb. Malines : 12, Bruul. Menin : 272, rue de Lille. Mons : 28, Grand'Rue. Mouscron : 9, Petite Rue. Nivelles : 4, rue de Namur. Péruwelz : 40, Grand'Place. Renaix : 47, rue des Jardins. Saint-Ghislain : 26, Grand'Rue. St-Nicolas : 73, rue de l'Ancre. Saint-Trond : 30, rue de Liège. Tirlemont : 62, rue de Louvain. Turnhout : 18, Grand'Place. Verviers : 126, rue Spintay. Wavre : 52, rue du Pont. Ypres : 4, rue du Temple. Athus : 57, Grand'Rue.
Anvers : 80, rue Carnot. 77, Meir. 69, rue Nationale. 56, rue Basse.	
Arlon : 29, Grand'Rue. Bruges : 34, r.Sud du Sablon. Courtrai : 21, Grand'Place. Eecloo : 101, Marché. Gand : 16, r. des Champs. Hasselt : 14, rue Neuve. Huy : 15, rue Neuve. Knocke : place Van Bunnan.	

Samedi 27 mai

avec un peu de chance

vous gagnerez une Fortune

en participant

à la 5^e tranche 1939

de la

LOTÉRIE COLONIALE

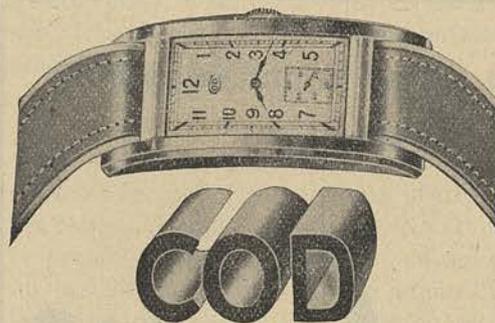
56.240 lots de 100 à 20.000 francs

DIX LOTS de 50.000 francs

DIX LOTS de 100.000 francs

Trois lots de 250.000 francs

GROS LOT : UN MILLION

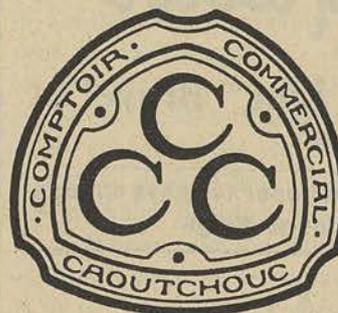


MONTRES
en tous genres

Vente exclusive
en gros

Marques
COD-REGI
et qualité courante
Réveils **SWIZA**
Bracelets pour
montres - Médailles
religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone : 17.15.02
BRUXELLES



GABARDINES ET IMPERMEABLES

64-66, RUE NEUVE
BRUXELLES

Le Spécialiste en Vêtements imperméable

LE COKE DE TERTRE

COMBUSTIBLE ÉCONOMIQUE - 100% BELGE

recommandé aux
COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Demandez-le à votre fournisseur habituel ou écrivez à :

COKE ET SOUS-PRODUITS DE TERTRE, S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles

MACHINES A COUDRE

ANKER
ER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombruses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

Ateliers de Graduation **Boterdael**

66, Place Maurice Duché VILVORDE
Verrerie Médicale et Industrielle

Production



Téléphone:

Belge

51.06.46



Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17.35.79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

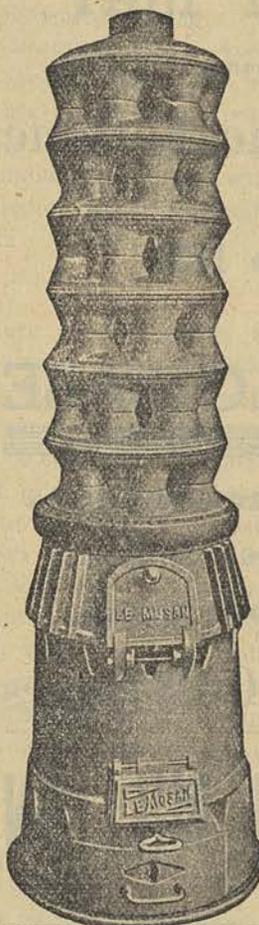
Solide

Élégant

et absolument sans danger

Eolété Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)



firent de même. Plus tard ils scièrent des planches et des poutres pour les charpentes, mais la maison resta de bois. Seules quelques petites villes côtières avaient des bâtisses faites de briques que les bateaux chargeaient en Angleterre pour se lester. Quel n'est pas l'étonnement du voyageur européen lorsqu'il découvre que dans cet immense pays toutes les habitations, en dehors de quelques grandes villes, sont entièrement faites de matériaux de bois, depuis les colonnes du porche jusqu'aux tuiles vertes du toit. L'architecture a amélioré, embelli ces bâtisses; elle n'en a pas changé l'essentiel : le matériau pris à même la forêt. Souvent la maison brûle et il ne subsiste que le seul élément fait de brique : la cheminée qui se dresse solitaire au milieu de décombres noirs. Le long des routes on voit parfois des maisons abandonnées, dont on a simplement enlevé les vitres et qui attendent que la rafale les jette bas. Abandon mystérieux. Ce peuple n'est pas encore attaché à la terre et il quitte son gîte avec la même désinvolture qu'il l'a planté.

SOUILLURES

En contraste avec ce paysage inachevé, la lisière de la route a fait germer comme des champignons tous les accessoires d'une prodigieuse circulation d'automobiles. Il y a une disparité évidente entre la nature souvent encore sauvage ou modestement cultivée et la débauche de luxe et d'attentions déployée pour servir le nouveau maître : l'auto. Ses légions se pressent, se dépassent, se croisent, séparées seulement par la ligne blanche qui divise la route, pendant que se déroule de part et d'autre du béton un film hallucinant et burlesque qui invite, avec force gestes et clignements lumineux, à boire, à manger, à faire le plein d'essence à dormir à l'hôtel suivant, et même à apprendre l'histoire. Signes indicateurs de toute espèce, panonceaux portant des explications historiques, panneaux à réclames, pompes à essence multicolores et innombrables auberges de tout format, depuis le wagon amputé de ses roues jusqu'aux maisons privées qui presque toutes accueillent les touristes de passage. Tout ce bourgeonnement est souvent fort laid. Il a multiplié les souillures du sol américain. Le long de la route défilent des morceaux de ferraille, des débris d'autos rouillées et parfois d'énormes « cimetières » de voitures hors d'usage qui attendent, je ne sais quoi? De place en place, les cadavres des animaux écrasés, que personne ne songe à enlever, et que les pneus laminent incessamment, attendent que les vautours viennent débayer leurs débris. Cette négligence lépreuse, toute proche de tant d'efforts est un des nombreux contrastes de ce pays étonnant. C'est un reliquat de son incurie, de son gaspillage antérieur et de son irrespect pour un sol dont il ne connaissait pas la mesure.

BEAUTÉS

Car par ailleurs, ce pays a de grandes beautés. J'ai parlé de ses forêts, de ses fleuves, de ses montagnes. Dans les vallées fertiles, dans les régions d'ancienne culture, les fermes sont espacées dans les champs. Les limites sont nettes entre les emblavures, les pâtures sont peuplées d'un bétail magnifique; la campagne a cette opulence ordonnée qu'on lui connaît en Europe. Dans les petites villes et leur banlieue, les pelouses qui entourent les maisons fraîches, peintes de vert et de blanc, sont rasées comme les beaux gazons anglais. Anglais aussi est ce culte des fleurs qui prodigue autour de chaque cottage les lis, les roses et toute variété diaprée des floraisons plus humbles. Enfin, il semble que, tout à coup, les Américains se soient aperçus que certains procédés de déprédation et de gaspillage ravageaient irrémédiablement les beautés et les valeurs les plus précieuses de leur pays. Ils se sont mis à replanter leur sol lavé par les inondations. Ils ont constitué en « parcs nationaux » de grandes réserves dans

les plus beaux sites du pays. La forêt intacte y couvre les flancs de la montagne. Des routes et des sentiers d'une tracé admirable plongent à même la nature vierge ou découvrent des panoramas grandioses.

Cet immense pays, ce continent possède toutes les variétés de paysage imaginables : la haute montagne, dans les « Rocheuses », le printemps perpétuel sur la côte californienne du Pacifique, le désert dans le Sud-Ouest, le déroulement infini de la plaine de part et d'autre du Mississippi, la floraison de la nature tropicale le long du golfe du Mexique, la montagne boisée dans la chaîne qui longe l'Atlantique, les pâturages ondulés en Virginie qui rappellent la campagne anglaise, les lointains bleus du Maryland au delà d'un déroulement de forêts et de prés, les vallées de la Nouvelle-Angleterre avec leurs beaux villages alignés le long des routes à l'ombre des érables séculaires, les bois nordiques dont les rochers plongent en plein Atlantique, dans le Maine.

LES INDIENS

Les premiers colons se heurtèrent à une population autochtone clairsemée, dont la civilisation n'avait pas dépassé l'âge de la pierre taillée. En proie à l'idée fixe de toucher aux Indes, ils les qualifièrent d'Indiens et de « Peaux Rouges » parce qu'ils s'enduisaient le corps de terres ocrées. Aujourd'hui, il est établi que ces peuples sont apparentés, par la race et la culture, au Mongols d'Asie. A la suite de ce qui paraît être un malentendu tragique — car il y avait vraiment place pour tout le monde — Blancs et Indiens se livrèrent à une guerre d'extermination féroce, qui se termina après deux cents ans par la victoire des porteurs d'armes à feu sur les tireurs à l'arc. Phénomène sans précédent dans l'histoire de la colonisation : un continent fut balayé de ses premiers habitants dont les résidus furent parqués dans des réserves. Ils sont aujourd'hui quelque deux cent cinquante mille, dont beaucoup fort aisés, car, par une ironie du sort, le sous-sol de leurs réserves, notamment dans l'Oklahoma, était gorgé de pétrole.

LES NÈGRES

La population autochtone étant inapte à fournir la main-d'œuvre nécessaire aux travaux pénibles, on se mit à importer des Noirs d'Afrique pendant les XVII^e et XVIII^e siècles. Parmi ce peuple si jeune, ils sont donc un des plus anciens éléments; un des plus prolifiques aussi : aujourd'hui quelque douze millions, un dixième de la population totale. Comme ils étaient groupés dans les torrides plantations de canne à sucre et de coton du Sud, ils faillirent être cause de la division du pays, puisque la guerre de Sécession (1861-1865) se fit autour du principe — combien théorique — de leur liberté individuelle. Certes, depuis lors ils ont relevé leur niveau social, et leur élite fréquente l'Université. Mais dans l'ensemble leur condition n'a pas beaucoup changé. Dans les campagnes du Sud, le système de l'endettement a remplacé celui du servage, et lorsqu'ils peuvent changer de maître, ce n'est généralement que pour accepter les plus dures tâches — celles dont les Blancs ne veulent pas. Fléau public, ils sont donc aussi une bénédiction secrète. L'Américain est tourmenté par ce problème. Il sait qu'il traite le nègre fort mal : dans le Sud, on le tient à l'écart et « en dessous » par des méthodes brutales : malgré le texte des lois, il ne peut voter, ni participer à la vie politique, — et comment concilier cette exclusion avec la démocratie, dogme sacré de la République? Il ne peut approcher d'une Blanche — le lynchage en ôte immédiatement l'envie à ses imitateurs présomptifs, et comment expliquer les mulâtres de toutes teintes que l'on méprise indistinctement sous la qualification de *coloured*? Les gens du Sud,

qui prétendent s'y connaître, disent que c'est la seule manière d'en venir à bout. Les gens du Nord laissent les Nègres voter et monter dans les mêmes voitures qu'eux (sans doute parce qu'ils sont peu nombreux chez eux, et qu'il faut tout de même être un peu logique). Mais ils commencent à être fort inquiets de ces concitoyens irréductibles et de ces concurrents satisfaits d'un bas salaire. Dans les villages, dans les cités, ils vivent « en marge » des blancs, mais les quartiers « noirs » font des échancrures dans les quartiers « blancs ». La frontière des professions fluctue : souvent Nègres et Blancs travaillent côte à côte et le Blanc n'est pas toujours mieux payé. Débonnaires, insouciantes, paresseux, dévoués, négligents, sujets à des violences subites, ces grands enfants noirs sont le perpétuel souci de la nation.

Après des années de coopération à la civilisation américaine, les Noirs n'ont pas trahi leur origine africaine qui affleure largement sous le léger vernis. Musiciens instinctifs, possédés de ce rythme étrange qu'ils ont imposé dans la mélodie et la danse à leurs maîtres et puis au reste du monde, ils apportent dans la minutie mécanique de la vie américaine un élément coloré, inattendu, dissonant.

LE PAYSAN

Le paysan américain, dans les exploitations d'étendue moyenne, qu'il gère avec sa famille, n'a pas plus d'argent que ses congénères européens. Il a quelques rentrées quand il vend sa récolte (et ces dernières années les prix étaient si bas que l'Etat dut soutenir les cours et réduire les emblavures). Le paysan américain est aussi rustique que tous les laboureurs du monde. Il travaille en chemise et pantalons *overall* à bretelles. Les femmes sont vêtues des cotonnades les plus grossières. La ferme est la maison de bois que nous connaissons; sur la véranda qui l'entoure il y a quelques *rocking-chairs* où le soir il vient rejoindre les vieux, qui s'y balancent toute la journée. Près de la maison une vieille auto, pleine de bonne volonté, résiste aux intempéries et un peu plus loin, le long du fossé, la carcasse de l'auto précédente rouille lentement. Les boîtes de conserves s'amoncellent en tas. Sauf le lait, le paysan américain ne mange les produits de son sol que lorsqu'ils ont fait de longs périples sur les grands marchés, dans les grandes fabriques, au profit des grandes affaires capitalistes.

Le paysan aisé a peut-être une baignoire et une radio. Mais le paysan pauvre vit dans une misère que nous avons peine à imaginer. Depuis les abords des grandes villes jusqu'aux vallées les plus reculées abondent les cabanes misérables de deux, trois pièces, avec un mobilier rudimentaire, l'inévitable monceau de boîtes de conserves vides et des enfants qui pullulent, à peine vêtus. Rien n'indique de quoi peuvent se sustenter ces familles : pas de champ cultivé, pas de jardin entretenu autour d'elles. Sans doute s'agit-il d'ouvriers agricoles dans les campagnes, ou industriels aux abords des petites villes. Souvent ce sont de simples paysans, qui vivent sur un lopin de terre d'une culture rudimentaire.

LE « PAUVRE BLANC »

Dans toute la région montagneuse des *Alleghany*s, qui longe l'Atlantique à 500 kilomètres dans les terres, dans les Etats qui l'avoisinent, dans le Sud surtout, se rencontre ce type surprenant appelé, le *poor white*, le pauvre Blanc. Avec les Nègres qu'il côtoie et dont il partage la condition misérable, il est parmi les plus « anciens Américains ». C'est-à-dire descendant de colons immigrés au XVII^e ou au XVIII^e siècle. C'est du reste dans les Etats du Sud-Est, le *South*, que la statistique révèle le moins de gens nés à l'étranger ou de parents étrangers, c'est-à-dire le plu

d'Américains autochtones. Ils peuplent et surpeuplent les vallées ingrates et les terres pauvres. Pourquoi seuls de tous les Américains n'ont-ils pas cherché fortune? Une civilisation d'une richesse et d'une activité merveilleuses a couvert tout le pays autour d'eux, sans qu'ils en aient été atteints dans leur état de vie, le même, à peu près, qu'il y a deux cents ans. Pour expliquer cette anomalie, les Américains nous disent : ils sont trop déçus, trop dégénérés, ils n'ont plus de ressort. Quant à moi, j'y vois un type qui n'a rien d'anormal, un type que nous connaissons bien en Europe, celui qui n'a pas eu la chance d'avoir dans son lot une terre grasse, du pétrole dans le sous-sol, ou du cuivre dans ses rochers. Le « pauvre Blanc » est un des éléments constitutifs normaux de la nation américaine.

Et que dire du Noir avec lequel il rivalise en déchéance? Lui n'a souvent qu'une cabane d'une pièce pour sa famille entière; il la tapisse de feuilles de journaux pour la rendre étanche; il travaille comme journalier ou comme métayer dans les champs de coton pour un salaire infime ou une part aléatoire. Quant aux ouvriers en général, s'il en est dans les professions solidement organisées, comme les maçons, les ajusteurs, qui gagnent — et défendent énergiquement des salaires fort élevés, même pour l'Amérique, il y a à côté d'eux une masse de dix à douze millions de sans-travail qui, depuis trois ans seulement, ne sont plus à charge de la charité personnelle et reçoivent une allocation de chômage qui les réduit à la portion congrue. Il y a un Américain pauvre.

VIATOR.

(A suivre.)

De la critique indépendante

« Il n'y a plus de critiques. » Cela se dit, entre auteurs, et cela est faux. Ils le savent bien. Mais il n'est que trop vrai que, le plus souvent, de nos jours, la paresse ou la hâte joue aux critiques professionnels des tours pendables. Ayant trop à lire, ils lisent mal ou choisissent au hasard. Et puis, les « prières d'insérer » sont un tel gain de temps et d'argent! Comme l'honnête compte rendu est remplacé par la notice fournie toute faite, l'analyse du livre cède la place au reportage, à l'interview littéraire. Et le public aime cela : c'est une manière de fait-divers pittoresque : « Cet auteur a écrit son roman à bord d'un transat., ou dans la brousse... Il fume des *Belga* comme vous et moi... Il n'emploie jamais de stylo..., etc. » Ce qu'il pense et pourquoi, comment son ouvrage est construit et écrit, cela n'a plus aucune importance! Ne parlons pas de la critique payée par les auteurs; elle existe : on m'en a fourni les preuves; c'est la plus basse réclame commerciale.

* * *

L'amitié et la haine inspirent beaucoup de « papiers ». On ne peut demander à un critique d'être infallible; on a le droit d'exiger qu'il soit impartial, qu'il tâche à l'être. Cela est assez aisé aux historiens de la littérature — il en est d'excellents; — et même aux essayistes littéraires, comme un Du Bos ou un

Verschaeve, qui peuvent prendre du recul, et, voyant une œuvre dans son ensemble, en remarquer mieux les ombres et les lumières. Le chroniqueur littéraire, par contre, suivant au jour le jour les œuvres, et les hommes en pleine évolution, est exposé à se tromper, à prendre parti trop tôt, à obéir à ses impressions. Il échappe difficilement à la mode, au goût du jour. S'il veut réagir, il lui faut du courage. Il y a peu de critiques *courageux*. Nous constatons notamment, chez certains, d'assez étranges complaisances envers l'erreur et l'immoralité répandues à forte dose dans beaucoup de productions contemporaines. Ils ont peur d'être moqués, de paraître vieux jeu. Leur vice s'appelle en bon français le respect humain. Jadis le respect humain passait pour une faiblesse, odieuse parfois, toujours ridicule. Aujourd'hui c'est la suprême élégance, une marque certaine de supériorité intellectuelle. Je me rappelle comment un jeune critique catholique raillait un jour, dans une grande revue de droite, les *Rectifications* de Louis Lefebvre. Je ne partage pas tous les goûts ni toutes les aversions littéraires de Louis Lefebvre, mais c'est un critique intelligent et surtout courageux qui ose, dans le grand journal non catholique où il parle des livres, renverser les idoles les plus encensées, sans demander l'avis préalable des petits jeunes gens et des dames.

Le chanoine Halflants, lui aussi, a le courage de juger les livres en moraliste chrétien. Sans doute, on n'est pas obligé de le prendre pour un professeur parfait de littérature : plus cérébral qu'artiste, il s'intéresse plus aux idées qu'à la forme; son style manque de séduction et son ton peut déplaire. Mettons qu'il soit acariâtre parfois, mais il est intelligent. Cela ne suffit point? D'accord! Et je songe ici à ce jeune critique dont on dit qu'« il a des idées »; — mais elles sont fausses. En morale surtout, c'est étonnant comme beaucoup d'écrivains ont des idées fausses. Il y en a qui « pensent faux » comme d'autres chantent faux : avec une superbe inconscience. On voit comme c'est dangereux. Car la plupart des lecteurs acceptent sans discussion tout ce qui est « imprimé ». Avec Halflants du moins, ces erreurs ne sont pas à craindre : sa solide formation philosophique est une garantie. Il ne s'agit pas de savoir si sa morale est plaisante, — la morale est-elle jamais plaisante? — mais si elle est juste. Nous avons besoin d'un tel guide pour faire les rectifications qui s'imposent.

* * *

Plus souple que Lefebvre et Halflants, d'une érudition plus étendue, d'un goût plus nuancé, d'une sensibilité beaucoup plus complexe et plus réceptive, Joris Eeckhout a de commun avec eux le courage chrétien. Il se garde en général d'être agressif; mais il frappe dur et souvent juste. Se fait-il des ennemis? C'est certain. Mais personne ne s'en soucie moins. Il laisse la meute aboyer, ses victimes rire jaune. Il ne répond pas même aux attaques : la polémique lui déplaît, comme une inélégance. Est-il toujours impartial, dans l'éloge ou dans le blâme? Quand on bataille, c'est peut-être impossible. Et on est exposé à une autre injustice, quand on admire sans réserve. Mais il désire être juste : il tient à la justesse comme à la justice. Il dit carrément, où

il le faut, qu'Elschot est vulgaire et Walschap immoral; mais il reconnaît leur talent où il le trouve. Indépendant, il est devenu un isolé. C'est un peu le sort de tout prêtre-écrivain. Je suis payé pour le savoir. Mais cet isolement — entendons : cette liberté, hors des cénacles —, est une force et une sauvegarde. Il maintient le courage, préserve des compromissions et des politesses lâches.

D'aucuns n'aiment pas le style de Joris Eeckhout, d'une distinction recherchée. Il est permis de préférer, pour la critique, une phrase plus simple. Mais on est presque heureux, malgré la tension qu'elle demande et l'agacement qu'elle provoque par endroits, de trouver cette écriture soignée, ce langage un peu « pincé », qui nous console de la vulgarité des invectives qui se décochent dans certains périodiques contre les ennemis du clan, ou encore de ce pédantisme des mots, de ce jargon faussement scientifique qui dépare souvent les chroniques des revues d'avant-garde, en tous pays.

A ce critique au courant de plusieurs littératures on reproche ses citations polyglottes; on pourrait les lui pardonner, d'autant qu'elles sont fréquemment inédites et pertinentes.

Ne lui demandez pas de vastes synthèses. Mais ne vous laissez pas prendre non plus au titre modeste de ses portraits, qu'il appelle des *profils*. Des profils? non pas; car il fait le tour de son objet, homme ou livre. Je ne dirai point que ses portraits soient, pour autant, définitifs : il travaille sur la matière vivante; un article complète l'autre; le nouvel ouvrage d'un auteur permet à Eeckhout d'ajouter des traits, de corriger ou de modifier l'ébauche déjà faite.

Ne lui demandez pas davantage des théories formant système. Mais, à l'occasion, il vous développera fort bien une théorie esthétique ou morale, pour justifier son jugement littéraire. Il y a ainsi, disséminées dans ses divers livres, des parties didactiques qui, rapprochées et réunies, formeraient un cours d'esthétique des plus séduisant.

J. Eeckhout est un guide élégant pour ce que le XVII^e siècle appelait les « honnêtes gens ». Que ceux de mes lecteurs qui entendent le néerlandais lisent ses essais, et ses recueils de « Profils littéraires » dont le huitième volume vient de paraître. Ils y trouveront une information sûre et abondante sur bien des ouvrages de valeur parus, aux XIX^e et XX^e siècles, non seulement en Flandre et en Hollande, mais en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre.

Quand les querelles de parti auront cessé, quand les rancunes seront éteintes, quand les héros du jour seront consacrés... ou oubliés, on rendra peut-être à l'abbé Eeckhout cette justice qu'il n'a, pour critiquer les auteurs et les livres, consulté ni ses préférences ni ses intérêts, mais son goût qui est éclairé, et sa conscience qui est droite. Et c'est, pour un critique, un magnifique éloge.

CAMILLE MELLOY.

VIENT DE PARAÎTRE :

Desclée, De Brouwer, Paris

LES ÉTUDES CARMÉLITAINES
numéro d'avril 1939

LE RISQUE CHRÉTIEN
Pouvoir d'être heureux

Un volume in-8° de 248 pages
30 francs.

Comme de coutume, à l'occasion de la fête de l'Ascension, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

Le bel effort de nos éditeurs belges

On voudrait, d'entrée de jeu, faire les distinctions nécessaires. Nous parlons, dans cet article, de l'édition belge et pas des écrivains de chez nous. Ces derniers, faut-il dire qu'on les encourage, souvent, de la plus dangereuse manière? M. Louis Piérard a beau réclamer, à chaque nouveau ministère (dont il n'est pas), la sollicitude des pouvoirs publics à l'endroit de nos porte-plume : le fait est qu'il y a, rien qu'en Belgique, plus de prix littéraires que de talents. Je sais une commune de l'agglomération bruxelloise qui décerne, tous les ans, cinq billets bleus et le titre d'écrivain lauréat à un Tartempion dont le plus clair mérite est d'être couché sur les registres de son état civil. Comment voulez-vous que d'intempestives « vocations » ne prennent pas prétexte d'encouragements aussi calamiteux?... Et je ne citerai que pour mémoire ce compendieux palmarès, qui vient de paraître, des bas bleus de chez nous. Elles sont cent vingt-cinq : pas une de moins. Toutes et chacune célébrées à longueur de pages. Le critique (?) s'est fait si galant qu'il n'omet point une plumitive. Par contre, des femmes d'une science peu commune et dont les livres reçoivent l'audience la plus distinguée ne figurent même pas en appendice. Non, Monsieur, vous ne trouveriez pas, en Belgique, plus de six romancières, conteuses ou poétesses d'expression française, comme on dit chez nous! Et cette demi-douzaine, c'est, morbleu! un cadeau du Ciel. N'allez point aiguiller vers les bureaux de l'éditeur des quarterons de péronnelles ou douairières en quête du « bon à tirer ». Il y a tant de gosses à torcher, tant de chaussettes à ravauder, tant de rames de papier tout blanc et qu'il faudrait bien laisser vierge!...

D'autre part, s'il est des éditeurs qui font en conscience et avec amour leur beau métier d'artisans du livre, il en est, ici comme partout, qui jettent sur le marché d'insupportables fadaïses. Imprimer un livre « à compte d'auteur », le publier sans autres références, c'est, neuf fois sur dix, commettre une double mauvaise action. A l'égard du public, qui est blousé. A l'égard du jeune poète ou du romancier de demain ou de l'essayiste de tout à l'heure, lequel est fort capable de prendre cette vessie pour une lumineuse lanterne.

Mais les éditeurs belges, même s'ils connaissent leur métier qui est de ne publier que de bons livres, n'entretiennent pas toujours avec le libraire des relations confiantes. Que de fois le chaland est déconcerté par cette réponse du commis derrière la pile des « vient de paraître » : « Nous n'avons pas cela en magasin », ou encore : « Ce livre, Madame, est épuisé. » Il faudrait qu'un office de renseignements, soigneusement tenu à jour, avertît les libraires des « nouveautés », de ce qui se prépare dans le secret tout bourdonnant de l'atelier d'imprimerie ou de brochage. Car le lecteur veut être respecté.

* * *

Ces réserves faites, nous nous sentons fort à l'aise pour dire de l'effort de nos éditeurs, tout le bien que nous pensons.

A tout seigneur tout honneur! La maison Desclée De Brouwer, de Bruges, a étendu le cercle de son rayonnement et sa réputation bien au delà de nos frontières. Des collections comme « Les Iles », « Courrier des Iles », « Temps et Visages », « Questions disputées », « Intermèdes » méritent et ont obtenu les suffrages des plus

difficiles. Nous soulignons avec une faveur toute particulière l'heureuse présentation d'« Intermède » où, sous une couverture sobre, dans un format pimpant, paraissent des biographies pittoresques et des œuvres de belle humeur. Nous manquons furieusement de livres gais. C'est pourquoi il faut faire accueil à *Mes Enfants et Moi*, à *La Sphère et la Croix*, à *La Jeunesse aventureuse de Mark Twain*.

Chacun sait que Desclée De Brouwer éditent avec un soin qui est poussé jusqu'au luxe les plus beaux bréviaires et missels.

Enfin, au rayon de la littérature enfantine, s'ouvrent, sur les images aux fraîches couleurs, les albums qu'illustrèrent une Jeanne Hebbelynck, une Jeanne Kerremans, une Elisabeth Ivanovsky, Collection « Perceval », collection « Finn », collection « Bel Age » : on ne pourrait les énumérer toutes. De six à dix-sept ans, l'enfant y trouvera des amis de choix et qui le dégoûteront à jamais des niaiseries de *Zig et Puce*, de *Mathurin*, des gansters grimaçants, des cow-boys de contrebande.

Mais la maison Casterman (de Tournai) a fait, depuis quelques années, dans le domaine des livres pour l'enfance, des pas de géant.

Casterman éditait surtout le livre de prix : à couverture rouge et doré sur la tranche. Les malheurs des temps ont effacé la dorure; mais le rouge persiste, comme une tradition. Pendant des lustres et des lustres, il fut de règle, chez les éducateurs, de n'attacher à ces récompenses du travail scolaire nulle attention. On choisissait les volumes d'après le format, le premier de classe ayant droit à un grand in-octavo jésus. Cela se vendait même au poids, ou à la toise. Les temps ont bien changé!

D'heureuses initiatives ont lancé sur le marché des livres couverts de toile, bien illustrés, imprimés avec goût sur papier anglais. Et le succès est venu, tout de suite. Preuve évidente que le public ne demande qu'à être mieux orienté. Donnez-leur de beaux volumes : et ils vous feront de bonne éducation. « Jeunesse et Patrie » est une collection d'inspiration nationale, comme l'indique son titre, et qui se propose d'enflammer les jeunes Belges pour ces nobles figures que sont le cardinal Mercier, le roi Albert, Astrid la reine au sourire... *L'Oiseau de France*, les *Aventures de Tintin*, la collection « Serpolette », d'autres encore témoignent d'un rajeunissement qui porte ses fruits. A telles enseignes qu'en France, des maisons aussi solidement établies que Mame (à Tours) ne peuvent plus guère soutenir la comparaison avec Casterman, de Tournai.

Les mêmes éditeurs se sont spécialisés dans la littérature pieuse. Mais il ne s'agit point, nécessairement, de ces pralines spirituelles ou bonbons roses que Pascal dénonçait déjà par le truchement des *Provinciales*. L'ascétisme a inspiré et continue d'inspirer des livres pleins de finesse et de bon sens. Il n'est que de les discriminer. A cet égard, la maison Casterman a eu, souvent, la main heureuse. Et il est réconfortant de s'entendre dire que ce genre de publications paie l'éditeur de ses peines. Le clergé français, tout particulièrement, épargne, sou par sou, sur ses revenus plus que modestes, pour garnir les rayons de bois blanc de l'humble bibliothèque d'ouvrages propres à soutenir sa charité, à éclairer sa foi. Noble exemple!

Et des manuels scolaires sortent aussi, en piles joyeuses, d'une des plus actives officines de chez nous.

Mais des éditeurs moins cotés, moins remuants, moins bien outillés d'ailleurs, sortent, à leur tour, chaque fois que l'occasion s'en présente, de beaux ouvrages.

Aux Editions des Artistes, M. Georges Houyoux fait figure de collectionneur distingué. C'est-à-dire qu'il s'attache, de préférence, aux textes savoureux dans une présentation impeccable.

Ces derniers temps, il a eu l'heureuse fortune de s'adjoindre en la personne de M. Charles Beckenhaupt, un collaborateur d'élite. M. Beckenhaupt a traduit et illustré de bois fort précieux deux œuvres de ce romantisme allemand, qui est plus gouailleur au XVIII^e, plus fol avec Brentano, Tieck ou von Arnim. *Les Chevaliers de Fortune*, de J. von Eichendorff, c'est toute l'Allemagne vagabonde et cynique, mais enrubannée et « petite fleur bleue », que nous n'irons plus chercher qu'aux pages des vieux livres. *Chronique d'un Majorat*, d'Achim von Arnim, a d'autres intentions, une sorte de transe extatique et quel humour féroce et inconscient!

Il faut admirer sans réserves l'équilibre de la typographie, le jeu très aéré de la mise en pages. Et les vois de Charles Beckenhaupt, on y revient, sont d'une distinction si volontaire qu'on évoque, rien qu'à les regarder, le labeur de l'artiste en proie au démon du parfait.

Georges Houyoux annonce une édition du *Chevalier au pilon ardent*. Traduction de M. Paul de Reul. Un morceau de roi.

Voici un tout jeune éditeur, dont la bonne volonté est grande.

M. Charles Dessart lance, pour ses débuts, cet *Éloge des juges écrit par un avocat*, traduit de l'italien par M^e Georges Petit, avec une préface de M^e Paul Tschoffen, bâtonnier de l'Ordre des avocats du Barreau de Liège. Toute la Basoche! L'ouvrage a connu, en Italie, un succès très vif. Succès de précieux aloi, s'il est vrai que, mises à part les Maximes d'Angelo Gatti (encore l'ouvrage est-il récent), les Italiens montrent fort peu d'enthousiasme pour cette littérature apophtegmeuse dont raffolent les compatriotes de Montaigne et de La Rochefoucauld.

Piero Calamandrei ne manque ni d'humour, ni de respect. Ce qui pourrait passer pour une gageure. Nous sommes loin de la plaisanterie à jet continu et telle qu'elle élaboussa, plus d'une fois, les chats fourrés de tout poil. Mais c'est ce ton de distinction polie qui donne à l'ouvrage sa valeur humaine. Et ce n'est pas seulement les avocats, les magistrats qui liront Piero Calamandrei mis en français par Georges Petit, mais aussi tous ceux qui se préoccupent, comme dit M^e Tschoffen, de la sauvegarde de cette Justice qui « jamais ne s'est trouvée en danger plus immédiat d'être elle-même mal jugée ».

De petis culs-de-lampe et dessins intercalaires, d'un dessin preste et d'une aimable couleur bleue, coupent le texte qu'ils commentent avec esprit. La typographie est claire. Bien que l'emploi de l'italique pour le corps du volume soit, à mon sentiment, une erreur. Quand M. Dessart aura acquis un peu plus de métier, quand il équilibrera mieux les lignes de la couverture, quand il accordera le corps des faux-titres à son italique déliée, il tiendra toutes les promesses que nous augurons de ce fort honorable début.

Au demeurant, le second livre qu'il va publier est, à lui seul, plus qu'une espérance. Nous avons parlé, dans cette Revue, de *Toussaint de chez Dadite*, d'Aimé Quernol, un « simple conte des collines liégeoises ». L'auteur (le D^r Léon Marique, qui se dissimule derrière un pseudonyme en guise d'acrostiche) a mis la dernière main à *Babète*, qui est la suite de *Toussaint*. Et c'est la même sympathie pour les braves gens de chez nous, le même accent de tendresse contenue et de simplicité qui ose dire son nom. Le parler populaire jaillit à plein, dru et vrai, d'un livre émouvant comme la vie. M. Charles Dessart tient un gros succès.

Et nous mettrons le point final à cette chronique, qui n'est point exhaustive, diraient les pédants. Mais on a voulu, tout bonnement, rendre hommage à quelques-uns des éditeurs belges qui ne désespèrent pas du public.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

LE LIVRE QUI A CHANGÉ LA FACE DU MONDE...

Nous ne saurions assez recommander la lecture du petit livre que M. Benoist-Méchin vient de publier chez Albin Michel, à Paris, sous le titre : *Eclaircissements sur « Mein Kampf » d'Adolf Hitler*. M. Benoist-Méchin connaît admirablement l'Allemagne. Son magistral ouvrage Histoire de l'armée allemande restera classique. En 185 pages, il donne l'essentiel de ce qu'il faut savoir du « livre qui a changé la face du monde ». Voici la courte « introduction » que l'auteur a mise à son livre :

En 1919, un homme d'une trentaine d'années, d'apparence modeste, vêtu d'un imperméable mastic et accompagné d'un chien-loup, monte sur l'Obersalzberg, dans les Alpes bavaroises, et demande une chambre à l'auberge de Berchtesgaden.

— Je voudrais un coin tranquille, dit-il, où je ne sois pas dérangé, car j'ai un travail important à faire.

Puis il demande de l'encre et du papier et s'enferme dans sa chambre. Pendant des journées entières il reste invisible, se faisant monter ses repas, d'ailleurs très frugaux. Ce n'est que le soir qu'on l'aperçoit, marchant à travers champs pour prendre un peu d'air, en compagnie de son chien.

Les allures insolites de l'inconnu ne tardent pas à intriguer les autres habitants de l'hôtel. Quel est donc cet homme taciturne et réservé, qui semble ne pas entendre quand on lui adresse la parole? Ne serait-il pas un terroriste, méditant quelque attentat? Beaucoup de révolutionnaires viennent de quitter Munich, à la suite de l'effondrement des Soviets bavarois et se cachent comme ils peuvent pour éviter la police. Ne faudrait-il pas prévenir les autorités? Mais le propriétaire de l'hôtel rassure ses hôtes. Il connaît son locataire. C'est un ancien caporal démobilisé du 16^e régiment d'infanterie de réserve bavaroise. Quoique ayant fait toute la guerre dans des unités allemandes, il est de nationalité autrichienne. Il se fait appeler le D^r Weber, mais son vrai nom est Adolf Hitler. C'est plutôt un rêveur qu'un homme d'action. Quant à l'ouvrage auquel il travaille, c'est un simple pamphlet politique où il s'efforce de mettre au point ses idées sur l'avenir du Reich. Rien de bien sensationnel, en somme; car des pamphlets de cette sorte, il en paraît à cette époque des dizaines par jour.

Pendant ce temps, Adolf Hitler, enfermé dans sa chambre, couvre des feuilles de papier d'une petite écriture rapide et serrée. Le pamphlet auquel il travaille est la première ébauche de *Mein Kampf*.

Bientôt les événements le rappellent à Munich. Délaissant son manuscrit, il retourne dans la capitale bavaroise où il adhère au parti ouvrier allemand. Tout son temps est pris par l'organisation du parti et les réunions publiques.

Hitler devient le chef du mouvement national-socialiste et commence à jouer un rôle de premier plan dans la politique intérieure bavaroise. Cependant, le manuscrit dort dans un tiroir. Pris par l'action, son auteur n'a plus le temps d'écrire. C'est seulement après l'échec du coup d'Etat du 9 novembre 1923 que Hitler, arrêté par la police bavaroise, traduit en Haute Cour,

jugé et enfin enfermé dans la forteresse de Landsberg-sur-la-Lech, peut reprendre la rédaction de son ouvrage interrompu.

Là, pendant quinze mois, il y travaille avec acharnement, aidé d'un jeune militant du parti, Rudolf Hess, qui lui sert de secrétaire. Une certaine M^{me} Bechstein, apparentée au célèbre facteur de pianos, visite quotidiennement le prisonnier. Sous les plis de son manteau, elle emporte après chaque visite quelques feuillets du mystérieux manuscrit, pour les remettre à l'imprimerie du parti. Le premier volume paraît en 1925. Le second le suit à deux ans d'intervalle.

Au début, l'ouvrage passe presque inaperçu. Seul un petit groupe d'initiés en parle avec enthousiasme. « Ce sera l'Évangile de l'Allemagne nouvelle! » disent-ils quand on les interroge. « C'est le livre prophétique d'où naîtra le nouveau Reich! » D'autres ajoutent d'un air menaçant : « Cet ouvrage contient des tonnes de dynamite. Avec lui, nous ferons sauter la République de Weimar! »

Peu à peu le livre force l'attention des critiques et déchaîne, d'emblée, une vague de colère et de réprobation. C'est, dans toute la presse, un *tolle* général. « L'auteur est un fou, un mégalomane, un hystérique! » s'écrie-t-on. « Ce livre est un monument de stupidité et de sauvagerie! Ses idées — si l'on peut qualifier d'idées les vaticinations confuses qui s'étalent dans ces pages — dénotent un esprit primaire, inculte et déséquilibré. Dieu veuille que l'Allemagne ne soit jamais gouvernée par cet homme! Sa vraie place est dans un asile d'aliénés! » Mais d'autres appréciations se mêlent à ce torrent d'indignation. De Bayreuth, l'écrivain anglais Houston Stewart Chamberlain écrit à Hitler :

« Il y a une violence qui commence et finit dans le chaos, mais il y a aussi une violence qui crée les mondes nouveaux. Je crois que l'histoire vous comptera un jour parmi les grands constructeurs, pas parmi les destructeurs. Que l'Allemagne vous ait fait surgir, à l'heure de sa plus grande détresse, quelle autre preuve veut-on de sa vitalité? On dirait que vos yeux sont doués de mains : ils empoignent les hommes et ne les lâchent plus... »

D'abord lentement, puis toujours plus vite, l'ouvrage fait tache d'huile et gagne de proche en proche. En 1933, quand le national-socialisme accède au pouvoir, on en a vendu 800.000 exemplaires. En 1934, 1.500.000; en 1936, 2.500.000; en 1937, 3.200.000. Aujourd'hui, le tirage dépasse 4 millions et augmente de jour en jour. Ce livre, dont on a dit qu'il contient « quelques-unes des pages les plus brûlantes qui aient jamais été écrites », est le plus formidable succès de librairie que le monde ait connu.

En quelques années, *Mein Kampf* est devenu la Bible du III^e Reich, le Coran d'un empire de 80 millions d'habitants. Les écoliers l'étudient dans les écoles; les mariés le reçoivent des mains des autorités et le conservent avec leurs papiers de famille. Son rayonnement dépasse bientôt les frontières du Reich. Lorsque le chancelier Schuschnigg vient à Salzbourg pour expliquer aux paysans autrichiens que l'Anschluss n'aura pas lieu, l'un d'entre eux se lève et lui réplique : « Pourquoi perdez-vous votre temps à nous dire ces choses, puisqu'il est écrit dans *Mein Kampf* que l'Autriche et l'Allemagne doivent faire partie d'un même Reich? »

Après avoir dépassé les frontières d'Allemagne, *Mein Kampf* franchit les frontières du continent. On en traduit certains passages en arabe, pour le donner aux chefs musulmans; en japonais, pour le faire lire aux officiers du Mikado; en anglais, en italien, en polonais, en hongrois. Les mineurs allemands de l'Afrique du Sud projettent d'en imprimer un exemplaire sur des feuillets

d'or, pour l'offrir à Hitler. Dans les villages les plus éloignés des deux Amériques, dans le Middle-West, dans la Pampa, dans les hautes vallées des Andes, les Allemands se réunissent pour le lire en commun.

Les droits d'auteur que touche le Führer lui permettent de subvenir à tous ses besoins. Chef d'un grand Etat moderne, il a renoncé à son traitement de ministre et de chancelier : Hitler ne touche pas un mark de l'Etat allemand, il vit exclusivement de ce que lui rapporte son livre : 18 millions de francs en 1936, 24 millions en 1937, 30 millions en 1938, s'il faut en croire certaines indications publiées dans la presse britannique. C'est avec ses droits d'auteur qu'il a construit, dans l'Obersalzberg, à l'endroit même où il rédigea les premiers feuillets de son ouvrage, sa maison où sont venus le visiter tant de ministres étrangers, et qui servit de décor à quelques-uns des entretiens les plus dramatiques de ce siècle.

A quoi ce livre a-t-il dû de connaître un tel succès? A son seul contenu? Assurément non, et Hitler lui-même ne l'ignore pas. « *Que tous les écrivains et les hommes de lettres se le disent une fois pour toutes* », déclare-t-il, « *jamais les grandes révolutions de ce monde n'ont été engendrées par la plume. Son rôle consiste exclusivement à leur apporter une justification théorique. La puissance qui met en branle les grandes avalanches politiques et religieuses a été, de toute éternité, la puissance magique du Verbe!* » Et il ajoute, un peu plus loin : « *Le destin des peuples ne peut être modifié que par une tempête de passion; mais seul peut éveiller cette passion celui qui la porte en lui. Elle seule inspire à celui qu'elle a élu les mots qui, tels des coups de bélier, enfondent les portes qui mènent au cœur des peuples. Celui qui manque de passion, et dont les lèvres restent scellées, n'a pas été choisi par le Ciel pour proclamer sa volonté!* »

Convaincu qu'un texte écrit n'a qu'une portée restreinte, Hitler ne s'est donc pas contenté d'écrire *Mein Kampf*. Il l'a soutenu constamment par son action personnelle, reprenant et amplifiant ses thèmes dans des milliers de discours. Il a groupé autour de lui, pour en propager les principes, tout l'appareil du parti, avec ses milliers, ses centaines de mille et enfin ses millions d'adhérents, ses formations de combat et ses organes de propagande. Les étendards à croix gammée des milices noires et brunes ont entraîné ce livre avec eux, dans leur montée au pouvoir.

Ce livre, sans la connaissance duquel l'Allemagne actuelle demeure incompréhensible, nous intéresse donc au plus haut degré. Malheureusement sa traduction intégrale n'a pas été autorisée chez nous, l'éditeur allemand ayant toujours refusé d'en céder les droits de traduction française. Certaines éditions illégales ont été interdites et saisies. Les autres, tronquées et tendancieuses, ne sont guère de nature à éclairer les esprits (1).

Pourtant, dans la mesure où ce livre peut avoir des répercussions sur l'avenir de notre pays, nous avons non seulement le droit mais le devoir de le connaître. Eh bien, ce livre qui a transformé la frontière de certains Etats, et en a effacé d'autres de la carte d'Europe, ce livre qui peut provoquer encore des bouleversements inouïs et dont l'action profonde est loin d'être épuisée, ce livre étrange et explosif, brûlant et frénétique, en voici, à défaut d'une version littérale qui demeure interdite, un portrait que je me suis efforcé de rendre aussi exact, aussi clair et aussi ressemblant que possible.

(1) Il faut faire exception pour la version à la fois élégante et d'une scrupuleuse probité publiée par Ch. Appuhn sous le titre : *Hitler par lui-même, d'après son livre « Mein Kampf »*. Ce livre m'a été des plus utiles pour la rédaction du présent travail. Je tiens à en exprimer ma reconnaissance à l'auteur.

Et voici la « conclusion » :

Tel est *Mein Kampf*, ce livre empreint d'une passion volcanique, écrit par Hitler dans la forteresse de Landsberg-sur-la-Lech, entre 1924 et 1925, c'est-à-dire huit ans environ avant son accession au pouvoir. Je me suis efforcé, au cours de ces « Eclaircissements », de présenter cet ouvrage au public français sans rien omettre d'essentiel, et sans rien atténuer non plus de sa véhémence embrasée, qu'il s'agisse du marxisme ou des juifs, de la Russie ou de la France. Pour cela, j'ai dû rapprocher les uns des autres des fragments éparpillés à travers le volume, élaguer les digressions, supprimer les redites et condenser en quelques lignes certains passages secondaires. *Je me suis volontairement abstenu d'introduire en cours de route des objections, des critiques ou des commentaires personnels*, bornant mon rôle à la répartition des chapitres et à l'ordonnance du récit. J'espère avoir permis ainsi au lecteur français de se faire une opinion exacte de ce qu'est *Mein Kampf*, et de son contenu.

Ouvrage de combat, comme son nom l'indique, destiné à réveiller les foules allemandes et à les galvaniser en leur donnant un sentiment exalté de leur destin, ce livre porte la marque profonde de ses origines. Instrument de propagande, dans la pleine acception du terme, ce n'est pas un exposé critique des faits, mais une glorification du national-socialisme, comme les discours de Staline sont une glorification du régime soviétique.

Pourquoi cette présentation de *Mein Kampf* était-elle nécessaire? D'abord parce que la phrase du maréchal Lyautey n'a pas cessé d'être vraie : « C'est un livre que tous les Français se doivent de méditer. » Ensuite parce que son intérêt, loin de diminuer avec le temps, s'accroît au fur et à mesure que grandit le rôle d'Hitler en Europe. Enfin, parce qu'à force d'en citer isolé-

ment certains passages, on a fini par en fausser le sens, et qu'il importe de les replacer dans leur contexte, qui seul leur donne leur signification et leur physionomie véritables.

On ne peut, en effet, rien comprendre aux actes et aux intentions de Hitler sans une connaissance approfondie de *Mein Kampf*. Plus que jamais, aujourd'hui, cette connaissance est pour nous une question de vie ou de mort.

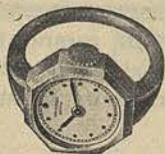
ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg 17 belgas
- II. — Pour le Congo belge 25 belgas
- III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalie, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique en Equateur 25 belgas
- IV. — Pour tous les autres pays 28 belgas



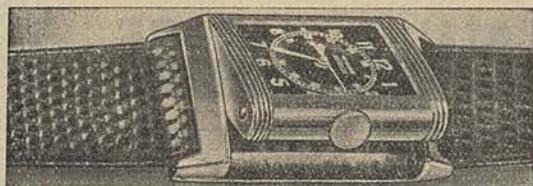
COOSEMANS



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

JOAILLIER ET ORFEVRE

DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE

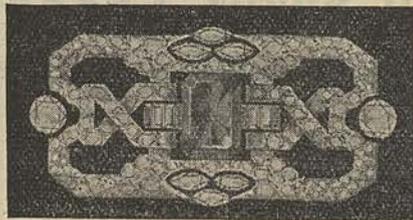


LE COULTRE « REVERSO »

Projets de Transformation
de Bijoux



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS



25, av. de la Toison d'Or
BRUXELLES

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE BOURSE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Salntelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPPEN ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Merceries — Bonneteries — Lingeries

Mercerie Franz LEFEVRE

4, rue du Beffroi (ancienne rue Gendarmerie).

CHARLEROI

Seul Spécialiste-Grossiste de la région

Tél. 104.61

C. ch. post. 2712.60

Bas chaussettes, sous-vêtements, tabliers, draps de lit, pull-overs, laines, cotons, essuie-mains, etc.



DERNIERE NOUVEAUTE !



"DES RIDEAUX GARANTIS
SOUS TOUS LES RAPPORTS?"
...impossible!

"C'EST POURTANT VRAI, MADAME!
TOUS LES NOUVEAUX TISSUS
D'AMEUBLEMENT TOOTAL SONT
FORMELLEMENT GARANTIS!"



Invitation :

Voilà en vérité une nouvelle extraordinaire !
Tootal, les plus importants fabricants de tissus
du monde entier, lancent sur le marché une
gamme complète de *superbes tissus d'ameu-
blement* qu'un nouveau procédé de fabrication
permet de garantir *sous tous les rapports* !

Vous êtes cordialement invitée à venir examiner
- sans le moindre engagement - notre magni-
fique collection dans notre salle d'exposition,
18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

★

Voilà qui est formel !

BREVETÉ ET DÉPOSÉ. DÉPOSÉ EN 1913.	G ARANTIE TOOTAL	EXIGER LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE NON ET ADRESSE DU FOURNISSEUR
	TOUS LES TISSUS PORTANT LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE SONT GARANTIS DEVANT DONNER SATISFACTION POUR TOUTE FAUTE IMPUTABLE À NOTRE TISSUS. NOUS NOUS ENGAGEONS AU REMPLA- CEMENT OU AU REMBOURSEMENT. EXIGER LA MARQUE TOOTAL SUR LA LISIÈRE. TOUTE RECLA- MATION DOIT ÊTRE ADRESSÉE À VOTRE FOURNISSEUR.	
TOOTAL		
Article : _____		

Exigez ce bon de garantie avec tout
achat d'un tissu Tootal.

Tissus d'ameublement TOOTAL

IMPRIMES * BROCATS * VOILES * FILETS * CHINTZ * ETC.

TÉLÉPHONE 21.47.68.

FABRIQUE
DE DRAPERIES ET NOUVEAUTÉS
Tissage WILLIAM FEY

S. P. R. L.

Spécialités
pour couvents, missions, pensionnats et séminaires.

Usine et Bureaux :
21, avenue de Scheut,
BRUXELLES

Teinture et Apprêt :
A VERVIERS

Chauffage Central

VAPEUR EAU CHAUDE — AIR CHAUD.
Bains-douches — Distribution d'eau chaude. — Installations
sanitaires.

Cuisine à vapeur.
Cuisinières de toutes puissances.

Adressez-vous en toute confiance à

C. JULLIEN

Constructeur spécialiste

75, rue de Fétille, LIÈGE. Tél. 294.06

Manufacture de Tissus pure laine et laine peignée

Tissage COGETEX s.a.

Tél. :
17.42.22



C. Ch. P. :
3538.78

Nouveautés. — Fantaisies en tous genres

Bur. et Mag. :
36, bl. Baudouin, BRUXELLES

Usines :
A COURTRA

Chauffage-Ventilation

Établissements

HENIN & VERLINDE

Société Anonyme

Successeurs de HENIN, SNOECK & Cie

Maison fondée en 1873

Rue des Aliés, 235-237, Forest-Bruxelles

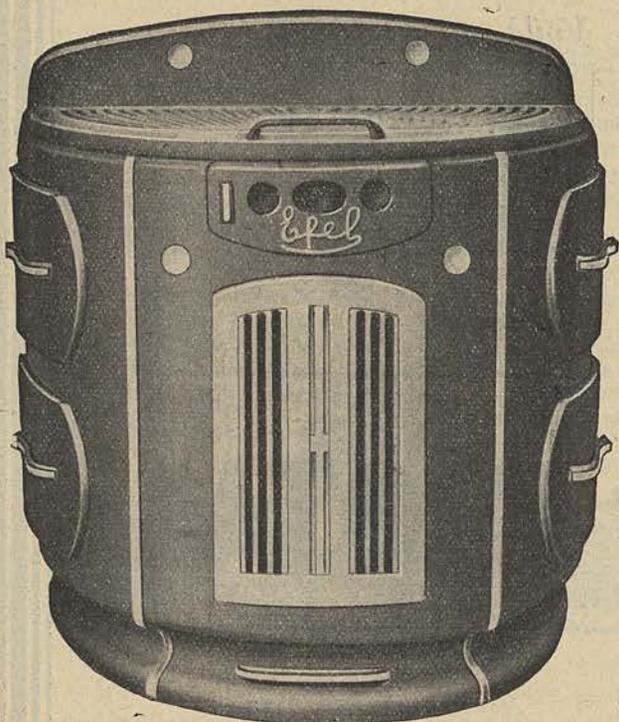
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



Poêles Parisiens
Poêles Flamands
Poêles Crapauds
Poêles Triangulaires
Cuisinières
Poêles Buffet
Foyers
Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

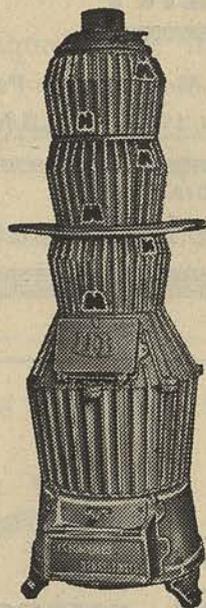
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES
ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

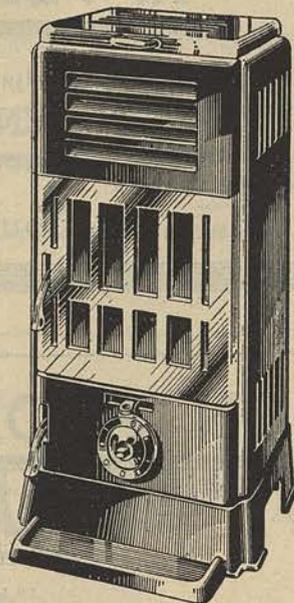
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

Les Fonderies Lallemand

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
EVERE - lez - Bruxelles

Tél. 15.73.33

Tél. 15.05.99

Foyers à feu continu

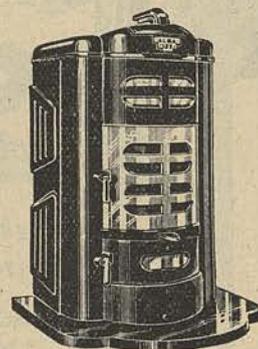
ALBA

Poêles-Bufferets

Toutes pièces détachées en fonte
pour la

POÊLERIE

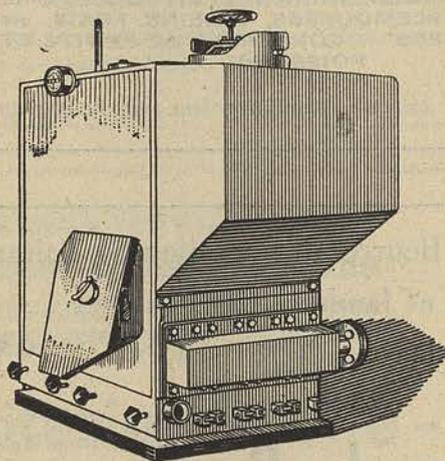
et la petite mécanique en
général



Nickelage — Chromage — Émaillage

NOËL...1938

15° sous 0



DES MILLIERS DE CHAUDIÈRES DE CHAUFFAGE CENTRAL MISES
BRUTALEMENT HORS SERVICE..... AU PLUS DUR DE L'HIVER, DES MILLIERS
DE PERSONNES PRIVÉES DE CHAUFFAGE... DES DÉGATS MATÉRIELS PAR
MILLIONS...!

LA S. A. DES CHAUDIÈRES

AUTOMATIC-A. C. V.

INFORME LES NOMBREUX USAGERS DU CHAUFFAGE CENTRAL QU'IL NE
LUI A ÉTÉ SIGNALÉ, AU COURS DE CETTE DURE ÉPREUVE, AUCUNE DÉFAIL-
LANCE SURVENUE A DES APPAREILS DE LA CONSTRUCTION.

LA SÉCURITÉ COMMANDE L'USAGE DE CHAUDIÈRES EN ACIER SIGNÉES

AUTOMATIC-A. C. V.

TOUTES LES PUISSANCES DE 10.000 A 600.000 CALORIES - HEURE. PLUSIEURS
MILLIERS DE CHAUDIÈRES EN SERVICE.

CHAUDIÈRES-A.C.V. Ruysbroeck

Téléphone BRUXELLES 44.35.17

Pour toutes machines, pétrins, batteuses et fours à vapeur de boulangerie et pâtisserie

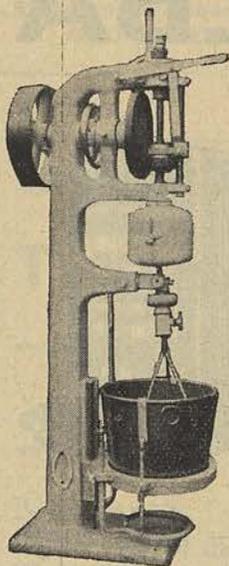
Adressez-vous aux :

ATELIERS de CONSTRUCTION de BOUSSU

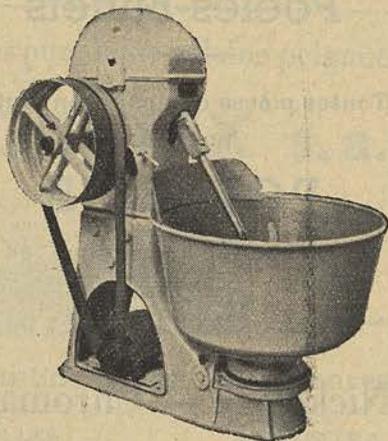
à Boussu-lez-Mons

Firme de réputation mondiale, fondée en 1843
par M. Fr. Dorzée

Qui vous étudieront, sans frais, pour vous, tous vos projets d'installation nouvelle ou de transformation moderne et qui vous garantiront des fournitures irréprochables



Un siècle d'expérience
et de probité commerciale



Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE Parijsberg, 3, Montagne de Paris
COUQUE DE NIOE GENT Tel. 11813 GAND

HOLLANDSCHE —
— ONTBIJTKOEK

SPÉCIALITÉ :

— BREVETS — Couque à la Succade

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux — SERAING

Tél. Liège 302.11

POÊLES GODIN

R. RABAUX & Cie

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55
Tél. 342.53

Registre du commerce
N° 1551

C. C. Postaux
1329.87

Adr. télégr. : Munar-Anvers

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Pudding Powders "Deliss"

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ —
fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PECOQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

Spécialité de Beurre des meilleures Laiteries
Lards et Jambons des Flandres

GROS Salaisons de 1^{er} choix GROS

R. Tilburck - De Brauwer

147, chaussée Saint-Pierre, 147

Etterbeek-Bruxelles

Tél. 33.53.90

DEMANDEZ PARTOUT LA

“Lux chicorée Ypriana”

fabriquée par la

Fabrique Belge de Chicorée Wypelier-Taffin

LA PLUS PURE
ET LA PLUS ÉCONOMIQUE

104, chaussée de Dickebusch, YPRES Tél. 441

Nous vous recommandons

Le Café « CAP »

SIÈGE SOCIAL :

7, rue des Raines, VERVIERS

Tél. 150.84

Expédition FRANCO à partir de 25 kilos

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÈGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÈGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTROLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

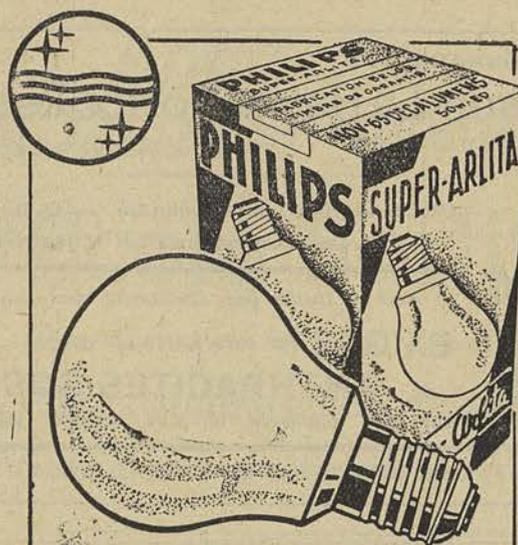
Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS



PHILIPS “Super-Arlita”

à filament doublement spiralé
ENCORE PLUS ÉCONOMIQUE...

*Remplacez vos lampes de
40 watts par des
“Super-Arlita” de 65 decalumens*

SAUVEZ VOS YEUX . . .
. . . ECLAIREZ-VOUS MIEUX

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES ‘FLANDRES’ »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

Confiterie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

CHARBONNAGES DE

Gosson-La Haye & Horloz Réunis

S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les
ANTHRACITES-GOSSON
qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

SOCIÉTÉ ANONYME DES

Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège.

C. C. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques
pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Gailletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavées. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéciaux pour chauffage central.

Spécialistes des véritables Anthracites

SANTRAS

154, chaussée de Turnhout
ANVERS Tél. 556.56

Charbons tamisés et pesés avant la mise en sacs

Fournitures en vrac et en sacs plombés de 50 kg

CHARBONS

COKES

AGGLOMÉRÉS

LHOEST-BURNAY

— Société de personnes à responsabilité limitée —

15, Rue de Verviers, 15, LIEGE

Tél. 125.87

Fournisseurs attitrés d'importants Établissements religieux

SPÉCIALITÉ :

CHARBONS & COKES POUR CHAUFFAGE CENTRAL

Comptoir des Salaisons

104, BOUL. LAMBERMONT, BRUXELLES — Tél. 15.84.81

Produits des Ardennes (Origine garantie)
(Jambons avec ou sans os — Saucissons — lard)

Jambons de Prague extra, cuits, en boîtes

Tous genres de saucissons fins

Lards anglais et indigènes

Conserves de viande etc.

TOUTES SALAISONS DE PREMIÈRE QUALITÉ

CHAMPAGNE NAPOLEON

CH. & A. PRIEUR

MAISON FONDÉE EN 1825

VERTUS PRÈS EPERNAY (MARNE)

AGENTS PRINCIPAUX :

BRUXELLES & BRABANT : A. DE BLOCK, 40, Rue de l'Autonomie, BRUXELLES
ANVERS & LITTORAL : J. STEVENS, 30, Longue Rue d'Argile, ANVERS
FLANDRE OCCID^{le} & HAINAUT : A. LOSFELD, 172, Avenue de Maire, Tournai.
LUXEMBOURG BELGE & NAMUR : Gaston GUSTIN, Distillateur, à MARCHE
LIÈGE & LIMBOURG : Arnold STRUMAN, à FLÉMALLE-HAUTE (Liège)

DU

DES LÉGUMES FRAIS

grâce aux légumes

DÉSHYDRATÉS - VITAMINÉS

1^{er}

JANVIER

LEKA

AU

31

DÉCEMBRE

Leka est un légume frais déshydraté, c'est-à-dire simplement privé de son eau. Au contact de l'eau il reprend la forme et la couleur du légume frais duquel il a conservé toutes les vitamines, toute l'ardeur, tout le goût et toute la saveur.

Leka est nettoyé, prêt à l'emploi et de conservation indéfinie.

Produits LEKA, 51, avenue de la Gare, Arlon

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

O. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

*Si vous désirez
du charbon
amélioré de 18%
téléphoner - nous*

*Un de nos administrateurs
se fera un plaisir de
venir vous donner tous
renseignements*

WELSH ANTHRACITE COMPANY S.A.
BUREAU DE COMMANDES, 42 PLACE VERTE (près de la poste) Tél. 272.64-334.33, ANVERS.

ANTHRACITES

S. A. DES
Charbonnages d'Ans et de Rocour
A Ans-lez-Liége

Tél. : Liège 605.36 et 605.67

Produit exclusivement l'antracite de toute première qualité

RENDEMENT SUPÉRIEUR DANS :

Chauffage central
Foyers continus

et

tous systèmes de chauffage modernes

Spécialité de grains pour foyers
à soufflerie automatique

Tous usages domestiques et industriels

Apprenez les langues vivantes à L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1885

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, velles, camelots, draps, setens divers,
telles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour
processions. — Spécialité d'articles pour com-
munités religieuses et pour confecteurs

Toutes préparations médicales
Toutes spécialités

Pharmacie R. LEFEBVRE

12, Rue des Clairisses, 12
TOURNAI Téléphone 100.78

Pansements et Accessoires

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —
Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie

◆◆◆

PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11
LIÈGE

Téléphone 233.26

BF 3

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Pour faire la vaisselle, nettoyer les
planchers, dallages, etc., employez
nos poudres à dégraisser et nettoyer

METAPE & NETTOU

très actifs, sans danger pour les
mains ni les objets.

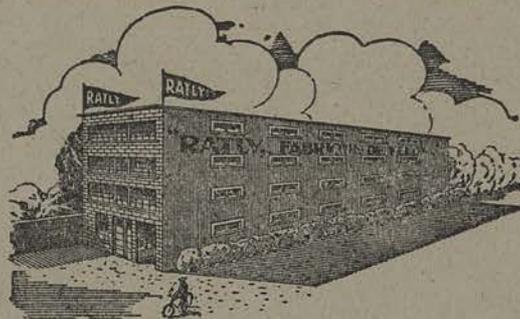
Démonstration et échantillons sur demande

Seuls fabricants : PRODUITS-AMINÉS S. A.

17, rue Brialmont, Bruxelles. Tél. 17.42.59
Usines à Haren - Nord

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir inverdissable pour religieux et d'articles pour
congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.
Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande.